



Culture,
Communications et
Condition féminine

Québec



Inventaire du patrimoine bâti de la ville de Trois-Rivières

Recueil d'énoncés de la valeur patrimoniale de
biens de l'inventaire ayant obtenu une valeur
patrimoniale exceptionnelle et supérieure

Décembre 2010

patri-arch



Crédits et remerciements

Cette étude a été réalisée par la firme de consultants en patrimoine et architecture Patri-Arch pour la Ville de Trois-Rivières dans le cadre de l'Initiative de partenariat sur le patrimoine immobilier intervenue entre le ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec et la Ville de Trois-Rivières.

Chargé de projet et coordination de l'équipe

Martin Dubois

Chargé de projet à la Ville de Trois-Rivières

Marc-André Godin

Inventaire terrain, photographies, base de données

Manon Béland

Marie-Ève Fiset

Marilyne Laferrière

Maxime Lemieux-Laramée

Gabriel Thériault

Recherche documentaire

Martin Dubois

Marie-Ève Fiset

Rédaction des énoncés de valeur patrimoniale

Isabelle Bouchard

Agathe Chiasson-Leblanc

Cindy Morin

Rédaction du rapport de synthèse

Isabelle Bouchard

Agathe Chiasson-Leblanc

Martin Dubois

Marie-Ève Fiset

Cindy Morin

Révision linguistique des énoncés de valeur patrimoniale

Martin Desnoyers, Services linguistiques 9

Mise en forme des documents

Chantal Lefebvre

Saisie des énoncés dans le Répertoire du patrimoine culturel

Marie-Ève Fiset

Remerciements :

L'équipe de Patri-Arch tient à remercier l'ensemble du personnel de la division Gestion du territoire de la Ville de Trois-Rivières, Sandra Baron, Marie-Ève Bonenfant et Sylvain Lizotte, du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec, ainsi que le personnel des centres d'archives visités pour leur précieuse collaboration. Nos remerciements s'adressent également à Martin Pelletier et Marie-Josée Deschênes pour leur soutien de tous les instants.

Abréviations utilisées dans cette étude

AFEC	Archives des Frères des Écoles chrétiennes (Laval)
AFJTR	Archives des Filles de Jésus de Trois-Rivières
AHQ	Archives d'Hydro-Québec
ANDC	Archives de Notre-Dame-du-Cap
ASSJTR	Archives du Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières
AUTR	Archives des Ursulines de Trois-Rivières
AVTR	Archives de la Ville de Trois-Rivières
BAC	Bibliothèque et Archives Canada
BAnQ	Bibliothèque et Archives nationales du Québec
CIEQ	Centre interuniversitaire d'études québécoises
CIP	Canadian International Paper
CPRQ	Conseil du patrimoine religieux du Québec
MCCCFQ	Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec
PTR	Patrimoine Trois-Rivières
SCAP	Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières
SHCM	Société historique de Cap-de-la-Madeleine
SWP	Shawinigan Water & Power Co.
UQTR	Université du Québec à Trois-Rivières

Table des matières

INTRODUCTION	13
MÉTHODOLOGIE	14
Étape 1 : Démarrage du projet et travaux préparatoires	14
Étape 2 : Travaux sur le terrain.....	15
Étape 3 : Traitement et saisie des données	17
Étape 4 : Recherches et analyse historiques	17
Étape 5 : Analyse et évaluation patrimoniale.....	20
Les cinq valeurs patrimoniales considérées.....	20
Étape 6 : Énoncés de valeur patrimoniale	24
Étape 7 : Recommandations	25
Produits livrés.....	25
LES ÉNONCÉS DE VALEUR PATRIMONIALE	27
SECTEUR CAP-DE-LA-MADELEINE	29
Église de Saint-Odilon • 440, rue du Charbonnier	31
Maison de la Madone • 10, rue Denis-Caron.....	33
Ancienne salle des Chevaliers de Colomb • 45, rue Dorval	35
Église de Sainte-Bernadette • 730, rue Guilbert	37
École Sacré-Cœur • 245, rue Loranger.....	41
Centre Jean-Noël-Trudel • 55, rue Mercier.....	45
382, rue Notre-Dame Est.....	49
Ancien couvent des Sœurs de la Charité d'Ottawa • 528, rue Notre-Dame Est.....	51
Manoir des Jésuites • 555, rue Notre-Dame Est	55
Ancien pensionnat Notre-Dame-du-Cap • 566, rue Notre-Dame Est	59
Monastère des Oblats • 626, rue Notre-Dame Est.....	63
Sanctuaire de Notre-Dame-du-Très-Saint-Rosaire • 626, rue Notre-Dame Est.....	67
Basilique Notre-Dame-du-Cap • 626, rue Notre-Dame Est	71
Maison Siméon-Lacroix • 687, rue Notre-Dame Est.....	75
École Val-Marie • 88-90, chemin du Passage	77
Église Sainte-Famille • 80, rue Rochefort	81
Église de Sainte-Marie-Madeleine • 435, boulevard Sainte-Madeleine	85
École Dollard • 100, rue Saint-Irénée	89
Église de Saint-Lazare • 35, rue Toupin	93
Ancien bureau de poste de Cap-de-la-Madeleine • 48-50, rue Toupin	95
132, rue Toupin.....	99
SECTEUR POINTE-DU-LAC	101
4291, rang de l'Acadie	103
Maison Dufresne • 2860, rue du Fleuve	105

11881, rue Notre-Dame Ouest.....	107
Église de Notre-Dame-de-la-Visitation • 11900, rue Notre-Dame Ouest.....	109
Presbytère de Pointe-du-Lac • 11900, rue Notre-Dame Ouest.....	113
Chapelle funéraire Montour-Mailhot (cimetière de la Visitation) • 11900, rue Notre-Dame Ouest.....	117
Moulin seigneurial de Tonnancour • 11930, rue Notre-Dame Ouest.....	119
Ancien couvent des Sœurs Oblates de Béthanie • 11931, rue Notre-Dame Ouest.....	123
Maison Béthanie • 12160, rue Notre-Dame Ouest.....	125
Cénacle Saint-Pierre • 12270, rue Notre-Dame Ouest.....	127
SECTEUR SAINT-LOUIS-DE-FRANCE	129
Église de Saint-Louis-de-France • 815, rue Louis-de-France.....	131
1091, rue Louis-de-France.....	135
Maison Patrick-Noonan • 1191, chemin des Pins.....	137
665, rue Saint-Alexis.....	139
SECTEUR SAINTE-MARTHE-DU-CAP	141
Ensemble de six maisons en rangée de la rue des Ancêtres • 131, 135, 139, 151, 155, 159, rue des Ancêtres.....	143
9, place Freeman.....	147
11, place Freeman.....	151
12, place Freeman.....	155
13, place Freeman.....	159
Maison Freeman • 890, rue Notre-Dame Est.....	163
1039-1041, rue Notre-Dame Est.....	165
Ancien charnier du cimetière Sainte-Marie-Madeleine • 1481, rue Notre-Dame Est.....	167
2821, rue Notre-Dame Est.....	169
Ensemble de six maisons en rangée de la rue du Parc-des-Anglais • 130, 134, 138, 150, 154, 158, rue du Parc-des-Anglais.....	171
SECTEUR TROIS-RIVIÈRES.....	175
Aérogare de Trois-Rivières • 3500, rue de l'Aéroport.....	177
Bâtiment de services du parc de l'Exposition • 48, chemin des Baigneurs.....	179
Édifice Lampron • 1610, rue Bellefeuille.....	181
Maison du Docteur-Godin • 144-146, rue Bonaventure.....	183
Maison du Docteur J.-H.-Choquette • 149-159, rue Bonaventure.....	185
165, rue Bonaventure.....	187
Manoir Boucher-De Niverville • 168, rue Bonaventure.....	189
171-173, rue Bonaventure.....	193
Maison Joseph-Alfred-Mongrain • 181-183, rue Bonaventure.....	195
186-190, rue Bonaventure.....	199
Maison Antoine-Polette • 197, rue Bonaventure.....	201
200-214, rue Bonaventure.....	205
Maison Maurice-Duplessis • 240, rue Bonaventure.....	207
Ancienne église méthodiste wesleyenne • 300-302, rue Bonaventure.....	211
Maison Jules-Caron • 322-324, rue Bonaventure.....	215
Cathédrale de l'Assomption • 362, rue Bonaventure.....	217

Évêché de Trois-Rivières • 362, rue Bonaventure.....	221
Maison Alexander-Baptist • 458-466, rue Bonaventure	225
490, rue Bonaventure.....	229
Maison du Docteur-Beaudoin • 499, rue Bonaventure	231
Maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc • 511-515, rue Bonaventure	233
547, rue Bonaventure.....	235
573, rue Bonaventure.....	237
625-629, rue Bonaventure	239
Église de Sainte-Marguerite-de-Cortone • 1325, rue Brébeuf.....	241
École Saint-Philippe • 481, rue Bureau	245
Ancien Couvent Notre-Dame des Dominicaines de la Trinité • 1337 1475, boulevard du Carmel	249
Collège Lafèche • 1675-1687, boulevard du Carmel	253
Monastère des Carmélites • 1785, boulevard du Carmel	257
Croix de l'Année sainte • Boulevard du Carmel.....	261
34-44, rue des Casernes	263
60, rue des Casernes.....	265
Appartements Laviolette • 66-82, rue des Casernes	267
Maison De Cotret • 90, rue des Casernes	269
Édifice Champflour • 1008-1028, rue Champflour.....	271
1062-1066, rue Champflour	273
Ancienne gare de Trois-Rivières • 1075, rue Champflour.....	275
Poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières • 5900, boulevard des Chenaux	279
Usine de filtration de la Canadian International Paper • 508, rue des Commissaires	283
Maison Bédard • 767, rue des Commissaires	287
Couronne mariale • Boulevard de la Commune	289
Édifice Loiselle • 100-110, rue des Forges.....	291
103-111, rue des Forges.....	295
Bâtisse Badeaux • 268, rue des Forges.....	297
282-284, rue des Forges.....	299
Bloc Dusseault • 359-369, rue des Forges	301
Salle J.-Antonio-Thompson • 374-376, rue des Forges	305
Moulin à vent des Forges • 1250, boulevard des Forges	309
Porte Pacifique-Duplessis • 1600, boulevard des Forges	311
Église de Saint-Jean-de-Brébeuf • 2850, boulevard des Forges.....	315
Moulin à vent de Trois-Rivières • 3351, boulevard des Forges.....	317
Mausolée des Évêques (cimetière Saint-Michel) • 3400, boulevard des Forges.....	319
Site des Forges du Saint-Maurice • 10000, boulevard des Forges	323
Église de Saint-Michel-Archange • 10165, boulevard des Forges.....	327
Église de Saint-Philippe • 500, rue Gervais	329
Pavillons de la piscine du parc de l'Exposition • 1505, avenue Gilles-Villeneuve.....	333
Stade Fernand-Bédard • 1550, avenue Gilles-Villeneuve.....	337
Pavillon des bovins du parc de l'Exposition • 1700, avenue Gilles-Villeneuve.....	341
Colisée de Trois-Rivières • 1740, avenue Gilles-Villeneuve	345
Bâtisse industrielle du parc de l'Exposition • 1760, avenue Gilles Villeneuve	349

Grange-écurie du parc de l'Exposition • 1770, avenue Gilles-Villeneuve	353
Ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières • 1243, rue Hart	355
Ancien bureau de la Commission de l'Exposition • 1650, rue de l'Hippodrome.....	357
Hôtel de ville et centre culturel de Trois-Rivières • 1325-1425, place de l'Hôtel-de-Ville.....	361
Forges de la Salamandre • 2, chemin de l'Île Saint-Christophe.....	365
Édifice de l'Institut de la sécurité • 1220, rue Jean-Nicolet	367
Ancien charnier du cimetière Saint-Louis • 1294, rue Lafèche.....	369
Palais de justice de Trois-Rivières • 250, rue Laviolette	371
329, rue Laviolette	375
Ancien hôpital Normand et Cross • 347, rue Laviolette	377
543, rue Laviolette	381
549-561, rue Laviolette	383
Ancien couvent de l'Assomption • 579, rue Laviolette.....	385
Édifice Bell Téléphone • 667, rue Laviolette	389
Maison Berlinguet • 747, rue Laviolette	391
849-859, rue Laviolette	393
Séminaire Saint-Joseph • 858, rue Laviolette	395
Poste de pompiers et de police n° 2 • 1193-1199, rue Laviolette	399
Ancien Collège séraphique • 1274, rue Laviolette.....	403
Ancien couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice • 2975, boulevard Laviolette	407
Pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud • 2900, rue Monseigneur-Saint-Arnaud.....	409
Three Rivers High School • 1241, rue Nicolas-Perrot.....	413
538-546, rue de Niverville.....	415
Édifice Aneau • 1266, rue Notre-Dame Centre	417
Bureau de poste de Trois-Rivières • 1285, rue Notre-Dame Centre	419
Édifice Balcer • 1411-1413, rue Notre-Dame Centre	423
Ancienne Banque Nationale • 1425-1433, rue Notre-Dame Centre.....	427
1435-1439, rue Notre-Dame Centre	429
Bloc Pagé • 1460-1486, rue Notre-Dame Centre	431
Ancien magasin J.-L.-Fortin • 1481, rue Notre-Dame Centre	433
Édifice Roy • 1500, rue Notre-Dame Centre.....	437
1520-1524, rue Notre-Dame Centre	439
1851-1867, rue Notre-Dame Centre	441
Maison Croteau • 1892, rue Notre-Dame Centre	443
1938-1944, rue Notre-Dame Centre	445
Maison Charles-Pagé • 143, rue Radisson.....	447
Maison Hector-Godin • 172-176, rue Radisson	449
Maison Vivian-Burrill • 188, rue Radisson.....	451
473, rue Radisson.....	453
Ancienne École Saint-Louis-de-Gonzague • 587, rue Radisson.....	455
Église de Saint-Pie-X • 690, boulevard des Récollets.....	457
901-907, rue Royale	459
Ancien bâtiment de la Corporation ouvrière catholique de Trois-Rivières • 983, rue Royale.....	461
Ancien hôtel Richelieu • 119-143, rue Saint-Antoine.....	465

École Saint-François-d'Assise • 636, rue Sainte-Catherine.....	469
234, rue Sainte-Cécile.....	471
Maison Robert-Ryan • 720-726, rue Sainte-Geneviève	473
Ancienne École Saint Patrick • 962, rue Sainte-Geneviève.....	475
516-524, rue Sainte-Julie.....	477
525-527, rue Sainte-Julie.....	479
Hôpital Saint-Joseph • 709-779, rue Sainte-Julie	481
Salle Notre-Dame • 1280, rue Sainte-Julie.....	485
Ancienne École Notre-Dame • 1322, rue Sainte-Julie.....	487
Ancienne École Sainte-Marguerite • 1475, rue Sainte-Marguerite	489
Ancienne École Chamberland • 1513-1515, rue Sainte-Marguerite.....	491
3305, rue Sainte-Marguerite	493
3355, rue Sainte-Marguerite	495
Hôpital Cooke • 3450, rue Sainte-Marguerite	497
4075, rue Sainte-Marguerite	501
Presbytère de Saint-François-d'Assise • 1846, rue Saint-François-d'Assise.....	503
Maison Saint-François • 126-144, rue Saint-François-Xavier	505
135-143, rue Saint-François-Xavier.....	507
158, rue Saint-François-Xavier	509
174-190, rue Saint-François-Xavier.....	511
328-336, rue Saint-François-Xavier.....	513
Maison Jean-Normand • 360, rue Saint-François-Xavier	515
Maison Fugère • 380, rue Saint-François-Xavier.....	517
Ancienne École des Métiers • 400-480, rue Saint-François-Xavier.....	519
Manège militaire de Trois-Rivières • 574, rue Saint-François-Xavier.....	523
690, rue Saint-François-Xavier	527
Maison Philippe-Verrette • 732-734, rue Saint-François-Xavier.....	529
Ancienne École Saint-François-Xavier • 1046-1060, rue Saint-François-Xavier	531
Église de Notre-Dame-des-Sept-Allégresses • 1285, rue Saint-François-Xavier.....	535
6875, boulevard Saint-Jean	539
146, rue Saint-Jean.....	541
154-156, rue Saint-Jean.....	543
42, rue Saint-Louis	545
58-60, rue Saint-Louis.....	547
66-68, rue Saint-Louis.....	549
Couvent des Sœurs Adoratrices du Précieux-Sang • 873-877, boulevard Saint-Louis	551
Couvent de Kermaria des Filles de Jésus • 1193, boulevard Saint-Louis.....	555
1237-1239, boulevard Saint-Louis.....	559
1241-1243, boulevard Saint-Louis	561
Ancienne École Marie-Immaculée • 1745, boulevard Saint-Louis	563
Église du Très-Saint-Sacrement • 1825, boulevard Saint-Louis.....	565
Ancienne École Saint-Sacrement • 1875-1905, boulevard Saint-Louis.....	569
Ancienne station de pompage • 105, boulevard du Saint-Maurice	571

Ancien centre administratif de la Shawinigan Water & Power Company • 340, boulevard du Saint-Maurice	575
Monastère des Franciscains et chapelle Saint-Antoine • 890, boulevard du Saint-Maurice	579
Édifice Nassif • 984-990, boulevard du Saint-Maurice	583
Église de Sainte-Cécile • 568, rue Saint-Paul	585
Presbytère de Sainte-Cécile • 570-572, rue Saint-Paul	589
Ancienne École Saint-Paul • 946, rue Saint-Paul	591
833-835, rue Saint-Pierre	595
Ancienne prison de Trois-Rivières • 842, rue Saint-Pierre	597
Édifice Labarre • 851-853, rue Saint-Pierre	601
857-859, rue Saint-Pierre	603
863-875, rue Saint-Pierre	605
Ancien couvent des Filles de Jésus • 897, rue Saint-Pierre	609
Maison Turcotte • 858, terrasse Turcotte.....	613
890, terrasse Turcotte	617
1160, terrasse Turcotte.....	619
1170-1172, terrasse Turcotte.....	621
1180-1186, terrasse Turcotte.....	623
Maison George-Baptist • 603, rue des Ursulines.....	627
634, rue des Ursulines	629
653, rue des Ursulines	631
642, rue des Ursulines	633
669, rue des Ursulines	635
Collège Marie-de-l'Incarnation • 676-694, rue des Ursulines.....	637
Maison Ritchie • 693, rue des Ursulines	641
Monastère des Ursulines • 700-784, rue des Ursulines	645
Site historique des Récollets • 787-811, rue des Ursulines.....	649
Maison Hertel-De La Fresnière • 802, rue des Ursulines	653
804-806, rue des Ursulines.....	655
Maison Georges-De Gannes • 834, rue des Ursulines.....	657
835-843, rue des Ursulines.....	659
836, rue des Ursulines	661
840-844, rue des Ursulines.....	663
849, rue des Ursulines	665
Maison Georges-A.-Gouin • 852-856, rue des Ursulines.....	667
857-859, rue des Ursulines.....	671
Ancien club Saint-Louis • 863, rue des Ursulines.....	673
Manoir de Tonnancour • 864, rue des Ursulines	675
SECTEUR TROIS-RIVIÈRES-OUEST.....	679
7910, rue des Bostonnais	681
4550-4554, rue Notre-Dame Ouest	683
4621, rue Notre-Dame Ouest	685
5217, rue Notre-Dame Ouest	687

5461, rue Notre-Dame Ouest	689
5776, rue Notre-Dame Ouest	691
Calvaire de Trois-Rivières-Ouest • 7882, rue Notre-Dame Ouest	693
Église et monastère de Sainte-Catherine-de-Sienne • 355, côte Richelieu	695
Théâtre des Marguerites • 8075, chemin Sainte-Marguerite	699

SECTEUR TROIS-RIVIÈRES

Aérogare de Trois-Rivières • 3500, rue de l'Aéroport

1963 | Caron, Juneau et Bigué, architectes

Description

L'aérogare de Trois-Rivières est un édifice public construit en 1963. De facture moderne, l'édifice en béton, en brique et en verre présente un plan rectangulaire et est coiffé d'un toit ondulant. Ce toit débordé du volume du bâtiment et est soutenu par des piliers de béton formant deux « W » sur chaque façade. Il est orné de trois mâts où flottent un drapeau. La façade où se trouve l'entrée, qui donne sur un stationnement, est en brique vernissée de bleu. Les portes, aménagées au centre, ainsi que la partie supérieure du mur sont vitrées. L'autre façade, entièrement vitrée, offre une vue sur la piste d'atterrissage. Toutes



les parties en béton sont crépies et peintes en blanc. Cette aérogare est située dans un parc industriel aéroportuaire implanté un peu en périphérie du noyau de la ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'aérogare de Trois-Rivières repose notamment sur son intérêt historique. Elle témoigne du développement économique de Trois-Rivières dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Durant les années 1950, le projet de construire un aéroport constitue un des grands dossiers de la chambre de commerce de la ville. À l'époque, plusieurs acteurs de l'économie locale constatent l'absence de projets d'envergure depuis la période de prospérité du début du siècle. Un long hiatus, souligné par les législatures dirigées par le premier ministre Maurice Duplessis (de 1936 à 1939, puis de 1944 à 1959), suit cet essor industriel. Un aéroport pourrait inciter à l'implantation de nouvelles industries, notamment en facilitant le transport des chefs d'entreprises. En 1955, la chambre de commerce trouve un terrain approprié et entame des démarches auprès du ministère des Transports. L'année suivante, un comité de mobilisation régionale est mis sur pied. En 1961, une piste de 6 000 pieds est inaugurée sur le terrain acquis par la ville et cédé au gouvernement fédéral. L'aérogare est construite deux ans plus tard, soit en 1963. Elle est rénovée en 1995, alors que la Ville de Trois-Rivières devient propriétaire de l'aéroport. Depuis, le site se développe pour devenir un parc industriel aéroportuaire. Il héberge aujourd'hui plusieurs entreprises du domaine de l'aéronautique. Cette aérogare demeure au cœur de cette activité et rappelle une des importantes initiatives de développement économique à Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de l'aérogare de Trois-Rivières tient également à son intérêt architectural. Il s'agit d'un édifice aux formes résolument modernes et novatrices pour l'époque. La simplicité du volume et l'absence d'ornements superflus laissent toute la place à la force d'expression que dégagent le contraste des matériaux et le modelage dynamique du béton. La forme ondulée du toit et les piliers en « W » évoquent le mouvement associé au voyage et aux avions. Le bleu de la brique vernissée, juxtaposé à la transparence du verre, se fond avec le ciel. Les surfaces vitrées offrent aux voyageurs une vue sur l'activité de l'aéroport et le va-et-vient des avions. Par ses qualités sculpturales, esthétiques et fonctionnelles, ce bâtiment constitue un des monuments du patrimoine moderne de Trois-Rivières, au même titre que l'hôtel de ville (1967-1968). Les plans de l'aérogare sont conçus par la firme d'architectes de Trois-Rivières Caron, Juneau et Bigué, connue pour ses

réalisations modernistes, notamment dans le domaine de l'architecture religieuse. Dans la région, cette firme conçoit entre autres les plans de l'église de Sainte-Famille (1966-1967) à Cap-de-la-Madeleine et ceux de l'église de Sainte-Bernadette (1969-1970) et de plusieurs succursales des Caisses populaires Desjardins à Trois-Rivières. L'aérogare, encore isolée sur son site et mise en valeur par une restauration récente, figure parmi leurs œuvres les mieux conservées.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La construction de l'aérogare de Trois-Rivières constitue une des étapes du projet d'aéroport figurant parmi les grands dossiers qui occupent la chambre de commerce de la ville durant les années 1950.



L'aérogare de Trois-Rivières, vers 1960. AVTR

À l'époque, plusieurs acteurs de l'économie locale constatent l'absence de projets d'envergure depuis la période de prospérité du début du siècle. Le passage de Maurice Duplessis à titre de premier ministre du Québec (de 1936 à 1939, puis de 1944 à 1959) interrompt cet essor industriel. Un aéroport pourrait inciter à l'implantation de nouvelles industries, notamment en facilitant le transport des chefs d'entreprises.

En 1955, la chambre de commerce trouve un terrain approprié et entame des démarches auprès du ministère des Transports. L'année suivante, un comité de mobilisation régionale est mis sur pied. En 1961, une piste de 6 000 pieds est inaugurée sur le terrain acquis par la ville et cédé au gouvernement fédéral. L'aérogare est construite deux ans plus tard, soit en 1963.

En 1995, la Ville de Trois-Rivières devient propriétaire de l'aéroport et l'aérogare est rénovée. Depuis, le site se développe pour devenir un parc industriel aéroportuaire. Il héberge aujourd'hui plusieurs compagnies et travailleurs de l'aéronautique. On y trouve la plus grande concentration d'entreprises liées à l'aviation au Québec, à l'extérieur de Montréal. En 2009, la piste est allongée de 3 000 pieds pour une longueur totale de 9 000 pieds.

Notices bibliographiques

BEAUDOIN, René (sous la direction), *Rencontrer Trois-Rivières : 375 ans d'histoire et de culture*. Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2009, p. 137.

DURAND, Daniel. « Le patrimoine architectural moderne de la région de Trois-Rivières », *Bulletin / Docomomo Québec*. Outremont, juin 1994.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Aéroport Trois-Rivières ».

Bâtiment de services du parc de l'Exposition • 48, chemin des Baigneurs

Vers 1938

Autre(s) nom(s) : Power House

Description

Le bâtiment de services du parc de l'Exposition forme un ensemble composé d'un petit bâtiment de type résidentiel servant à l'entreposage et d'une terrasse adjacente aménagés vers 1938. L'édifice en béton recouvert de crépi présente un plan rectangulaire et une élévation d'un étage et demi. Il est coiffé d'un toit à deux versants droits. Chaque versant est percé d'une lucarne à pignon; l'une d'elles est divisée en deux par une cheminée en pierre qui la traverse au milieu. Les murs pignon, ornés de retours de corniche, comportent deux ouvertures grillagées servant à l'aération et une petite fenêtre rectangulaire dans la partie supérieure. Les façades latérales possèdent chacune deux portes rectangulaires à imposte. Les portes et les chambranles des fenêtres sont peints en rouge. De facture très sobre, le bâtiment n'affiche pratiquement aucun ornement. La terrasse, construite avec de la pierre des champs, s'étend en demi-cercle à l'est du pavillon. Accessible par une série de marches à chaque extrémité, elle est ornée d'une balustrade aux poteaux sculptés. Cet ensemble, implanté à quelques mètres à l'est d'une grande piscine, sur le terrain de l'Exposition, est situé au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du bâtiment de services du parc de l'Exposition repose notamment sur son intérêt historique. Le bâtiment est associé au vaste projet de réaménagement du terrain de l'Exposition qui marque la fin des années 1930 à Trois-Rivières. Dès sa prise du pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale, dirigé par Maurice Duplessis (1890-1959), met en place un programme d'aide aux chômeurs malmenés par la crise économique. Des subventions sont créées pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors inoccupée. C'est dans ce contexte que les autorités municipales de la ville de Trois-Rivières décident d'aménager un immense parc récréatif sur le terrain de l'Exposition, où sont déjà construits des bâtiments en bois et quelques structures utilisées lors de l'Exposition agricole annuelle. Datant du XIXe siècle, ces constructions sont alors désuètes. En 1938 et 1939, de nouveaux bâtiments en béton sont édifiés et la grande piscine est creusée sur le site. Ce petit pavillon et sa terrasse sont vraisemblablement aménagés à la même époque. Le bâtiment sert probablement, à l'origine comme aujourd'hui, à entreposer de l'équipement lié à la piscine adjacente et à abriter quelques infrastructures électriques.

La valeur patrimoniale du bâtiment de services du parc de l'Exposition tient également à son intérêt architectural. Celui-ci constitue un exemple d'architecture dite vernaculaire industrielle, introduite au Canada au début du XXe siècle par l'entremise des catalogues et des revues. Née aux États-Unis, l'architecture vernaculaire industrielle est associée aux phénomènes de la standardisation des

matériaux et de la mécanisation du travail. Elle permet notamment la construction de maisons à moindre coût et dans un délai plus court, de là son rôle important dans la croissance rapide des villes. Les résidences érigées selon cette méthode arborent des éléments préfabriqués, des portes et fenêtres usinées, un volume simple et de petites dimensions et un style dépouillé. Ce bâtiment de services, bien qu'il n'ait pas de fonction résidentielle, s'inscrit de manière générale dans le modèle du cottage américain vernaculaire. Comme plusieurs maisons québécoises construites dans ce style durant les années 1930–1940, ce bâtiment possède un plan rectangulaire simple, une élévation d'un étage et demi, un toit à deux versants, une corniche et des ouvertures standardisées, des façades sobres et une taille modeste. En outre, le pavillon s'harmonise aux autres édifices du terrain de l'Exposition par le blanc de ses murs recouverts de crépi et le rouge de ses détails architecturaux.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le bâtiment de services du parc de l'Exposition s'inscrit dans un vaste projet de réaménagement du terrain de l'Exposition marquant la fin des années 1930 à Trois-Rivières.

Dès sa prise du pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale, dirigé par Maurice Duplessis (1890–1959), met en place un programme d'aide aux chômeurs malmenés par la crise économique. Des subventions sont créées pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors inoccupée. C'est dans ce contexte que les autorités municipales de la ville de Trois-Rivières décident d'aménager un immense parc récréatif sur le terrain de l'Exposition, où sont déjà construits des bâtiments en bois et quelques structures utilisées lors de l'Exposition agricole annuelle. Datant du XIXe siècle, ces constructions sont alors désuètes.

En 1938 et 1939, de nouveaux bâtiments en béton sont édifiés et la grande piscine est creusée sur le site. Le bâtiment de services est vraisemblablement aménagé à la même époque. Ce bâtiment sert probablement, à l'origine comme aujourd'hui, à entreposer de l'équipement lié à la piscine adjacente et à abriter quelques infrastructures électriques, telles que l'antenne métallique érigée derrière le bâtiment, qui pourraient être à l'origine de l'appellation « Power House », souvent attribuée au pavillon.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières: d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10–11, 13.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

Édifice Lampron • 1610, rue Bellefeuille

1916 | Asselin et Brousseau architectes

Autre(s) nom(s) : Édifice Balcer ; L'Usine municipale ; La Fabrique

Monument historique cité (Ville de Trois-Rivières, 2004)

Description

L'édifice Lampron, cité monument historique, est un bâtiment industriel construit en 1916. Cet immeuble imposant en maçonnerie de brique présente un plan en L, un toit légèrement cintré et plusieurs grandes fenêtres disposées de façon régulière aux quatre niveaux. L'édifice Lampron est situé dans la ville de Trois-Rivières, à proximité de la voie ferrée.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'édifice Lampron repose sur son authenticité et son état de conservation exemplaires. L'ensemble architectural a été très peu altéré depuis sa construction, à l'exception des fenêtres à guillotine, remplacées par des blocs de verre, et du château d'eau démoli. Très bien conservé, cet édifice constitue le dernier témoin de l'architecture industrielle du tournant du XX^e siècle à Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de l'édifice Lampron repose aussi sur l'unicité que lui confèrent sa fonction industrielle polyvalente et son caractère d'immeuble à occupation multiple. Construit par la Ville de Trois-Rivières en 1916, le bâtiment, alors appelé L'Usine municipale, offre des locaux à louer à plusieurs entreprises, et la location d'espaces industriels se poursuivra durant au-delà de 80 ans. L'architecture du bâtiment témoigne de sa fonction industrielle polyvalente par les espaces intérieurs qui peuvent s'adapter aux besoins des compagnies. Quant au caractère d'immeuble à occupation multiple, il se reflète dans les espaces de circulation verticale situés dans un appentis qui occupe le coin intérieur du plan en L et dans les deux entrées indépendantes aménagées à chaque étage qui permettent un accès privé aux différents niveaux et la flexibilité de la location. L'édifice peut donc accueillir sans mal huit locataires (deux par étage), chacun ayant son propre accès. Cette conception est avant-gardiste pour l'époque, puisque les édifices à fonction industrielle du début du XX^e siècle sont le plus souvent destinés à accueillir un seul type d'entreprise.



La manufacture Balcer Glove, vers 1910, avant la construction de l'édifice Lampron. ASSJTR

La valeur patrimoniale de l'édifice Lampron repose également sur son intérêt architectural. Il s'agit d'un bâtiment de transition, alliant des techniques de construction anciennes et nouvelles. D'une part, la structure des planchers de type « mill floor » constituée de poutres et de colonnes de bois ainsi que celle à murs porteurs en maçonnerie de brique témoignent de techniques anciennes. Cette caractéristique se reflète dans l'enveloppe extérieure par la présence, en façade, de travées de différentes largeurs supportant chacune une charge plus ou moins grande. D'autre part, certains éléments

constituent une nouvelle interprétation des murs porteurs, par exemple la grandeur des fenêtres et le fait que seules les piles verticales de la maçonnerie assurent le soutien de l'immeuble.



La bâtisse des usines municipales, peu après sa construction en 1916. BANQ



L'édifice Lampron, vers 1930, partagé entre la Balcer Glove Manufacturing et Le Nouvelliste. ASSJTR

La valeur patrimoniale de l'édifice Lampron repose en outre sur son intérêt historique. Au tournant du XX^e siècle, de nombreuses entreprises s'installent au centre-ville de Trois-Rivières, qui connaît un essor industriel et manufacturier marqué. L'édifice Lampron accueille trois compagnies de première importance dans l'histoire de cette ville. En 1924, le journal Le Nouvelliste et la Balcer Glove Manufacturing and Company, manufacture d'articles de cuir, y louent des espaces. En 1947, c'est au tour de la Lampron Shirt Limited de s'y installer pour fabriquer des chemises. Parmi ces trois entreprises, la Balcer Glove Manufacturing and Company a joué un rôle important dans le développement industriel trifluvien. Fondée par Henri Mathias Balcer, un émigrant prussien arrivé à Trois-Rivières en 1854, cette manufacture est associée à l'expansion industrielle de la ville dès le milieu du XIX^e siècle. En activité pendant plus de 70 ans, l'entreprise Balcer occupera quatre bâtiments différents à Trois-Rivières au cours de son existence. L'édifice Lampron est le dernier immeuble où la compagnie exerce ses activités.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2004.

Synthèse historique

L'édifice Lampron est construit par la Ville de Trois-Rivières en 1916 selon les plans et devis de Asselin et Brousseau architectes. L'immeuble est alors nommé L'Usine municipale. Entre 1916 et 1924, les espaces sont loués par plusieurs locataires, et il y a peu d'information sur l'identité des occupants. En 1924, au moins deux locataires se partagent les locaux, soit la Balcer Glove Manufacturing and Company et le journal Le Nouvelliste. L'Usine municipale est vendue en 1947 par la Ville de Trois-Rivières à la Lampron Shirt Limited. Cette compagnie y resterait jusqu'au début des années 1980.



L'édifice Lampron, 1962. AVTR

L'édifice Lampron est le premier bâtiment à vocation industrielle à être protégé en vertu de la Loi sur les biens culturels par la Ville de Trois-Rivières. L'édifice est cité monument historique en 2004.

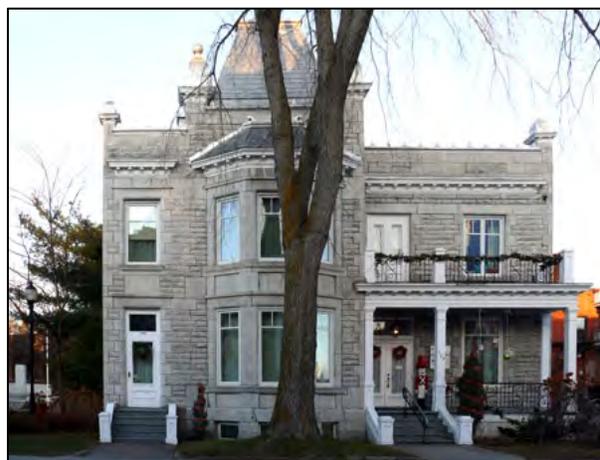
Maison du Docteur-Godin • 144-146, rue Bonaventure

Vers 1909 | Daoust et Lafond, architectes

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La maison du Docteur-Godin est un édifice résidentiel construit vers 1909. Il possède un plan rectangulaire, une élévation de deux étages ainsi qu'un toit plat. La façade principale est recouverte d'un parement de pierre grise alors que les façades latérales sont revêtues de brique rouge. Le deuxième quart de la façade principale dispose d'un oriel percé de trois fenêtres rectangulaires à chaque étage. Cet oriel est couronné d'une surélévation au-dessus du toit, à la manière d'une tourelle, qui imite une toiture à croupes. La partie droite de la façade possède une petite galerie protégée d'un auvent qui forme un balcon à l'étage. Le bâtiment est doté de deux entrées situées de part et d'autre de l'oriel. Celle de gauche est constituée d'une porte en bois traditionnelle surmontée d'une imposte à arc surbaissé au-dessus de laquelle se trouve une fenêtre. L'entrée de droite, plus monumentale, se compose d'une porte à double vantail avec imposte. Les fenêtres de la partie de droite sont rectangulaires. L'auvent de la galerie est soutenu par des colonnes ouvragées et possède un entablement ainsi qu'un garde-corps en fer forgé. Les angles et les étages sont soulignés par de la pierre lisse et les ouvertures sont coiffées d'un linteau. Le sommet de la façade principale est également décoré d'une corniche, d'insertions de pierre lisse et d'amortissements. Cette demeure se dresse sur la rue Bonaventure, au centre de Trois-Rivières.



Le Maison du Docteur-Godin est située dans l'aire de protection du manoir Boucher-De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison du Docteur-Godin tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises bâties au début du XX^e siècle, arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et une ornementation riche héritée de l'éclectisme victorien. Le volume cubique imposant de deux étages, coiffé d'un toit plat et recouvert d'un parement de maçonnerie, est caractéristique de ces bâtiments. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par d'imposantes fenêtres. La rigidité de la structure est amenuisée par un programme décoratif élaboré. Dans ce cas, l'oriel coiffé d'un toit à croupes ainsi que la galerie surmontée d'un balcon viennent marquer la façade principale qui est revêtue de pierre. Les colonnes ouvragées de la galerie, le garde-corps en fer, les chaînages d'angle, les bandeaux de pierre lisse, la corniche à modillons ainsi que les amortissements agrémentent la résidence de détails ornementaux. Cette résidence est construite après le grand incendie de 1908, selon les plans des architectes Daoust et Lafond. Elle présente une intégrité remarquable tant par sa volumétrie que par son ornementation.

La valeur patrimoniale de la maison du Docteur-Godin réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. Située sur la rue Bonaventure, elle se dresse au cœur du vieux quartier de la ville.



La rue Bonaventure depuis l'Académie LaSalle, date à déterminer. ASSJTR

Cette rue bourgeoise se développe dès le début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue au caractère élitiste de ce secteur qui voit naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 144-146, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville, constituées notamment d'avocats, de juges, d'industriels, de politiciens et de médecins. Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences cossues sont reconstruites sur cette rue, dont celle située au 144-146, rue Bonaventure, vers 1909 pour le docteur Godin. Elle est l'œuvre des architectes Daoust et Lafond. L'architecte Charles Lafond (1867-1937) est très actif au début du XX^e siècle, notamment à Shawinigan où il est le concepteur de plusieurs bâtiments institutionnels religieux et civiques. Établi à Trois-Rivières à partir de 1904, il est notamment le concepteur, avec son associé Daoust, du monastère des Franciscains (1907) et de l'église de Saint-Philippe (1908-1909).



La rue Bonaventure vers 1910. CIEQ

Notices bibliographiques

BGH Planning inc. *Rapport synthèse. Trois-Rivières centre-ville*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières, s.d. p. 30.

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Maison du Docteur J.-H.-Choquette • 149-159, rue Bonaventure

Vers 1921 | Jules Caron, architecte

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La maison du Docteur J.-H.-Choquette est un immeuble résidentiel construit vers 1921. Il possède un plan rectangulaire, une élévation de trois étages et un toit plat. Ses façades secondaires sont contiguës à d'autres bâtiments. La façade principale est recouverte de brique brune et marquée par une tourelle qui se termine par un toit conique recouvert de tôle. L'entrée principale est marquée par un portail décoratif. Elle possède des baies latérales et une imposte cintrée imposante. À droite se trouve une autre porte plus modeste avec imposte rectangulaire. Cette entrée est surmontée par deux petits balcons aux étages supérieurs qui sont accessibles chacun par une porte à imposte. Les fenêtres rectangulaires sont disposées avec régularité. Certaines sont jumelées. Les ouvertures sont coiffées par des platebandes en brique. Le sommet de l'édifice est souligné par un parapet décoré de moulures de couleur contrastante. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure, au centre de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La maison du Docteur J.-H.-Choquette tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises érigées au début du XX^e siècle arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et une ornementation riche héritée de l'éclectisme victorien. Le volume cubique imposant de trois étages, coiffé d'un toit plat et recouvert d'un parement de brique, est caractéristique de ces bâtiments. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par des d'imposantes fenêtres doubles. La rigidité du volume cubique est amenuisée par un programme décoratif élaboré. Dans ce cas, une tourelle de style Queen Anne coiffée d'un toit conique ainsi que la monumentalité de l'entrée principale viennent marquer la façade. Le parapet orné d'amortissements, la corniche moulurée, le portail et les garde-corps en fer ornemental agrémentent la résidence. Finalement, cette demeure présente une intégrité remarquable tant par sa volumétrie que par son ornementation. Ce bâtiment est également associé à l'architecte Jules Caron (1885-1942) qui a conçu plusieurs résidences, établissements scolaires et lieux de culte dans la région de Trois-Rivières et a ainsi participé de façon notable au paysage bâti de la ville.

La maison du Docteur J.-H.-Choquette réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. La résidence est située sur la rue Bonaventure, au cœur du vieux quartier de la ville. Cette rue bourgeoise se développe au début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue

au caractère élitiste de ce secteur qui voit naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 149-159, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édifée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences cossues sont reconstruites sur cette rue, dont celle située au 149-159, vers 1921. Elle est érigée pour le docteur J. H. Choquette selon les plans de Jules Caron (1885-1942).

Référence

BANQ-Mauricie/Bois-Frances. Fonds Jean-Louis Caron, cote : P32, localisation : 1E01011-05-003A-01, Boite : 1982-08-001/73, « Résidence de Mons. J. H. Choquette Dr. ».

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

165, rue Bonaventure

Vers 1918

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

Le bâtiment situé au 165, rue Bonaventure est un édifice résidentiel construit vers 1918. Il possède un plan rectangulaire, une élévation de deux étages ainsi qu'un toit plat. Ces deux façades latérales sont contiguës aux bâtiments voisins. La façade principale est revêtue de brique rouge et marquée à gauche par un oriel s'élevant sur deux étages. Un escalier donne accès à une galerie protégée d'un auvent indépendant et à l'entrée principale située au centre de la façade. Elle est composée d'une porte à double vantail et à imposte. Les fenêtres rectangulaires à guillotine en bois sont soulignées par de longues bandes horizontales en pierre. La balustrade et les escaliers de la galerie sont ornés de boiseries. Au-dessus de la fenêtre surmontant l'auvent se trouve une corniche à modillons. Un parapet et des amortissements coiffent le sommet de la façade. L'oriel se trouve sous deux amortissements en forme de sphère, d'une grille faîtière et d'un mat. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 165, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises érigées au début du XX^e siècle arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et une ornementation riche héritée de l'éclectisme victorien. Le volume cubique de deux étages, coiffé d'un toit plat et recouvert d'un parement brique, est caractéristique de ces bâtiments. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par d'imposantes fenêtres doubles. La rigidité de la structure est amenuisée par un programme décoratif élaboré. Dans ce cas, l'oriel coiffé d'un toit à croupes vient marquer la façade principale. La grille faîtière, le mât, le parapet, les amortissements ainsi que la corniche à modillons agrémentent la résidence de détails ornementaux. Finalement, cette demeure bourgeoise possède une volumétrie intacte et une authenticité certaine.

La valeur patrimoniale de la maison sise au 165, rue Bonaventure réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. Située sur la rue Bonaventure, elle se dresse au cœur du vieux quartier de la ville. Cette rue bourgeoise se développe au début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue au caractère élitiste de ce secteur qui voit naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 165, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences cossues sont reconstruites sur cette rue, dont celle située au 165, rue Bonaventure vers 1918.

La résidence semble avoir conservé la plupart de ses composantes architecturales d'origine.

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Manoir Boucher–De Niverville • 168, rue Bonaventure

Vers 1668

Autre(s) nom(s) : Manoir de Niverville

Monument historique classé (1960) avec aire de protection (1977)

Un site archéologique euroquébécois est associé à ce bâtiment

Description

Le manoir Boucher–De Niverville, classé en 1960, est une résidence d'inspiration française comprenant un corps de logis dont l'origine remonte à 1668 environ, qui a été allongé en 1729. La demeure en pierre de plan rectangulaire, à un étage et demi, est coiffée d'un toit à croupes. La désignation comprend le manoir et son terrain. Le manoir Boucher–De Niverville est situé dans le noyau ancien de la ville de Trois–Rivières. Il est entouré d'une aire de protection et un site archéologique euroquébécois lui est associé.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du manoir Boucher–De Niverville repose sur son ancienneté. Le corps de logis initial, probablement en colombage, est érigé vers 1668 pour Jacques Leneuf de La Poterie (1606–vers 1685), seigneur du fief et commerçant intéressé par la traite des fourrures, qui sera à plusieurs reprises gouverneur suppléant de Trois–Rivières. En 1729, un nouveau propriétaire, François Châtelain, officier de la marine royale, transforme substantiellement le bâtiment, entre autres en remplaçant la première structure par une maçonnerie de pierre et en l'allongeant. Bien que son volume et la disposition de ses ouvertures aient par la suite été modifiés, le manoir garde néanmoins plusieurs éléments d'origine. En 1908, l'édifice échappe à la conflagration qui détruit une grande partie de la ville de Trois–Rivières. En 1972, les travaux de restauration effectués par le ministère des Affaires culturelles du Québec lui redonnent certains de ses éléments disparus et son cachet ancien.

La valeur patrimoniale du manoir Boucher–De Niverville repose aussi sur son intérêt architectural. Joyau unique du patrimoine bâti hérité du Régime français, ce manoir rassemble les caractéristiques essentielles de la maison rurale d'inspiration française, dont un corps de logis bas peu dégagé du sol et un toit aigu aux versants droits sans débordements couvert en bardeaux de cèdre. De plus, le remplacement d'une structure probablement en colombage par une maçonnerie de pierre et l'agrandissement par l'adjonction d'une allonge témoignent de l'évolution de ce type de construction. Le manoir conserve, de même, des éléments de la charpente du toit du premier corps de logis, qui comptent parmi les plus anciens au Québec.

La valeur patrimoniale du manoir Boucher–De Niverville repose en outre sur sa représentativité en tant que témoin du régime seigneurial. Construit sur le domaine seigneurial, le manoir est une demeure, généralement plus vaste que les autres habitations, qui sert à la fois de résidence et de bureau au seigneur. Sur le domaine, autour du manoir, on peut trouver un moulin à farine, de même que d'autres bâtiments nécessaires à la subsistance du seigneur et de ses censitaires. Le manoir

Boucher-De Niverville, qui était à proximité du bourg de Trois-Rivières et comprenait bâtiments secondaires, cour et jardin, a vu se succéder les seigneurs du fief De La Poterie ou De Niverville.

La valeur patrimoniale du manoir Boucher-De Niverville réside également dans son association avec le fief De Niverville et certains personnages importants de la famille du même nom. Le premier est Joseph Boucher de Niverville (1715-1804), officier illustre de l'armée française puis de la milice canadienne, nommé plus tard surintendant des affaires indiennes du district de Trois-Rivières. Après sa mort, le manoir demeure la propriété de la famille pendant une quarantaine d'années. Il sera notamment la résidence de Charles Boucher de Niverville (1825-1869), petit-fils du précédent, avocat, député provincial et maire de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale du manoir Boucher-De Niverville et de son terrain réside enfin dans son intérêt archéologique. Les vestiges d'origine euroquébécoise ont notamment contribué à la restauration du manoir, en permettant de comprendre son évolution et les techniques utilisées lors de sa construction.

Source : Ministère de la Culture et des Communications, 2004.



Façade arrière du manoir Boucher-De Niverville, date inconnue. ASSJTR

Synthèse historique

Le terrain sur lequel est construit le manoir Boucher-De Niverville est concédé en 1646 par la Compagnie des Cent-Associés au gouverneur de Trois-Rivières, le sieur François de Champflour. En 1649, celui-ci vend son fief à Jacques Leneuf de La Poterie (1606-vers 1685), commerçant intéressé par la traite des fourrures, qui sera à plusieurs reprises gouverneur suppléant de Trois-Rivières. Leneuf de La Poterie fait ériger le premier corps de logis, probablement en colombage, vers 1668. Ce bâtiment, qui possède un rez-de-chaussée, un grenier et une cave, est alors situé à proximité du bourg de Trois-Rivières et comprend dépendances, cour et jardin.



Le manoir Boucher-De Niverville, vers 1930. Collection privée Lorne Massicotte, tiré de *Trois-Rivières illustrée*.

En 1729, François Châtelain, officier de la marine royale et seigneur de Sainte-Marguerite, fait l'acquisition du fief De La Poterie et du manoir. Il modifie considérablement la maison en remplaçant la première structure par une maçonnerie de pierre et en l'allongeant.

En 1761, Joseph Boucher de Niverville (1715-1804), officier illustre de l'armée française puis de la milice canadienne, devient seigneur et propriétaire du manoir. Nommé plus tard surintendant des affaires indiennes du district de Trois-Rivières, il accueille dans les jardins du manoir, à certaines périodes de l'année, les Abénaquis, les Algonquins et les Attikameks de la

région. Après sa mort, le manoir demeure la propriété de la famille pendant une quarantaine d'années. Il sera notamment la résidence de Charles Boucher de Niverville (1825–1869), petit-fils du précédent, avocat, député provincial et maire de Trois-Rivières.

Au XIX^e siècle, le manoir change de mains à quelques reprises. Désormais inclus dans la trame urbaine de Trois-Rivières, il subit quelques transformations. En 1908, il échappe à la conflagration qui détruit une grande partie de la ville, dont l'église paroissiale datant du Régime français. En 1940, le Comité du troisième centenaire de Trois-Rivières entre en possession du manoir et, onze ans plus tard, le vend à la Ville.



Le manoir Boucher-De Niverville, vers 1940. BANQ

En 1960, le manoir est classé monument historique et, en 1972, le ministère des Affaires culturelles du Québec procède à sa restauration. Une aire de protection est décrétée en 1977.

Notices bibliographiques

BERGERON, Pierre. « Manoir de Niverville ». Commission des biens culturels du Québec. *Les chemins de la mémoire*. Québec, Les Publications du Québec, Vol. 1, 1990. p. 30–31.

Commission des biens culturels du Québec. *Répertoire des motifs des biens classés et reconnus*. Québec, 2003. s.p.

DUFOUR, Pierre. « Boucher de Niverville, Joseph ». Bibliothèque et Archives Canada. *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne]. <http://www.biographi.ca/>

GAUTHIER, Raymonde. *Les manoirs du Québec*. Montréal, Fides, 1976. 244 p.

St-Hilaire, Marc (sous la direction), et al. *Les traces de la Nouvelle-France au Québec et en Poitou-Charentes*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2008. 308 p.

VOISINE, Nive. « Boucher de Niverville, Louis-Charles ». Bibliothèque et Archives Canada. *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne]. <http://www.biographi.ca/>

171-173, rue Bonaventure

Vers 1908

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

Le bâtiment situé au 171-173, rue Bonaventure est un édifice résidentiel construit vers 1908. Il possède un plan rectangulaire, une élévation de deux étages ainsi qu'un toit plat. La façade de gauche est contiguë à un autre bâtiment, alors que les façades principale et latérale droite sont revêtues de brique. Un escalier donne accès à une galerie en loggia enjolivée par trois arcades à arc surbaissé décorées de linteaux à clé de voûte et soutenues par des colonnes en brique. La galerie abrite une entrée composée d'une porte à double vantail et à imposte. Sous elle, s'avance un tambour donnant accès à l'étage inférieur. La partie de gauche, sans loggia, s'avance légèrement. Elle possède trois ouvertures rectangulaires superposées disposant des fenêtres jumelées. Ces ouvertures sont coiffées d'un linteau alors que le sommet de l'édifice est orné d'un parapet et d'amortissements. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 171-173, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises construites au début du XX^e siècle arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et une ornementation riche héritée de l'éclectisme victorien. Le volume cubique imposant de deux étages, coiffé d'un toit plat et recouvert d'un parement de brique, est caractéristique de ces bâtiments. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par d'imposantes fenêtres. La rigidité de la structure est amenuisée par un programme décoratif élaboré. Dans ce cas, une petite avancée ainsi qu'une galerie à arcades viennent marquer la façade principale. Les arcades à clés de voûte, les linteaux, le parapet, les amortissements ainsi que la balustrade agrémentent la résidence de détails ornementaux.



La rue Bonaventure, vers 1910. CIEQ

La valeur patrimoniale du 171-173, rue Bonaventure réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. Bâtie au lendemain de l'incendie qui a détruit le centre-ville en 1908, cette résidence est située sur la rue Bonaventure, au cœur du vieux quartier de la ville. Cette rue bourgeoise se développe au début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est inoccupé, verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville.

La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue au caractère élitiste de ce secteur qui voit naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 171-173, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édifée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences cossues sont érigées sur cette rue, dont celle située au 171-173.



La rue Bonaventure, 1917. ASSJTR

À l'origine, comme le montrent plusieurs photographies anciennes, le bâtiment possédait un imposant couronnement, composé d'un parapet en brique et d'amortissements, qui dépassait largement le niveau du toit. Au-dessus de l'avancée, un parapet arrondi surmonté d'un mât accentuait d'autant plus la verticalité de la façade. Ce couronnement est disparu, mais la base des amortissements est encore visible. Le reste de la façade semble avoir peu changé, mis à part l'ajout récent du volume de l'entrée du sous-sol. Par ailleurs, un café-terrasse a été aménagé en façade du bâtiment pour desservir le bar spectacles qui occupe le sous-sol de l'édifice. Les garde-corps métalliques qui ceignent cette terrasse sont en fait des sections récupérées du parapet de l'ancien pont Duplessis qui s'est effondré en 1951.



Le 171-173, rue Bonaventure, années 1970. PTR

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Maison Joseph–Alfred–Mongrain • 181–183, rue Bonaventure

1909 | Daoust et Lafond, architectes

Autre(s) nom(s) : Résidence du Notaire Lebrun

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La maison Joseph–Alfred–Mongrain est un édifice résidentiel construit en 1909. Il possède un plan rectangulaire, une élévation sur deux étages et un toit plat. Les façades latérales sont recouvertes de brique alors que la façade principale est revêtue d'un parement de pierre artificielle à bossages. La façade principale est divisée en trois parties, dont celle de droite est la plus reculée de la voie publique et celle de gauche, la plus avancée. Celle de gauche possède deux fenêtres par étages et est coiffée d'un toit à croupes. La partie centrale possède une entrée avec baies latérales et imposte rectangulaire qui donne sur une galerie protégée par un auvent servant de balcon à l'étage. La partie de droite possède également une porte à imposte, accessible par un escalier et un perron, au-dessus de laquelle se trouve une grande ouverture rectangulaire. Le sommet du bâtiment est orné d'amortissements. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre de Trois–Rivières.



Valeur patrimoniale

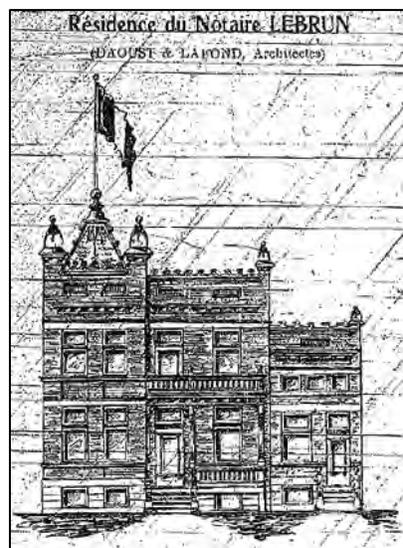
La valeur patrimoniale de la maison Joseph–Alfred–Mongrain tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises érigées au début du XX^e siècle arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et des éléments d'ornementation hérités de l'éclectisme victorien. Le volume cubique imposant de deux étages, coiffé d'un toit plat et recouvert d'un parement de brique, est caractéristique de ces bâtiments. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par une fenestration abondante. La rigidité de la structure est dans ce cas amenuecée par des décrochés en façade ainsi que par la galerie surmontée d'un balcon et le faux toit à croupes qui couronne la saillie de gauche. La balustrade et les amortissements agrémentent la résidence de détails ornementaux. Finalement, cette demeure possède un programme décoratif minimaliste qui la distingue de ses voisines plus éclectiques. Cette résidence est érigée en 1909 selon les plans des architectes Daoust et Lafond. Charles Lafond (1867–1937) est l'architecte concepteur de plusieurs bâtiments d'importance de Shawinigan et de Trois–Rivières dont l'église Saint–Philippe.

La valeur patrimoniale de la maison Joseph–Alfred–Mongrain réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. La résidence est située sur la rue Bonaventure, au cœur du vieux quartier de la ville. Cette rue bourgeoise se développe au début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue

au caractère élitiste de ce secteur qui voit naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

La valeur patrimoniale de la maison Joseph-Alfred-Mongrain repose également sur son association avec un de ses plus illustres occupants, Joseph-Alfred Mongrain (1908-1970). Né en 1908 à Saint-Tite en Mauricie, cet enseignant, hôtelier et agent de relations publiques est surtout connu pour avoir été un acteur politique tant sur la scène fédérale et que municipale au XX^e siècle. Il est maire de Trois-Rivières de 1949 à 1953 et de 1960 à 1963. En 1952, il se présente comme candidat du Parti libéral du Québec contre Maurice Duplessis qui est élu. En 1953 et 1958, il est défait sur la scène fédérale avant d'être élu à titre de candidat indépendant en 1965. En 1968, il est réélu sous la bannière libérale et décède en fonction en 1970.

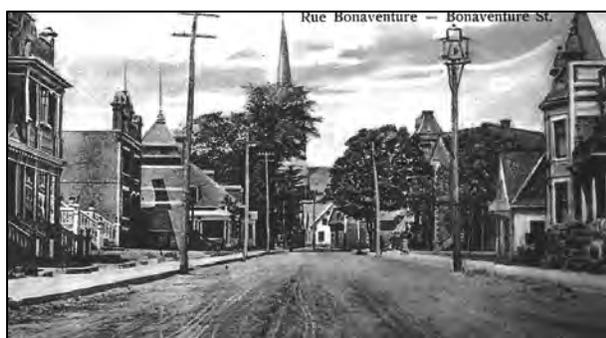
Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.



Dessin de la maison du Notaire Lebrun, 1909. *Le Nouveau Trois-Rivières.*

Synthèse historique

La maison sise au 181-183, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville, dont celles d'avocats, de juges, de politiciens, de médecins et d'industriels. Ainsi, la cathédrale est édifée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences sont érigées sur cette rue, dont le 181-183 pour le notaire Lebrun par les architectes Daoust et Lafond vers 1908. Elle est tour à tour la propriété d'une communauté religieuse, de Joseph-Alfred Mongrain, des frères Lebrun qui sont propriétaires d'une fonderie, ainsi que d'une Dame Fetterley qui en fait une maison de chambres.



La rue Bonaventure vers 1910. CIEQ



La rue Bonaventure vue depuis l'Académie LaSalle, vers 1917. ASSJTR

Son plus illustre occupant est Joseph-Alfred Mongrain (1908–1970). Né en 1908 à Saint-Tite en Mauricie, cet enseignant, hôtelier et agent de relations publiques est surtout connu pour avoir été un acteur politique tant sur la scène fédérale que municipale au XX^e siècle. Il est maire de Trois-Rivières de 1949 à 1953 et de 1960 à 1963. En 1952, il se présente comme candidat du Parti libéral du Québec contre Maurice Duplessis qui est élu. En 1953 et 1958, il est défait sur la scène fédérale avant d'être élu à titre de candidat indépendant en 1965. En 1968, il est réélu sous la bannière libérale et décède en fonction en 1970.

La maison, dont la volumétrie et la composition générale ont été conservées, a subi le ravalement de sa façade en entier à une date inconnue. Un nouveau parement de pierre artificielle a fait disparaître quelques éléments d'ornementation, dont des bandeaux horizontaux qui rythmaient autrefois la façade. Les amortissements étaient également coiffés de petits pignons et la toiture en pavillon était recouverte de tôle. Enfin, il semble que le volume en recul à l'extrême gauche a été surhaussé.

Notices bibliographiques

Le Nouveau Trois-Rivières, 26 juin 1909.

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

186–190, rue Bonaventure

Vers 1875

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

Le 186–190, rue Bonaventure est un bâtiment résidentiel construit vers 1875. Il possède un soubassement en pierre et s'élève sur trois étages. Un volume cubique d'un étage est situé à droite du bâtiment tandis qu'un autre volume annexe de deux étages à toit plat avec terrasse est implanté à l'arrière. La résidence est coiffée d'un toit à mansarde à deux versants recouvert de tôle en plaques et percé de lucarnes cintrées. Les façades recouvertes d'un parement de brique s'élèvent sur les côtés pour former des murs coupe-feu. La façade principale possède toute l'ornementation du bâtiment et est composée avec symétrie. Elle présente une avancée centrale disposée comme une tour carrée à la base de



laquelle se trouve l'entrée principale. Cette tour est terminée par un toit à pavillon tronqué recouvert de tôle en plaques et percé d'une lucarne cintrée. L'entrée principale, composée d'une porte à double vantail en bois avec imposte, est précédée d'un escalier et d'un petit portique. Les deux colonnes doriques du portique soutiennent un balcon accessible par une porte entièrement vitrée surplombée d'une petite marquise soutenue par des consoles. Il y a une fenêtre rectangulaire de chaque côté de la tour à chaque étage. Elles sont coiffées d'un entablement en pierre. La ligne de la mansarde et celle du toit en pavillon de la tour sont marquées par une corniche à consoles, alors que les angles possèdent un chaînage en pierre. Une entrée est également aménagée dans le sous-sol, juste à droite de l'entrée principale. Cette résidence est située sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.

Le 186–190, rue Bonaventure se trouve dans l'aire de protection du manoir Boucher–De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 186–190, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Érigée au début du dernier quart du XX^e siècle, il témoigne de l'architecture Second Empire qui est popularisée à cette époque dans la conception de bâtiments institutionnels et religieux ainsi que pour la construction de résidences cossues. Ce style prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III. De grands bâtiments sont alors réalisés selon des formes inspirées de la Renaissance française. La caractéristique essentielle des bâtiments de style Second Empire est le toit à la Mansart,



constitué d'un terrasson et d'un brisis. La composition généralement symétrique et ordonnée de même que la présence de nombreux ornements, tels que des chaînages d'angle et une corniche, ajoutent au prestige de ces bâtiments. Cette résidence constitue un exemple remarquable de résidence opulente de ce style. Son volume imposant de trois étages, la symétrie de sa composition, l'entrée bien soulignée et la tourelle centrale la caractérisent. L'ornementation riche, composée de chaînage d'angle, de corniches à consoles et de détails divers au niveau des ouvertures et du portique, contribue grandement à la valeur de ce bâtiment.

La valeur patrimoniale du 186-190, rue Bonaventure réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. La résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels importants dans les environs de même que l'aménagement du parc Champlain contribuent également au caractère élitiste de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de la ville, près de la cathédrale, de l'hôtel de ville et de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 186-190, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville, constituées d'avocats, de juges, d'industriels, de politiciens et de médecins.

Cette résidence est vraisemblablement construite vers 1875. Elle est représentée sur une carte de 1879 et partage des caractéristiques communes avec deux autres maisons érigées à la même époque : le 499, rue Bonaventure et le 747, rue Laviolette. Elle aurait échappé de justesse à l'incendie qui a détruit le centre-ville de Trois-Rivières en 1908. Aujourd'hui, ce bâtiment, bien conservé, abrite des bureaux d'avocats.



La rue Bonaventure, vers 1900. Musée McCord

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003).

Maison Antoine–Polette • 197, rue Bonaventure

1828

Autre(s) nom(s) : Manoir de Blois ; Maison Polette

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La maison Antoine–Polette est un bâtiment résidentiel construit en 1828. Son carré en pierre s'élève sur un étage et demi et est coiffé d'un toit à croupes lequel est percé par une grande cheminée en brique de chaque côté. La façade principale est symétrique et l'entrée est située au centre. La porte à double vantail avec imposte est encadrée par des pilastres et précédée par un portique. Le toit du portique est constitué d'un fronton assis sur un entablement orné de triglyphes qui repose sur des colonnes ioniques. De chaque côté de l'entrée, il y a deux fenêtres rectangulaires en bois à battants et à grands carreaux. Elles possèdent une imposte décorée de meneaux créant des formes ogivales. La façade principale est également munie de deux lucarnes pendantes à fronton ainsi que d'une lucarne chatière à fronton disposée au sommet du toit. La façade latérale droite possède également deux lucarnes pendantes à fronton disposées de part et d'autre de la cheminée alors qu'il n'y en a qu'une seule sur la façade latérale gauche. Cette façade est percée d'une porte traditionnelle en bois. Cette entrée s'ouvre sur une grande galerie protégée d'un auvent indépendant soutenu par des colonnes ioniques disposées par paires. La galerie s'agrandit pour former un cercle devant la porte. Les colonnes de la galerie et du portique sont surmontées par un entablement orné de denticules. Les fenêtres présentent des chambranles en pierre alors que les lucarnes sont encadrées par des colonnes décoratives en bois. Les boiseries sont nombreuses. Cette résidence est située sur la rue Bonaventure au cœur du centre-ville de Trois–Rivières.



La maison Antoine–Polette se trouve dans l'aire de protection du manoir Boucher–De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison Antoine–Polette tient notamment à son ancienneté. Datant de 1828, cette résidence est une des plus anciennes maisons de Trois–Rivières, bâtie après quelques constructions de l'arrondissement historique et le manoir Boucher–de–Niverville situé tout près de là. Il s'agit d'une des seules maisons du côté ouest de la rue Bonaventure à avoir survécu à l'incendie qui a détruit une grande partie du centre-ville de Trois–Rivières en 1908. Ses murs en pierre et l'ardoise qui recouvrait le toit à l'époque ont sûrement protégé la maison du feu. Le grand âge de cette résidence, très bien préservée grâce aux travaux de restauration et de mise en valeur effectués ces dernières années, contribue à sa valeur patrimoniale.

La valeur patrimoniale de la maison Antoine–Polette tient aussi à son architecture. Bâtie en 1828, cette résidence est représentative de l'architecture de style néoclassique, populaire au début du XIX^e

siècle. Ce courant est surtout répandu dans la construction de bâtiments institutionnels. En construction résidentielle, ce courant peut prendre différentes variantes. La maison Antoine-Polette est caractéristique du cottage Régence, ou Regency. Ce type de résidence est élaboré en harmonie avec l'environnement naturel, de là les nombreux prolongements extérieurs et le profil bas de la toiture. Les frontons dominant le portique, les lucarnes et les colonnes ioniques constituent des références à l'Antiquité, alors que les motifs dans les fenêtres sont de forme néogothique. L'éclectisme et le pittoresque qui caractérisent cette maison évoquent la noblesse de son propriétaire. Cette résidence ancienne revêtue de pierre de Saint-Marc-des-Carières possède une intégrité remarquable tant par sa volumétrie que par son ornementation.

La valeur patrimoniale de la maison Antoine-Polette réside en outre dans son intérêt historique. La résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. D'ailleurs, cette résidence est construite pour Antoine Polette (1807-1887), un avocat qui devient le deuxième maire de la ville, député, puis juge de la Cour supérieure. Au cours des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites, habitées par les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels importants dans les environs et l'aménagement du parc Champlain contribue également au caractère élitiste de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de la ville, près de la cathédrale, de l'hôtel de ville et de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Cette résidence est construite en 1828 pour l'avocat Antoine Polette (1807-1887). Cet homme de loi occupe au cours de son existence plusieurs postes majeurs, dont celui de deuxième maire de la ville à partir de 1846. Il est également député à partir de 1848, puis sénateur, et il est finalement nommé juge de la Cour supérieure en 1860. La famille Polette habite cette résidence jusqu'en 1868, époque où la famille Girard en prend possession et la conserve durant une quarantaine d'années durant lesquelles une rallonge pour la cuisine est construite à l'arrière.

Sur le côté ouest de ce tronçon de la rue Bonaventure, la résidence est une des seules à avoir survécu à la conflagration de 1908. Ses murs en pierre et l'ardoise qui recouvrait le toit à l'époque ont sûrement joué un rôle dans la préservation de la maison contre l'incendie qui a détruit une bonne partie du centre-ville. Les maisons voisines, au toit revêtu de bardeaux de cèdre, n'ont pas subsisté. Toutefois, il semble que les lucarnes et le porche en bois que l'on voit sur une photo ancienne de la maison aient été endommagés lors de l'incendie. Ce serait à la suite de ces dommages que les lucarnes auraient été refaites selon un modèle pendant, c'est-à-dire traversant le larmier de la toiture, et que le portique néoclassique aurait été construit. Les modèles des nouvelles ouvertures avec impostes et motifs sont d'ailleurs influencés par le courant victorien qui est encore en vogue à cette époque.



La maison Antoine-Polette, vers 1900. Source inconnue

En 1964, la résidence appartenant toujours à la famille Girard est vendue et transformée en bureau d'avocats. En 1999, Michelle et Roch Parent font l'acquisition du bâtiment inoccupé depuis deux ans. Ils entreprennent de grands travaux de restauration intérieure et extérieure afin de convertir la résidence en auberge et de lui redonner son apparence initiale. Le bâtiment porte désormais le nom de Manoir de Blois et accueille les touristes.

Notices bibliographiques

MORIN, André, et Christian LAMONTAGNE. *Passion maisons*. Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2006, p. 58-67.

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003). p. 12.

« Polette (Paulet), Antoine ». Bibliothèque et Archives Canada. *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne]. <http://www.biographi.ca/>

200–214, rue Bonaventure

Vers 1900

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

Le 200–214, rue Bonaventure est un édifice résidentiel construit vers 1900. Il présente un plan rectangulaire, un soubassement de pierre, une élévation de deux étages et un toit à deux versants droits. Les façades sont revêtues de brique rouge, celle de droite étant celle d'une annexe de deux étages à toit plat contiguë au bâtiment voisin. Ce corps de bâtiment étroit est muni d'une entrée secondaire protégée d'un petit auvent indépendant et surmontée d'une grande fenêtre rectangulaire. Un escalier en pierre donne accès à une petite galerie en loggia où se trouve l'entrée principale composée d'une porte à imposte. Au-dessus de cette entrée se trouve une logette légèrement en avancée qui est surmontée d'une lucarne triangulaire. Les fenêtres sont rectangulaires, disposées en paires, ornées de vitraux au niveau de l'imposte et d'insertions de pierre aux coins. Une corniche et une frise décorent le sommet de la résidence, et des retours de l'avant-toit marquent le haut des murs latéraux. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre de Trois-Rivières.



Les fenêtres sont rectangulaires, disposées en paires, ornées de vitraux au niveau de l'imposte et d'insertions de pierre aux coins. Une corniche et une frise décorent le sommet de la résidence, et des retours de l'avant-toit marquent le haut des murs latéraux. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre de Trois-Rivières.

Le 200–214, rue Bonaventure se trouve dans l'aire de protection du manoir Boucher-De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 200–214, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises érigées au début du XX^e siècle dans ce quartier, qui s'inspirent du courant éclectique pour créer une ornementation élaborée. Son volume imposant de deux étages complets est coiffé d'un toit à deux versants droits. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par de nombreuses fenêtres. La façade avant est marquée par une avancée au centre et une galerie en loggia à gauche. Le programme décoratif est élaboré et bien conservé. Il se compose d'insertions de pierres aux coins des fenêtres, de poteaux de galerie ouvragés et d'une balustrade, de bandeaux de pierre, de platebandes de briques au-dessus des ouvertures, de vitraux et d'une corniche à consoles. Cette demeure participe au caractère bourgeois de la rue Bonaventure.

La valeur patrimoniale du 200–214, rue Bonaventure réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. La résidence est située sur la rue Bonaventure, au cœur du vieux quartier de la ville. Cette rue bourgeoise se développe au début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est inoccupé, verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville, dont des avocats, juges, industriels, politiciens et médecins. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue au caractère élitiste de ce secteur qui voit

naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 200-214, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Cette résidence est vraisemblablement érigée au tournant du XX^e siècle et aurait survécu au grand incendie de 1908 qui a ravagé plusieurs bâtiments du secteur.



La résidence vers 1900. Musée McCord

Selon une photographie ancienne datant d'avant 1908, la maison aurait subi plusieurs modifications. L'oriel surmontant l'entrée et l'avancée au niveau du rez-de-chaussée ne seraient pas d'origine. De plus, les fenêtres auraient été élargies. Toutefois, ces modifications de facture traditionnelle remonteraient au début du XX^e siècle, avant 1933, et constituent des transformations harmonieuses. Aujourd'hui, cette ancienne résidence abrite des bureaux, dont celui de Paule Brunelle, députée fédérale de Trois-Rivières.

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Maison Maurice–Duplessis • 240, rue Bonaventure

Vers 1895

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La maison Maurice–Duplessis est un bâtiment résidentiel construit vers la fin du XIX^e siècle. Ce volume cubique s'élève sur deux étages et est couvert d'un toit en pavillon revêtu de tôle à baguettes. Les façades sont recouvertes d'un parement de brique. Sur le côté gauche, un tambour protégé d'un auvent est surmonté d'une petite fenêtre cintrée. La façade principale est marquée par la symétrie. L'entrée est précédée d'un imposant escalier en pierre de taille avec balustrade en fer ornemental et présente un porche également en pierre. La porte à panneaux en bois est surmontée d'une imposte. Surplombant l'entrée, un balcon est accessible



par une porte à panneaux en bois avec imposte ornée de volets et protégée d'un petit auvent. Les fenêtres disposées de part et d'autre de la porte principale au rez-de-chaussée sont composées de trois baies et d'une imposte, alors que celles à l'étage supérieur sont simples. La façade principale se démarque par son parement de brique rouge alors que les façades latérales sont peintes de couleur claire. Les angles sont soulignés par un chaînage en pierre. Une plaque commémorative indique que cette résidence a appartenu à l'ancien premier ministre du Québec Maurice Duplessis (1890–1959). Cette résidence située sur la rue Bonaventure est entourée de plusieurs maisons cossues de la bourgeoisie trifluvienne au centre-ville de Trois-Rivières.

La maison Maurice–Duplessis se trouve dans l'aire de protection du manoir Boucher–De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison Maurice–Duplessis tient notamment à l'importance historique accordée à son ancien propriétaire, le défunt Maurice Duplessis (1890–1959). Maurice Le Noblet Duplessis est né en 1890 à Trois-Rivières. Il est avocat de formation après des études à l'Université Laval. Il est admis au barreau en 1913. En 1927, il est élu député conservateur à l'Assemblée législative dans la circonscription de Trois-Rivières qu'il représente jusqu'à son décès. Il devient chef du Parti conservateur du Québec en 1932 et chef de l'Union nationale en 1936. Cette année-là, son parti est élu et Duplessis devient premier ministre du Québec. Après une défaite en 1939, il reprend le pouvoir en 1944. Quand il n'est pas à Québec, Duplessis occupe sa résidence trifluvienne qu'il conserve toute sa vie. Le bureau aménagé dans le sous-sol peut recevoir jusqu'à une centaine de personnes par jour. C'est d'ailleurs le lieu des festivités de sa réélection en 1952. Il a piloté de nombreuses actions pour le développement économique du Québec et la réalisation de grands projets, dont la construction d'autoroutes, d'hôpitaux, d'écoles, d'universités et de centrales hydroélectriques. À son décès en 1959, il est inhumé à Trois-Rivières, dans le cimetière Saint-Louis. Un monument est érigé à son honneur en 1964 sur le site du manoir Boucher–De Niverville, à quelques pas de sa maison.

La valeur patrimoniale de la maison Maurice-Duplessis réside également dans son implantation. La rue Bonaventure constitue le cœur du quartier de l'élite trifluvienne. Au début du XIX^e siècle, la bourgeoisie commence à s'établir à l'extérieur du périmètre ceint par les fortifications et plusieurs résidences sont édifiées sur les rues Bonaventure, Hart et Radisson (Alexandre). La cathédrale est construite en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869 et l'hôtel de ville est bâti en 1872 dans cette zone. Vers la fin du XIX^e siècle, les notables de la ville habitent les luxueuses résidences de ces



La maison Maurice-Duplessis vers 1900. Musée McCord

La valeur patrimoniale de la maison Maurice-Duplessis repose en outre sur l'intérêt de son architecture. Elle témoigne des maisons cubiques, populaires dès la fin du XIX^e siècle en raison de leur faible coût de construction, de la simplicité de l'accessibilité aux plans et de l'intérêt des dimensions de leur espace habitable.

Aussi appelé Four Square House, ce modèle est conçu aux États-Unis par l'architecte Frank Kidder en 1891. La résidence de l'ancien premier ministre du Québec emprunte à ce type de bâtiment son plan carré, son toit en pavillon et son élévation sur deux étages entièrement utilisables. La disposition symétrique et régulière des ouvertures ainsi que l'entrée monumentale et l'ornementation constituent d'autres éléments contribuant à la valeur architecturale de ce bâtiment.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Cette résidence située dans le quartier de l'élite bourgeoise de Trois-Rivières est construite au cours des dernières décennies du XIX^e siècle. Après 1933, la façade est réaménagée. Les ouvertures en arc surbaissé prennent une forme rectangulaire. Le pignon, la grande galerie longeant toute la façade et le balcon sont supprimés. Les murs latéraux en brique, les chaînages d'angle et la volumétrie générale sont toutefois conservés.

La demeure devient la propriété de Maurice Duplessis (1890-1959) qui y installe son bureau dans le sous-sol. D'abord avocat, Duplessis est élu député de la circonscription de Trois-Rivières en 1927. Il est élu premier ministre du Québec de 1936 à 1939 puis de 1944 à 1959. Quand il n'est pas à Québec pour assumer ses fonctions politiques, il peut recevoir jusqu'à une centaine de personnes

rues. Duplessis s'inscrit donc sur la liste des personnalités importantes qui résident dans ce secteur. Cette demeure est située à proximité d'autres bâtiments d'une qualité architecturale remarquable, à savoir le palais épiscopal, l'ancienne église méthodiste wesleyenne et l'hôtel de ville.



La maison Maurice-Duplessis vers 1900. Tiré de *Trois-Rivières illustrée*, p. 191.

par jour dans son bureau trifluvien. C'est d'ailleurs à cet endroit qu'il célèbre sa réélection de 1952. Maurice Duplessis décède en 1959 alors qu'il est toujours premier ministre du Québec et propriétaire de cette résidence. L'année suivante, une plaque commémorative est fixée sur la demeure et un musée y est établi par la Société des Amis de Maurice Duplessis. Ce musée ferme ses portes quelques années plus tard. Le bâtiment est ensuite occupé par l'architecte Reynald Juneau et les notaires Damphousse sans avoir subi de modifications importantes.



La maison Maurice-Duplessis, 1933. BAnQ

Notices bibliographiques

GAMELIN, Alain, et al. *Trois-Rivières illustrée*.

Trois-Rivières. La Corporation des fêtes du 350^e anniversaire, 1984, 228 p.

« Maurice Le Noblet Duplessis ». Bibliothèque et Archives Canada. *Dictionnaire biographique du Canada en ligne* [En ligne]. <http://www.biographi.ca/>

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 9 (juin 1999).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003).

Ancienne église méthodiste wesleyenne • 300–302, rue Bonaventure

1823 | Olivier Larue et Maurice Ryan, maçons

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

L'ancienne église méthodiste wesleyenne est un ancien édifice à vocation religieuse bâti en 1823. Son plan rectangulaire s'élève sur deux étages. Les façades en pierre à moellons du rez-de-chaussée sont percées par des fenêtres rectangulaires sur les côtés et à arc cintré à l'avant. La façade principale est composée avec symétrie : la porte cintrée disposée au centre est encadrée par deux fenêtres et est surmontée d'un oculus. Au-dessus de la structure en pierre s'élève une construction plus récente, au volume cubique, recouverte de crépi. Cet ancien lieu de culte est situé dans un secteur ancien sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.



L'ancienne église méthodiste wesleyenne se trouve dans l'aire de protection du manoir Boucher-De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancienne église méthodiste wesleyenne repose sur son intérêt historique. Ce lieu de culte témoigne de l'importance de la population anglophone protestante à Trois-Rivières au XIX^e siècle. En 1818, l'acquisition d'un terrain annonce la construction d'une église protestante sur la rue Bonaventure, entre la rue Hart et le manoir de Niverville. Les syndicats sont nommés en 1823 pour la construction d'une église méthodiste wesleyenne. En 1846, une église presbytérienne est construite à proximité, ce qui démontre que le secteur est alors habité majoritairement par l'élite bourgeoise de souche anglophone protestante. La construction d'autres bâtiments institutionnels importants dans les environs accroît le caractère élitiste de ce secteur. Au début du XX^e siècle, la diminution de la population protestante entraîne le regroupement des méthodistes et des presbytériens en l'Église unie du Canada en 1925 au profit de l'église presbytérienne située sur le site actuel du parc Champlain. Ainsi, l'église méthodiste wesleyenne est dès lors abandonnée après avoir été le lieu de culte des méthodistes pendant 102 ans. Au fil du temps, cette ancienne église a connu plusieurs occupants et changements de vocation.

La valeur patrimoniale de l'ancienne église méthodiste wesleyenne tient également à son implantation. Elle se trouve au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien, à proximité de l'arrondissement historique. Le bâtiment profite d'un emplacement privilégié près de maisons bourgeoises de grande qualité architecturale et de bâtiments institutionnels majeurs, dont la cathédrale, l'évêché et l'hôtel de ville.



L'église méthodiste wesleyenne vers 1900. Tiré de *Trois-Rivières illustrée*, p. 191.



L'église méthodiste wesleyenne, vers 1915. PTR

La valeur patrimoniale de l'ancienne église méthodiste wesleyenne réside aussi dans son architecture. Elle témoigne de la prédominance de l'architecture néoclassique dans la construction de bâtiments institutionnels au XIX^e siècle. Ce courant est très prisé par les Britanniques et les Écossais qui l'utilisent abondamment pour marquer le territoire de leur colonie, y compris au Québec. La sobriété, la symétrie et l'ordonnance caractérisent les bâtiments néoclassiques comme c'est le cas avec l'ancienne église. Son carré en pierre à moellons est très simple et la modeste façade est percée de petites ouvertures cintrées et d'un oculus. L'unique ornementation se trouve dans la présence des bandeaux de pierre encerclant les ouvertures. La partie originelle du temple est bien conservée et figure parmi les plus anciennes constructions de la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.



L'église méthodiste wesleyenne (au premier plan, à droite), vers 1915. PTR



L'église méthodiste wesleyenne, 1933. BAnQ

Synthèse historique

En 1818, Maurice Scott, paie-maître des troupes de Québec, fait l'acquisition d'un terrain auprès de R. Pope du canton de Stanstead en vue de la construction d'une église protestante sur la rue Bonaventure, entre la rue Hart et le manoir de Niverville. Les syndics sont nommés en 1823 pour la construction d'une église méthodiste wesleyenne. Ce lieu de culte est bâti par deux maçons, messieurs Olivier Larue et Maurice Ryan. En 1846, une église presbytérienne est édiflée à proximité, sur la rue Hart. Le secteur est alors habité majoritairement par l'élite bourgeoise de souche anglophone protestante. La construction d'autres bâtiments institutionnels importants dans les environs accroît le caractère élitiste de ce secteur.

Au début du XX^e siècle, la diminution de la population protestante entraîne le regroupement des méthodistes et des presbytériens en l'Église unie du Canada en 1925 au profit de l'église presbytérienne située sur le site actuel du parc Champlain. L'ancienne église méthodiste wesleyenne est dès lors abandonnée après avoir été le lieu de culte des méthodistes pendant 102 ans. Sans fonction pendant quelques années, le bâtiment et le terrain sont vendus à G.E. Allen vers 1925, puis à Benjamin Panneton en 1929. Un étage est ajouté après 1933. Au fil du temps, cette ancienne église a connu plusieurs occupants et changements de vocation.

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Église Wesleyenne ».

Maison Jules–Caron • 322–324, rue Bonaventure

Vers 1920 | Jules Caron, architecte

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La maison Jules–Caron est un édifice résidentiel construit vers 1920. Elle possède un plan rectangulaire, une élévation de deux étages et un toit plat. Les façades sont revêtues de brique brune. La façade principale possède une avancée centrale qui présente un porche ouvert au niveau de l'entrée principale. Ainsi, la porte à double vantail et à imposte est encadrée de deux colonnes en brique, coiffée d'un chapiteau corinthien et surmontée d'une logette. Les fenêtres rectangulaires en bois sont disposées par paires et munies d'imposte. Des platebandes en brique surmontent les ouvertures. Diverses insertions en pierre en forme de losange ou en bandes horizontales ornent la façade. Le haut du bâtiment est ceint par un parapet qui prend une forme triangulaire au niveau de l'avancée. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre de Trois–Rivières.



La maison Jules–Caron se trouve dans l'aire de protection du manoir Boucher–De Niverville, classé monument historique en 1960.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison Jules–Caron tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises bâties au début du XX^e siècle arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et une ornementation riche héritée de l'éclectisme victorien. Le volume cubique imposant de deux étages, coiffé d'un toit plat et recouvert d'un parement de brique, est caractéristique de ces bâtiments. La superficie habitable est très grande et l'éclairage est assuré par de grandes fenêtres jumelées. La rigidité de la structure est amenuisée par un programme décoratif élaboré. Dans ce cas-ci, le porche surmonté d'un volume en saillie vient marquer la façade principale. Les colonnes en brique coiffées d'un chapiteau corinthien, les platebandes en brique, les corniches moulurées ainsi que les insertions de pierre agrémentent la résidence de détails ornementaux. Cette demeure bourgeoise présente une volumétrie intacte et une intégrité matérielle remarquable. Ce bâtiment est également associé à l'architecte Jules Caron (1885–1942) qui a conçu plusieurs résidences, établissements scolaires et lieux de culte dans la région de Trois–Rivières et a ainsi participé de façon notable au paysage bâti de la ville.

La valeur patrimoniale de la maison Jules–Caron réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. Cette résidence est située sur la rue Bonaventure, au cœur du vieux quartier de la ville. Cette rue bourgeoise se développe au début du XIX^e siècle, alors que l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé, verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue

au caractère élitiste de ce secteur qui voit naître le centre-ville. Cette résidence est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison Jules-Caron témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville (maires, juges, députés, commerçants). Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences sont reconstruites sur cette rue. Celle située au 322-324 est édiflée vers 1920 pour Jules Caron (1885-1942) selon les plans qu'il a lui-même dessinés.



La maison Jules-Caron, 1933. BAnQ

Notices bibliographiques

BAnQ-Mauricie/Centre-du-Québec. Fonds Jean-Louis Caron, Cote : P32, Localisation : 1E01011-03-005A-01, Contenant : 1982-08-001\95.

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Cathédrale de l'Assomption • 362, rue Bonaventure

1854–1858 | Victor Bourgeau, architecte

Construction de la flèche du clocher : 1882 | Jean-Baptiste Bourgeois

Travaux de parachèvement : 1904 –1905 | Georges-Émile Tanguay, architecte

Autre(s) nom(s) : Cathédrale de Trois-Rivières

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

La cathédrale de l'Assomption, située dans l'aire de protection d'un bien classé monument historique, est un lieu de culte de tradition catholique bâti de 1854 à 1858, puis parachevé successivement en 1882, en 1904 et en 1905. Ce vaste édifice en pierre, de style néogothique, remplit à la fois les fonctions d'église paroissiale et d'église mère du diocèse. Il présente un plan en croix latine terminé par un chœur en saillie et une abside à pans coupés, à laquelle se greffent des chapelles rayonnantes. Il est coiffé d'un toit en cuivre à deux versants droits qui couvre également les bas-côtés. La façade, aménagée dans un mur pignon, est précédée d'une massive tour-clocher de trois niveaux dont les angles sont marqués par des tourelles octogonales percées de fenêtres en meurtrière et surmontées de pinacles. Cette tour est coiffée d'une flèche et ornée d'horloges; elle possède trois entrées, dont le portail du centre comprenant un tympan en pierre sculptée. Les angles de cette cathédrale sont soulignés par des tourelles semblables à celles du clocher, tandis que les transepts possèdent des contreforts et sont percés de rosaces. La façade principale et les divers éléments architecturaux et ornementaux sont en granit lisse gris clair, alors que les longs pans sont en pierre plus foncée. Le clocher et les longs pans sont percés d'ouvertures ogivales. À la jonction du chœur s'élève un clocheton gothique orné de crochets. Enfin, une sacristie rectangulaire est aménagée perpendiculairement au chœur, avec les mêmes matériaux et formant une unité de style avec le lieu de culte. La cathédrale de l'Assomption est située en bordure de la voie publique, face au parc Champlain et entourée d'édifices institutionnels d'importance, dans le noyau urbain de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la cathédrale de l'Assomption repose sur son importance historique et symbolique en tant qu'église mère du diocèse de Trois-Rivières et église paroissiale de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Une première église en bois est construite à proximité du site dès 1664. La paroisse est érigée en 1678, et la petite église est rebâtie en pierre en 1710. Le diocèse de Trois-Rivières est érigé canoniquement en 1852; il s'agit du troisième diocèse créé au Québec, après ceux de Québec (1674) et de Montréal (1836). La construction de la cathédrale débute en 1854. Bien que son clocher ne soit pas achevé, ce lieu de culte est consacré en 1858, année où la vieille église en

Pierre de 1710 cesse de servir d'église paroissiale pour être utilisée comme chapelle auxiliaire. Cette chapelle est détruite par l'incendie qui ravage la ville de Trois-Rivières en 1908. On décide de ne pas la reconstruire. La cathédrale sert donc aussi d'église pour la paroisse de l'Immaculée-Conception. La cathédrale, de par son statut, jouit d'une reconnaissance et d'un prestige qui en font un lieu de culte unique dans la région.

La valeur patrimoniale de la cathédrale de l'Assomption tient aussi à son intérêt architectural et à la renommée des architectes qui l'ont façonnée. Les plans de l'édifice sont conçus en 1854 par Victor Bourgeau (1809–1888), qui est à l'époque l'architecte attitré du diocèse de Montréal. Auteur de quelque 200 bâtiments au Québec, Bourgeau est connu pour ses édifices religieux aux styles variés, situés en majorité dans la région de Montréal. Dans cette ville, il réalise notamment la décoration intérieure de la basilique Notre-Dame (1856) et les plans de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde (1870–1894). La cathédrale de l'Assomption est considérée comme une de ses œuvres majeures; elle est aussi un exemple achevé du style néogothique. Celui-ci s'inspire des édifices religieux construits entre les XII^e et XVI^e siècles, principalement en France, en Angleterre et en Allemagne. Le style néogothique est caractérisé, entre autres, par une accentuation de la verticalité et par des ouvertures en ogive. Ainsi, la cathédrale de l'Assomption est représentative de ce courant par ses voûtes en arc brisé, ses ouvertures ogivales, ses nombreuses tourelles, pinacles et autres éléments verticaux, de même que par son intérieur, soutenu par de hautes et minces

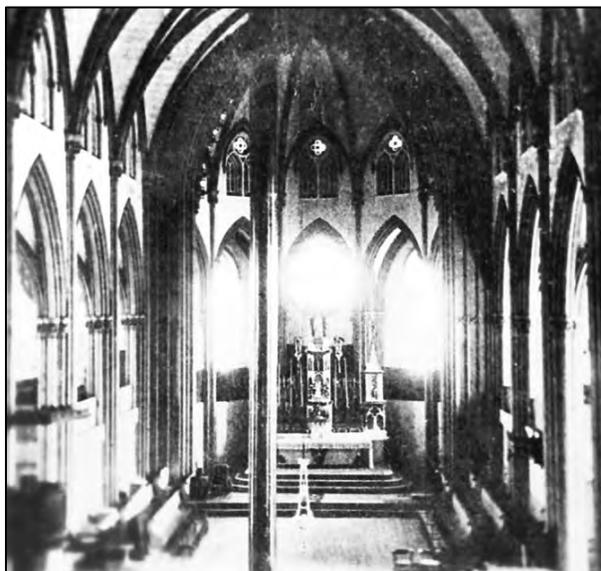


La cathédrale de Trois-Rivières avant la construction de sa flèche, vers 1875. Tiré de *Trois-Rivières illustrée*, p. 185.



La cathédrale de Trois-Rivières avant la construction de sa flèche, vers 1875. CIEQ

colonnes, comprenant des éléments en bois délicatement sculptés dans un style gothique flamboyant. La haute tour-clocher de la façade, prévue dans les plans de Bourgeau, n'est achevée qu'en 1882. En 1904 et 1905, une autre phase de construction est entreprise sous la direction de l'architecte de Québec Georges-Émile Tanguay (1858–1923). Autre figure marquante de l'architecture québécoise du XIX^e siècle, ce dernier conçoit notamment les plans de l'Hôtel de Ville de Québec (1895). Tanguay parachève



L'intérieur de la cathédrale avant son parachèvement, vers 1900. CIEQ

l'œuvre de Bourgeau en réaménageant le chœur, en construisant des chapelles rayonnantes et une sacristie, en ajoutant un orgue et en concevant un nouveau maître-autel. La cathédrale de l'Assomption, dont la construction s'échelonne sur une cinquantaine d'années, est un monument incontournable du patrimoine trifluvien.



L'intérieur de la cathédrale après son parachèvement, vers 1910. BAnQ

La valeur patrimoniale de la cathédrale de l'Assomption repose en outre sur l'intérêt de son implantation. Ce lieu de culte est situé en plein cœur de Trois-Rivières, près des grandes institutions autour desquelles s'est développée la ville. Il fait face au parc Champlain; le dégagement créé par ce parc dans le tissu urbain renforce d'ailleurs la visibilité de l'église-cathédrale, qui fait figure de point de repère dans le paysage avec sa haute tour-clocher. Le terrain sur lequel est érigé ce bâtiment comprend plusieurs arbres matures ainsi qu'un monument commémoratif en l'honneur de Monseigneur Laflèche, ce qui contribue à sa mise en valeur. De plus, ce lieu de culte se trouve dans l'aire de

protection du manoir Boucher-de Niverville, bien classé monument historique.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La cathédrale de l'Assomption remplit à la fois le rôle d'église mère du diocèse de Trois-Rivières et celui d'église paroissiale de la paroisse Immaculée-Conception, qui figure parmi les plus anciennes paroisses du Québec. Un premier lieu de culte en bois est construit à proximité du site de l'église actuelle dès 1664. La paroisse est érigée en 1678, et la petite église est rebâtie en pierre en 1710. Le diocèse de Trois-Rivières est érigé canoniquement en 1852; il s'agit du troisième diocèse créé au Québec, après ceux de Québec (1674) et de Montréal (1836).

La construction de cette cathédrale débute en 1854. Les plans sont conçus par Victor Bourgeau (1809-1888), qui est à l'époque l'architecte attitré du diocèse de Montréal. Auteur de quelque 200 bâtiments au Québec, Bourgeau est connu pour ses édifices religieux aux styles variés, situés en majorité dans la région de Montréal. Dans cette ville, il réalise notamment la décoration intérieure de la basilique Notre-Dame (1856) et les plans de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde (1870-1894).

L'église-cathédrale est consacrée en 1858, bien que son clocher ne soit pas achevé. La même année, la vieille église en pierre de 1710 cesse de servir d'église paroissiale pour être utilisée comme chapelle auxiliaire. Ainsi, la cathédrale devient le lieu de culte de la paroisse de



La cathédrale de L'Assomption, début du XX^e siècle. BAnQ



La cathédrale de L'Assomption, début du XX^e siècle. CIEQ

l'Immaculée-Conception. La haute tour-clocher de la façade, prévue dans les plans de Bourgeau, n'est achevée qu'en 1882. Le contrat pour l'achèvement de la tour est donné à un entrepreneur dénommé Bernier, sous la direction de l'architecte Jean-Baptiste Bourgeois. Une autre phase de construction est entreprise en deux temps, soit en 1904 et en 1905, sous la direction de l'architecte de Québec Georges-Émile Tanguay (1858-1923). Autre figure marquante de l'architecture québécoise du XIX^e siècle, ce dernier conçoit notamment les plans de l'Hôtel de Ville de Québec (1895). Tanguay parachève l'œuvre de Bourgeau en réaménageant le chœur, en construisant des chapelles rayonnantes et une sacristie, en ajoutant un orgue et en concevant un nouveau maître-autel.

La réalisation des vitraux de la cathédrale est confiée à l'artiste d'origine italienne Guido Nincheri (1885-1973), reconnu au Canada et aux États-Unis pour ses fresques et ses œuvres sur verre. Commencé en 1923, l'ensemble de vitraux est installé en plusieurs étapes, soit en 1935, en 1954, en 1955, puis en 1967. Ces vitraux sont considérés comme le chef-d'œuvre de l'artiste et parmi les plus beaux au pays.

Durant les années 1960, des travaux de rénovation de la cathédrale sont effectués par l'architecte Jean-Louis Caron (1913-1983). À ce moment, la crypte située sous la cathédrale est réaménagée et les tombeaux des premiers évêques de Trois-Rivières sont transférés dans le mausolée des évêques construit au cimetière Saint-Michel. D'autres grands travaux de restauration sont menés en 2002, à l'occasion du 150^e anniversaire du diocèse.

Notices bibliographiques

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Québec, Septentrion, 2002. 256 p.

Patri-Arch. *Églises paroissiales situées sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. Inventaire et évaluation du patrimoine religieux*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2000.

ROBERT, Daniel et Normand SÉGUIN. « Trois-Rivières, 1634-2009 : Chronologie essentielle du patrimoine bâti ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 19 (numéro spécial 375^e anniversaire de Trois-Rivières), 2009.

Évêché de Trois-Rivières • 362, rue Bonaventure

1879–1881 | R. Caisse, architecte

Autre(s) nom(s) : Palais épiscopal

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

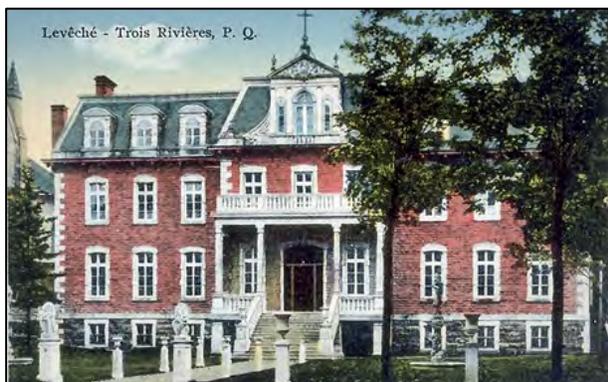
L'évêché de Trois-Rivières est une résidence épiscopale construite de 1879 à 1881 dans le style Second Empire. Le bâtiment principal possède un plan rectangulaire qui s'élève sur trois étages. Il est marqué par une légère avancée au centre de la façade principale. Les façades sont revêtues de pierre à bossages alors que le toit mansardé à quatre versants est recouvert de tôle à baguettes et percé de lucarnes cintrées. L'avancée abrite l'entrée principale qui est précédée d'un grand escalier en pierre. Au-dessus de la porte avec imposte à arc surbaissé, la lucarne est plus imposante que ses voisines avec ses trois baies surmontées d'un fronton, d'un médaillon et d'une croix. Parmi les nombreux ornements ajoutant à la monumentalité du bâtiment se trouvent des chaînages d'angle, une corniche à consoles et à denticules, des linteaux et une balustrade en pierre de taille et, au niveau de la lucarne centrale, des pilastres et des ailerons. Ce palais épiscopal est adjacent à la cathédrale de l'Assomption sur la rue Bonaventure, au cœur de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'évêché de Trois-Rivières repose notamment sur son intérêt historique. L'édifice témoigne de la création du diocèse de Trois-Rivières. Le XIX^e siècle est marqué par une croissance démographique importante et une augmentation notable du nombre de paroisses sur un territoire habité de plus en plus grand. Afin de tenir compte des développements régionaux et de faciliter la gestion des différentes paroisses, l'Église doit procéder au morcellement du diocèse de Québec qui couvre un territoire démesuré. Les deux premières agglomérations visées, Trois-Rivières, ainsi que Saint-Hyacinthe, s'imposent en raison, notamment, de leur situation géographique à la jonction des deux diocèses existants et de leur apport déjà respectable dans l'économie québécoise. Ainsi, le diocèse de Trois-Rivières est fondé le 8 juin 1852 par le pape Pie IX (1792–1878) qui désigne alors comme premier évêque Thomas Cooke (1792–1870), curé de la paroisse. Troisième diocèse créé au Québec, il témoigne de l'importance qu'a déjà Trois-Rivières à l'époque. L'érection du nouveau diocèse favorise l'essor de la ville. En 1858, la cathédrale est inaugurée, mais Monseigneur Cooke réside au Manoir de Tonnancour, puisque c'est le deuxième évêque, Monseigneur Louis-François Laflèche (1818–1898), qui fait construire le palais épiscopal. En 1941, le diocèse est l'hôte du Congrès eucharistique diocésain. L'évêché de Trois-Rivières évoque l'importance de la création du diocèse dans l'histoire de Trois-Rivières et le rôle central que tient la ville en Mauricie.

La valeur patrimoniale de l'évêché de Trois-Rivières tient aussi à son architecture. Il témoigne de la monumentalité généralement appliquée aux résidences épiscopales et constitue un exemple



L'évêché, vers 1900. BANQ

aspect monumental se manifeste dans la présence d'une avancée centrale précédée d'un grand escalier de pierre et coiffée d'une grande lucarne à fronton avec ailerons et croix. Les matériaux employés ainsi que les ornements constituent d'autres éléments qui ajoutent à la noblesse du bâtiment et témoignent de l'importance de son rôle. En somme, le style Second Empire confère à l'édifice le prestige et l'autorité recherchés par l'institution. Le palais épiscopal est un des premiers bâtiments issus du courant Second Empire à Trois-Rivières et, à ce titre, il a pu servir de modèle pour d'autres édifices de ce style. De plus, le bâtiment possède une authenticité remarquable.

La valeur patrimoniale de l'évêché de Trois-Rivières réside également dans son implantation. Il est situé sur un vaste terrain bordé d'arbres matures et agrémenté par la présence du monument à Monseigneur Laflèche, créée en 1926, par Elzéar Soucy (1876-1970). L'environnement immédiat du palais épiscopal se compose également de la cathédrale de l'Assomption, du parc Champlain et de plusieurs bâtiments institutionnels, dont l'hôtel de ville. L'évêché est implanté au centre de Trois-Rivières, dans le noyau commercial et institutionnel.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'évêché de Trois-Rivières témoigne de la création du diocèse de Trois-Rivières. Le XIX^e siècle est marqué par une croissance démographique importante et par une augmentation notable du nombre de paroisses sur un territoire habité de plus en plus grand. Afin de tenir compte des développements régionaux et de faciliter la gestion des différentes paroisses, l'Église doit procéder au morcellement du diocèse de Québec qui couvre un territoire démesuré. La création du diocèse de Trois-Rivières s'impose en raison, notamment, de sa situation géographique à la jonction des deux diocèses existants et du rôle déjà appréciable de cette ville dans l'économie québécoise.



L'évêché, vers 1900. BANQ

représentatif du style Second Empire. L'architecture Second Empire prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III. Les formes gracieuses inspirées de la Renaissance française et les valeurs véhiculées, notamment celles de la prospérité bourgeoise et du chic parisien, expliquent la popularité de ces bâtiments. Au Québec, l'architecture Second Empire fait son apparition dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Le palais épiscopal, œuvre de l'architecte R. Caisse, est caractéristique de ce style en raison, notamment, de son typique toit mansardé à quatre versants percé de lucarnes cintrées. Son



L'évêché, vers 1940.CIEQ

Le diocèse de Trois-Rivières est fondé le 8 juin 1852 par le pape Pie IX (1792–1878) qui désigne alors comme premier évêque Thomas Cooke (1792–1870), curé de la paroisse. Le diocèse compte alors près d'une quarantaine de paroisses réparties sur un grand territoire situé de part et d'autre du fleuve Saint-Laurent. La cathédrale est inaugurée en 1858. Monseigneur Cooke réside dans le Manoir de Tonnancour, car c'est le deuxième évêque, Monseigneur Louis-François Laflèche (1818–1898), qui fait construire le palais épiscopal. La construction débute en 1879, le bâtiment est inauguré en 1881 et l'évêque s'y établit après avoir résidé au séminaire. Les

travaux sont effectués sous la direction de l'entrepreneur Pierre Jolette d'après les plans de l'architecte R. Caisse.

En 1912, une aile est ajoutée à l'arrière pour servir à la cure de la paroisse de l'Immaculée-Conception. Le monument à Monseigneur Laflèche, œuvre d'Elzéar Soucy (1876–1970), est installé en 1926 devant l'évêché. En 1941, le diocèse reçoit le Congrès eucharistique diocésain. En 1948, la chapelle des Sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc est érigée. Cette congrégation à la fois canadienne et américaine a pour mission de servir les prêtres et les paroisses. En 1973–1974, l'évêché est rénové.

Aujourd'hui, le diocèse se compose d'une soixantaine de paroisses. L'évêché abrite les archives du diocèse dans une voûte à l'épreuve du feu ainsi qu'une bibliothèque, des peintures appartenant aux évêques et autres objets précieux dont des calices, ciboires, meubles, verrières et l'ostensoir fabriqué pour le Congrès eucharistique diocésain de 1941.

Notices bibliographiques

MARCHAND, Mario. *Trois-Rivières : l'histoire par le bâti*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1989. 61 p.

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières 1852–2002 : 150 ans d'espérance*. Québec, Septentrion, 2002. 256 p.

Patri-Arch. *Églises paroissiales situées sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. Inventaire et évaluation du patrimoine religieux*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2000.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Maison Alexander–Baptist • 458–466, rue Bonaventure

Vers 1860

Imprimerie Saint–Joseph : 1928

Autre(s) nom(s) : Couvent des Sœurs de l’Immaculée–Conception ; Imprimerie Saint–Joseph ; École normale Maurice–L.–Duplessis ; Centre des études universitaires ; Maison Edmond–Dufresne

Description

La maison Alexander–Baptist est un bâtiment résidentiel construit au milieu du XIX^e et agrandi en 1928. Le volume central possède un plan rectangulaire et s’élève sur deux étages. Les façades sont en brique structurale. Il est coiffé d’un toit à deux versants droits. Une galerie longe la façade et forme une terrasse à gauche qui est coiffée d’un toit légèrement conique. La galerie est protégée par un auvent recouvert de tôle à baguettes qui forme un balcon au-dessus de la porte du rez–de–chaussée. Ce balcon, protégé quant à lui par une marquise qui épouse la forme d’un large fronton, est doté, comme la galerie, d’un garde–corps en fer ornemental. L’entrée monumentale, précédée d’un escalier, est encadrée de piliers, de pierre au bas et de brique au haut, qui soutiennent la marquise. La porte principale est mise en valeur par des baies latérales et une imposte. La porte qui donne accès au balcon est également dotée de baies latérales. La maison est prolongée à gauche par un volume de forme semblable. Ce prolongement est également recouvert de brique et possède un toit à deux versants droits qui est toutefois plus court et percé par deux lucarnes à pignon. Cette partie ne possède pas de saillie, mais profite de trois fenêtres par étage.



À droite du volume central se trouve une autre adjonction érigée en 1928. Ce volume est plus avancé et plus grand. Il s’élève sur trois étages et est coiffé d’un toit plat. Le rez–de–chaussée possède un parement de pierre, alors que le reste est recouvert de brique. Le premier étage est agrémenté d’un balcon qui s’étire sur toute la largeur de la façade avant et donne accès au terrain par un escalier de métal sur le côté gauche, devant la maison. Le centre de la façade principale forme une avancée où une porte donne accès au balcon. Au-dessus d’elle se trouve une fenêtre composée de trois ouvertures. Toutes ces ouvertures sont rectangulaires et coiffées par un linteau en pierre. Elles sont distribuées avec régularité. Les angles sont soulignés par des pilastres en brique. De chaque côté de l’avancée, le haut de la façade est décoré par des jeux de briques et une corniche moulurée sur le parapet final. Cet ensemble est situé sur un vaste terrain de la rue Bonaventure au centre–ville de Trois–Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison Alexander–Baptist repose notamment sur son intérêt historique. Elle témoigne du développement de Trois–Rivières. La rue Bonaventure est tracée dès le XVII^e siècle. Dès le début du XIX^e siècle, l’élite trifluvienne s’établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé, verdoyant et à l’écart du bourg et plusieurs résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. Ainsi, cette résidence est bâtie vers le milieu du XIX^e siècle pour Alexander Baptist, homme d’affaires d’importance dans la ville et président–fondateur de la chambre de



La maison Alexander-Baptist alors qu'elle appartient à Edmond Dufresne, 1913. Archives *Le Nouvelliste*

commerce en 1881. La résidence de Baptist marque également l'établissement des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception à Trois-Rivières en 1926, qui s'installent dans cette résidence située à proximité de la cathédrale et de l'évêché. En 1928, ces dernières font agrandir la maison par l'adjonction d'un nouveau bâtiment pour loger l'imprimerie Saint-Joseph. Ces religieuses sont chargées d'imprimer « Le bien public », le journal diocésain, jusqu'en 1933. Par la suite, elles continuent à aider l'évêché ainsi que d'autres communautés religieuses pour l'impression de leurs publications. Elles ont également des charges d'enseignement bien qu'elles ne forment pas une congrégation

enseignante, en plus de s'occuper du bureau de la Sainte-Enfance et d'offrir le service aux immigrants et des cours aux Chinois. En septembre 1959, l'édifice devient l'École normale Maurice-L.-Duplessis, puis le Centre des études universitaires en 1961 avant d'être intégré à l'UQTR en 1969. Ce bâtiment connaît plusieurs missions et témoigne du développement trifluvien.

La valeur patrimoniale de la maison Alexander-Baptist tient également à son implantation. La résidence se trouve sur un grand terrain de la rue Bonaventure, une voie publique qui possède un prestige notable. Au début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville et plusieurs bâtiments institutionnels majeurs y sont également construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, la cathédrale en 1858 et l'hôtel de ville en 1872. Cette résidence est entourée d'autres résidences cossues et de nombreux établissements institutionnels, religieux, scolaires, commerciaux. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de la ville, près de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de la maison Alexander-Baptist réside de plus dans son architecture. Elle témoigne des imposantes résidences bourgeoises érigées au XIX^e siècle en continuité avec l'architecture classique. Ces demeures possèdent généralement un volume notable appuyé sur un plan rectangulaire qui s'élève sur deux étages et se termine par un toit à deux versants droits. Les matériaux demeurent traditionnels et l'ornementation s'inspire du vocabulaire classique. Cette maison ancienne en témoigne par sa forme, ses matériaux et ses composantes. La composition symétrique, la terrasse couverte, l'entrée monumentale, l'imposant fronton central et les hauts piliers de brique participent au prestige de cette noble demeure, alors que son vaste terrain lui confère des allures de villas. L'adjonction de 1928 témoigne quant à elle de l'architecture institutionnelle plus rationalisée du XX^e siècle en raison notamment de son volume épuré coiffé d'un toit plat, du revêtement en brique et de la distribution régulière de nombreuses fenêtres rectangulaires. Son ornementation constituée de jeux de briques variés est également caractéristique de cette période. L'ensemble témoigne de la production architecturale domestique et institutionnelle aux XIX^e et XX^e siècles.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison Alexander Baptist témoigne du prestige de la rue Bonaventure au XIX^e siècle ainsi que de la présence des communautés religieuses sur le territoire trifluvien.

Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Plusieurs résidences cossues y sont construites pour les familles bourgeoises. Alexander Baptist, propriétaire d'une scierie à Trois-Rivières, fait vraisemblablement bâtir cette maison vers 1860. Elle apparaît clairement sur un plan de 1879. Cet homme d'affaires important de la ville est président-fondateur de la Chambre de commerce de Trois-Rivières en 1881. Au début du XX^e siècle, cette maison est la propriété d'Edmond Dufresne.



La maison Alexander-Baptist, 1924. CIEQ

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception arrivent à Trois-Rivières en 1926 et s'installent dans cette résidence. En 1928, elles font agrandir la maison par l'adjonction d'un nouveau bâtiment pour loger l'imprimerie Saint-Joseph, car elles sont chargées d'imprimer « Le bien public », le journal diocésain, tâche qu'elles effectuent jusqu'en 1933. Par la suite, elles continuent à aider l'évêché ainsi que d'autres communautés religieuses pour l'impression de leurs publications. De 1933 à 1954, elles sont en charge également de la direction et de l'enseignement à l'école Marie-du-Temple. En 1954, elles prennent en charge l'école Saint-Jean-de-Brébeuf. En septembre 1959, l'édifice devient l'École normale Maurice-L.-Duplessis, puis, en 1961, le Centre des études universitaires qui devient une des parties de l'UQTR en 1969. À la suite du concile de Vatican II, elles décident de se recentrer sur leur œuvre de missionnaire et cessent l'enseignement et l'administration qui peuvent être assumés par des laïcs. Elles quittent le diocèse de 1992 à 1993 après la vente de leur résidence pour sœurs retraitées.

En plus de ses différents agrandissements, la maison Alexander-Baptist a subi plusieurs modifications qui sont pour la plupart réversibles. Les portes, les fenêtres, le revêtement de toiture et le garde-corps des galeries ont été remplacés, tout comme les deux piliers du portique qui étaient autrefois des colonnes rondes d'ordre ionique. Le fronton qui coiffe le portique a quant à lui été recouvert de tôle. L'édifice de l'ancienne imprimerie Saint-Joseph a aussi connu certaines transformations. Les fenêtres ont été changées et leur partie supérieure a été condamnée. De plus, l'entrée, autrefois située au premier étage et disposant d'un escalier monumental à double volée, a été déplacée au niveau du rez-de-chaussée.



Le couvent des Soeurs de l'Immaculée-Conception, vers 1930. ASSJTR

Notices bibliographiques

GAUTHIER, Chantal. Femmes sans frontières. *l'histoire des Sœurs missionnaires de l'Immaculée-Conception, 1902-2007*. Outremont, Les Éditions Cartes Blanches, 2008. 498 p.

« George Baptist ». Bibliothèque et Archives Canada. *Dictionnaire biographique du Canada* [En ligne]. http://www.biographi.ca/009004-119.01-f.php?id_nbr=4809&interval=20&&PHPSESSID=guijqo22i6677rdnh2n5i8l04

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Québec, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 9 (juin 1999).

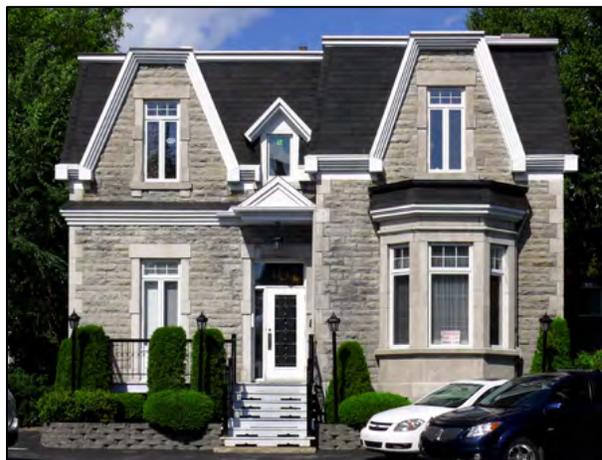
Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 10 (août 2000).

490, rue Bonaventure

Vers 1900

Description

Le 490, rue Bonaventure est une résidence construite vers le tournant du XX^e siècle. Son plan rectangulaire s'élève sur deux étages sur un soubassement en pierre. Elle est coiffée d'un toit à fausse mansarde percé d'une petite lucarne pendante à pignon au centre de deux grandes lucarnes à triangle tronqué. La partie de droite est implantée en avancée et possède un oriel au rez-de-chaussée. La façade avant est recouverte d'un parement de pierre à bossages alors que les façades latérales sont constituées de briques. L'entrée principale est au centre de la façade, dans l'angle formé par l'avancée. La porte à baies latérales et à imposte est surmontée d'une marquise ornée d'un fronton. Une petite galerie s'étire vers la gauche. Les fenêtres rectangulaires sont encadrées de chambranles en pierre et les angles sont dotés de chaînages en pierre taillée. Une corniche moulurée marque le sommet de l'oriel et suit la ligne de la mansarde. Cette résidence est située sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 490, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Elle témoigne des imposantes maisons bourgeoises bâties au début du XX^e siècle arborant à la fois le rationalisme propre à cette époque et une ornementation riche héritée de l'éclectisme victorien. Ainsi, un volume relativement simple se voit agrémenté de plusieurs saillies et détails décoratifs. Cette résidence, caractérisée par son volume cubique de deux étages coiffé d'un toit plat, est articulée par l'avancée d'une partie de la façade principale et par un oriel qui marquent la façade principale ainsi que par la fausse mansarde à grands pignons qui rehausse la toiture. De plus, l'ornementation est abondante : chambranles et chaînages d'angle en pierre de taille, corniche moulurée, fronton et balustrade en fer ornemental. Cette résidence possède une volumétrie intacte.



Le 490, rue Bonaventure, vers les années 1970. PTR

La valeur patrimoniale du 490, rue Bonaventure réside en outre dans son intérêt historique. La résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure depuis le XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels importants dans les environs, tels que la cathédrale (1858) et l'hôtel de ville (1872) de

même que l'aménagement du parc Champlain (1869), contribue également au caractère élitiste de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est au cœur du vieux quartier de la ville, près de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 490, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère bourgeois de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édifiée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Cette résidence est bâtie au début du XX^e siècle comme plusieurs autres résidences de notables. La maison a subi quelques transformations, comme la perte de la tôle à baguettes sur la fausse mansarde, le remplacement des fenêtres et la suppression de la galerie couverte ornée de boiseries décoratives. De plus, un porche créait autrefois un sas devant l'entrée. Aujourd'hui, ce bâtiment abrite des bureaux.



Le 490, rue Bonaventure, vers les années 1970. PTR

Maison du Docteur-Beaudoin • 499, rue Bonaventure

1877

Description

La maison du Docteur-Beaudoin est un bâtiment résidentiel construit en 1877. Cette maison en brique possède un soubassement en pierre et s'élève sur trois étages. Un volume cubique de deux étages à toit plat est situé à l'arrière. La résidence est coiffée d'un toit à mansarde à deux versants recouvert de tôle en plaques et percé de trois lucarnes cintrées. Les façades latérales s'élèvent pour former des murs coupe-feu sur les côtés. Toute l'ornementation du bâtiment est concentrée sur la façade avant qui est composée avec symétrie et qui est renforcée par une avancée centrale disposée comme une tour carrée où se trouve l'entrée principale. La tour est coiffée d'un toit à pavillon tronqué percé



d'une lucarne cintrée. L'entrée principale, composée d'une porte à baies latérales et à imposte, est précédée d'un escalier. Le balcon, situé au-dessus de la porte principale, est soutenu par deux consoles. Il est accessible par une porte à imposte cintrée ornée d'une platebande en brique et d'insertions de pierre en forme de clé de voûte. Il y a une fenêtre rectangulaire de chaque côté de l'avancée au rez-de-chaussée et à l'étage. Elles sont coiffées d'un linteau en pierre et encadrées de volets noirs. La ligne du toit est marquée par une corniche à consoles et à denticules alors que les angles possèdent un chaînage en pierre de taille qui se démarque sur la brique rouge. Cette résidence est située sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison du Docteur-Beaudoin tient notamment à son architecture. Construite à la fin du XIX^e siècle, cette résidence témoigne de l'architecture Second Empire, populaire à cette époque dans la conception de bâtiments institutionnels et religieux ainsi que pour la construction de résidences cossues. Ce style prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III. De grands bâtiments sont alors réalisés selon des formes inspirées de la Renaissance française. La caractéristique essentielle des bâtiments de style Second Empire est le toit à la Mansart, constitué d'un terrasson et d'un brisis. La composition généralement symétrique et ordonnée de même que la présence de nombreux ornements, tels que des chaînages d'angle et une corniche, ajoutent au prestige de ces bâtiments. La maison du Docteur-Beaudoin constitue un exemple remarquable de résidence opulente de ce style. Son volume imposant de trois étages, la symétrie de sa composition, l'entrée bien soulignée et l'avancée centrale la caractérisent. L'ornementation riche, composée de chaînages d'angle, de corniches à consoles et de détails divers situés au niveau des ouvertures, contribue grandement à la valeur de ce bâtiment.

La valeur patrimoniale de la maison du Docteur-Beaudoin réside en outre dans son intérêt historique. La résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels

importants dans les environs, tels que la cathédrale (1858) et l'hôtel de ville (1872) de même que l'aménagement du parc Champlain (1869), contribue également au caractère bourgeois de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur de Trois-Rivières. Par ailleurs, cette maison constitue, avec l'évêché, un des premiers bâtiments de style Second Empire de Trois-Rivières. À ce titre, elle a pu servir de modèle à d'autres bâtiments construits dans ce style.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison du Docteur-Beaudoin témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère bourgeois de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édifiée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Cette résidence est construite en 1877, comme l'indique une pierre de date au-dessus de l'entrée principale.



La maison du Docteur-Beaudoin, vers les années 1970.
CIEQ

Comme plusieurs autres maisons du secteur qui ont logé des personnes influentes tels des avocats, juges, médecins, politiciens, cette résidence aurait été occupée à une certaine époque par le docteur Beaudoin qui y possédait à la fois sa résidence et son cabinet. Ce bâtiment a subi très peu de modifications depuis sa construction.

Maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc • 511-515, rue Bonaventure

Vers 1900

Description

La maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc est un bâtiment résidentiel construit vers le tournant du XX^e siècle. Cette résidence possède un plan rectangulaire qui s'élève sur deux étages et demi. La partie gauche de la façade avant se termine par un pignon au toit à deux versants auquel est accolée une haute tour carrée coiffée d'un toit à pavillon. Le tiers droit de la façade est composé d'un volume à toit plat d'un seul étage. Les façades sont revêtues d'un parement de brique rouge. L'entrée principale figure au centre de la façade avant. La porte imposante à double vantail et à imposte est précédée d'un escalier en pierre et protégée d'un auvent indépendant soutenu par des colonnes. Les fenêtres rectangulaires à guillotine sont grandes au bas du bâtiment et rétrécissent à chaque étage. Certaines sont juxtaposées, d'autres jumelées et plusieurs sont simples. Elles sont surmontées d'un linteau en pierre et encadrées de volets décoratifs. La ligne du toit est soulignée par une corniche moulurée. Cette résidence est située sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc repose notamment sur son architecture. Cette résidence témoigne des imposantes maisons bourgeoises bâties à la fin du XIX^e siècle dans l'engouement de l'éclectisme victorien et de l'architecture néo-Queen Anne. Ce style, adopté tout particulièrement par la bourgeoisie, se démarque par l'entremise d'une architecture plus sophistiquée en adoptant un style monumental et noble. Le style néo-Queen Anne se distingue notamment par des volumes imposants et marquants dans le paysage, des plans asymétriques, des toitures complexes et irrégulières, la présence d'une tourelle, des ouvertures variées et une ornementation élaborée. La maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc est caractéristique de cette architecture, notamment par sa composition unique accentuée par divers volumes aux toits différents, sa tour carrée et ses ouvertures diverses. La superficie habitable est très grande et l'entrée est marquée par une monumentalité certaine. L'ornementation, composée de linteaux, de volets, d'une corniche moulurée et d'un épi dominant la tour, ajoute au prestige de cette demeure bourgeoise.



La rue Bonaventure, vers 1900. ASSJTR

La valeur patrimoniale de la maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc réside en outre dans son intérêt historique. Elle témoigne du développement de la rue Bonaventure au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels importants dans les environs, tels que la cathédrale (1858) et l'hôtel de ville (1872) de même que l'aménagement du parc Champlain (1869), contribue également au caractère bourgeois de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de la ville, près de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère bourgeois de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édifiée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872.



La maison du Docteur-Jean-Baptiste-Leblanc, vers les années 1970. CIEQ

Cette résidence est construite vers le tournant du XX^e siècle. Le chirurgien Jean-Baptiste Leblanc habite cette maison au milieu du XX^e siècle qui accueille plusieurs réceptions d'importance. Le bâtiment annexe, isolé à l'arrière, logeait les domestiques. Cette résidence a subi quelques modifications, dont l'ajout d'un étage à droite, remplaçant une galerie couverte qui tournait le coin, sans toutefois altérer le volume principal de la maison. Aujourd'hui, elle abrite des bureaux.

Notices bibliographiques

GAMELIN, Alain, et al. *Trois-Rivières illustrée*. Trois-Rivières. La Corporation des fêtes du 350^e anniversaire, 1984, p. 115.

547, rue Bonaventure

Vers 1898

Description

Le 547, rue Bonaventure est un bâtiment résidentiel construit vers le tournant du XX^e siècle. Cette maison possède un plan rectangulaire qui s'élève sur deux étages sur un soubassement en pierre. Un volume annexe de deux étages à toit plat est situé à l'arrière. Les façades sont revêtues d'un parement de brique. Elle est coiffée d'un toit à mansarde à deux versants recouvert de tôle en plaque, sans lucarne. Le mur-pignon est disposé en façade ainsi que la grande terrasse vitrée couverte d'un imposant auvent. Au centre de l'étage supérieur, deux balcons superposés présentent une porte en bois et sont ornés d'une balustrade, de colonnes, d'une frise et d'une corniche. Le balcon supérieur est coiffé d'un toit à pavillon tronqué recouvert de tôle à baguettes. De chaque côté du balcon inférieur se trouve une fenêtre rectangulaire décorée d'un entablement et de chambranles. La corniche à denticules et à modillons se termine par des retours de l'avant-toit. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 547, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Cette résidence est un bon exemple de maison à mansarde. Au XIX^e siècle, l'architecture Second Empire est largement utilisée dans la construction de bâtiments institutionnels et religieux ainsi que pour les résidences cossues de familles bourgeoises. Ce style prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III alors que de grands bâtiments sont réalisés selon des formes inspirées de la Renaissance française. La maison à mansarde constitue une version populaire et modeste de cette architecture. Elle en conserve le toit à la Mansart, constitué d'un terrasson et d'un brisis, qui demeure la caractéristique essentielle. Cette forme de toit constitue une évolution puisqu'il permet un plus grand espace habitable en occupant tout le deuxième étage. Cette résidence constitue une variante avec pignon sur rue. Le parement de brique ainsi que le recouvrement du toit en tôle en plaque sont d'autres caractéristiques récurrentes. L'encadrement des ouvertures par des chambranles ainsi que la corniche à denticules et modillons et les retours de l'avant-toit constituent des éléments décoratifs fréquents. Cette résidence témoigne des méthodes et des matériaux anciens.

La valeur patrimoniale du 547, rue Bonaventure réside en outre dans son intérêt historique. La résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure depuis le XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels importants dans les environs, tels que la cathédrale (1858) et l'hôtel de ville (1872) de même que l'aménagement du parc Champlain (1869), contribue également au caractère bourgeois de ce

secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de la ville, près de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 547, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère bourgeois de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Cette résidence aurait été construite vers 1898 par un ferblantier. Si l'étage du bâtiment est intact, la maison a subi certaines modifications au rez-de-chaussée. Maintenant disparue, une galerie en bois longeait toute la façade, finement décorée de poteaux et d'une balustrade ouvragés, dont la partie à gauche était légèrement renflée afin de contourner un oriel à pans coupés. Aujourd'hui, ce bâtiment est occupé par un restaurant, d'où son imposante verrière aménagée en façade.



Le 547, rue Bonaventure, vers les années 1970. PTR

573, rue Bonaventure

Vers 1899

Description

Le 573, rue Bonaventure est un bâtiment résidentiel construit vers le tournant du XX^e siècle. La maison possède un plan en « L » qui s'élève sur deux étages et demi sur un soubassement en pierre. Les deux tiers droits de la façade avant se projettent en saillie et le milieu de la façade latérale droite se démarque par une légère avancée. Les façades sont recouvertes d'un parement de brique. Le toit à deux versants droits, revêtu de tôle à la canadienne, est percé d'une petite lucarne à pignon sur la façade principale. Les deux avancées sont couronnées d'un large pignon. L'entrée principale est dans l'angle formé par la façade avant et la saillie. La porte à imposte est accessible par un escalier et



donne sur une petite galerie protégée d'un auvent indépendant. Une autre porte, à l'extrême droite de la façade latérale droite, elle aussi précédée d'un petit escalier, est surmontée d'une marquise épousant la forme d'un fronton. Les fenêtres rectangulaires en bois sont à battants et à grands carreaux. Au niveau des pignons se trouvent de plus petites fenêtres cintrées. Il y en a une sur la façade principale et deux sur la façade latérale droite. Les ouvertures sont coiffées d'un linteau en pierre. Les contours des deux avancés sont soulignés par un jeu de brique épousant une forme ogivale. Le pignon avant est dominé par un épi et celui de droite par une cheminée alors que la ligne du toit se démarque par une moulure. Cette résidence est située à l'angle des rues Bonaventure et Saint-Olivier, au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 573, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Cette résidence témoigne des imposantes maisons bourgeoises construites à la fin du XIX^e siècle. À cette époque, l'éclectisme est populaire et adopté tout particulièrement par la bourgeoisie qui cherche à se démarquer par l'entremise d'une architecture plus sophistiquée en adoptant un style monumental et noble. Cette architecture se distingue notamment par des volumes imposants et marquants dans le paysage, des plans asymétriques, des toitures irrégulières, la présence de saillies, des ouvertures variées et une ornementation élaborée où les styles du passé sont exploités et conciliés. Le volume est imposant et la superficie habitable est très grande. Cette résidence en est caractéristique notamment par sa composition unique basée sur un plan en « L » souligné par des saillies et des pignons. Les avancées formant un pignon, les jeux de briques dessinant une forme ogivale ainsi que l'épi rappellent le style néogothique. Cette résidence possède un état d'authenticité élevé notamment en ce qui concerne sa volumétrie et ses matériaux.

La valeur patrimoniale du 573, rue Bonaventure réside en outre dans son intérêt historique. Cette résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure depuis le XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels

importants dans les environs, tels que la cathédrale (1858) et l'hôtel de ville (1872) de même que l'aménagement du parc Champlain (1869), contribue également au caractère bourgeois de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 573, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère bourgeois de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édifiée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Cette résidence est construite vers 1899 et ne semble avoir subi que des modifications mineures, notamment à sa galerie avant. Elle loge actuellement des bureaux de professionnels.



Le 573, rue Bonaventure à l'extrême gauche, vers 1944. CIEQ

625–629, rue Bonaventure

Vers 1900

Description

Le 625–629, rue Bonaventure est un bâtiment résidentiel construit vers le tournant du XX^e siècle. Son plan rectangulaire s'élève sur deux étages sur un soubassement en pierre. Un volume annexe d'un étage à toit plat se trouve à l'arrière. Les façades sont revêtues d'un parement de fibre de bois pressé. La résidence est coiffée d'un toit à mansarde à deux versants recouvert de tôle en plaques au niveau du brisis et de tôle à baguettes sur le terrasson. Le mur-pignon est disposé en façade. Une lucarne à pignon perce le côté droit. Une grande cheminée en brique rouge est disposée à l'arrière. Au centre du mur-pignon, l'entrée principale est située dans un tambour percé de fenêtres rectangulaires et orné de pilastre. Un escalier métallique donne accès au balcon situé au-dessus du tambour et à une seconde entrée. Au-dessus se trouve un balcon très étroit. Le pignon est dominé par un élément ornemental en forme de clocheton surmonté d'un haut mat. La corniche à consoles se termine par des retours de l'avant-toit. Ce bâtiment est situé sur la rue Bonaventure au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 625–629, rue Bonaventure tient notamment à son architecture. Cette résidence est un bon modèle de maison à mansarde. Au XIX^e siècle, l'architecture Second Empire est largement utilisée dans la construction de bâtiments institutionnels et religieux ainsi que pour les résidences cossues de familles bourgeoises. Ce style prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III alors que de grands bâtiments sont réalisés selon des formes inspirées de la Renaissance française. La maison à mansarde constitue une version populaire et modeste de cette architecture. Elle en conserve le toit à la Mansart, constitué d'un terrasson et d'un brisis, qui demeure la caractéristique essentielle. Cette forme de toit constitue une évolution, puisqu'il permet un plus grand espace habitable en occupant tout le deuxième étage. Cette résidence constitue une variante avec pignon sur rue. La tôle, en plaques sur le brisis et à baguettes sur le terrasson, constitue un élément traditionnel. La composition symétrique de la façade principale ainsi que la corniche à denticules et à modillons et les retours de l'avant-toit constituent des éléments décoratifs fréquents, alors que le clocheton, est plus rare.

La valeur patrimoniale du 625–629, rue Bonaventure réside en outre dans son intérêt historique. La résidence témoigne du développement de la rue Bonaventure au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg, mais près du fleuve. Au fil des décennies, plusieurs autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville. La construction de bâtiments institutionnels importants dans les environs, tels que la cathédrale (1858) et l'hôtel de ville (1872) de même que l'aménagement du parc Champlain (1869), contribue également au caractère bourgeois de ce secteur. Aujourd'hui, cette zone est située au cœur du vieux quartier de la ville de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 625-629, rue Bonaventure témoigne du développement de la rue Bonaventure aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville encore inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère bourgeois de cette rue habitée par des familles influentes de la ville. Ainsi, la cathédrale est édiflée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Cette résidence en bois est construite vers 1900. Elle a notamment subi quelques modifications au niveau de ses portes et fenêtres, des ses revêtements et des éléments en saillie en façade (tambour, escalier, balcon), mais sa volumétrie originelle a été conservée, tout comme son clocheton.

Église de Sainte-Marguerite-de-Cortone • 1325, rue Brébeuf

Crypte : 1950 | Denoncourt & Denoncourt, architectes

Église haute : 1957 | Denoncourt & Denoncourt, architectes

Description

L'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone est un lieu de culte de tradition catholique bâti en deux phases de construction, soit en 1950 et en 1957. Le bâtiment en brique présente un plan en croix latine constitué d'une nef à trois vaisseaux, d'un transept et d'un chœur aménagé dans un chevet plat. Il est coiffé d'un toit à deux versants droits. Les bas-côtés, percés de fenêtres jumelées en lancette et marqués par des frontons, forment des volumes distincts de chaque côté de la nef. La façade, aménagée dans un mur pignon, comporte trois légères saillies ainsi qu'une croix en pierre s'inscrivant dans une baie rectangulaire, au centre. Un clocher trapu, terminé d'une flèche octogonale, dont les angles



sont marqués par des petites gloriettes au toit conique, domine le faîte. Un escalier monumental mène aux trois portails en pierre. À l'arrière du bâtiment est aménagée une sacristie rectangulaire dans le prolongement du chœur. L'église se dresse sur un îlot urbain formé du presbytère, d'un stationnement et d'une parcelle de terrain arborée. Elle est située dans un quartier résidentiel ouvrier de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone repose notamment sur son association avec un personnage important de l'histoire du quartier et de la paroisse, le chanoine Louis-Joseph Chamberland (1891– 1982). Curé bâtisseur de la paroisse de Sainte-Marguerite-de-Cortone, ce dernier est également connu et respecté pour sa grande contribution au mouvement coopératif et à la création de programmes de construction de logements sociaux. C'est en 1926 que Chamberland est nommé desservant de la mission de Sainte-Marguerite. On construit alors une chapelle provisoire et un modeste presbytère. Cette paroisse est officiellement détachée de la paroisse de Saint-Philippe et érigée canoniquement en 1932. Faute de moyens pour bâtir un nouveau lieu de culte, une grande annexe est aménagée perpendiculairement à la première chapelle en 1940. C'est à cette époque que le chanoine Chamberland amorce ses activités dans le domaine coopératif. En 1944, il fonde le syndicat coopératif d'habitation, nommé Coopérative Ste-Marguerite-des-Trois-Rivières, et en devient l'animateur. Cette initiative, de même que le baby-boom d'après-guerre, donnent une poussée fulgurante au développement de ce secteur de la ville. Au fil des années, des centaines de logements sociaux sont ainsi construits dans le quartier. Toutefois, la situation financière de ce quartier défavorisé, essentiellement habité par une population ouvrière, rend difficile la construction d'une église lorsque la chapelle et son annexe ne suffisent plus aux besoins de la paroisse. Le chanoine Chamberland propose alors la construction d'un lieu de culte en deux phases. On construit d'abord une crypte en 1950, qui servira plus tard de soubassement une fois la partie supérieure érigée en 1957. L'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone est aujourd'hui un lieu de mémoire qui rappelle l'œuvre de Louis-Joseph Chamberland, qui

assume la cure de la paroisse durant plus de 45 ans, soit jusqu'en 1972. Chamberland est nommé membre de l'Ordre du Canada en 1977.

La valeur patrimoniale de l'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone tient également à son intérêt architectural. Son aspect sobre et modeste, imposé en partie par des restrictions financières, lui confère une franchise s'inscrivant dans le courant de l'architecture moderne rationaliste. En effet, la façade dépouillée, dont l'ornementation repose essentiellement sur les contrastes de matériaux, les reliefs et les jeux de briques, de même que l'articulation claire des volumes qui traduit lisiblement l'organisation intérieure, sont tous des éléments associés au modernisme. L'utilisation de la brique d'argile brune, matériau très présent dans le quartier, rappelle par ailleurs l'architecture industrielle qui a contribué à forger l'identité de Trois-Rivières. Les plans de l'édifice sont conçus par l'architecte trifluvien Ernest L. Denoncourt (1888-1972), alors associé à son fils Maurice au sein de la firme Denoncourt & Denoncourt. L'architecte est également l'auteur des plans de la première chapelle de la paroisse ainsi que de ceux de l'annexe de 1940. Formé à l'École Polytechnique de Montréal, Denoncourt exerce d'abord avec Ulric-J. Asselin jusqu'en 1934. Cette firme réalise notamment plusieurs écoles dans la région de Trois-Rivières. Denoncourt poursuit ensuite sa carrière seul et développe un style moderne. À partir de 1948, il s'associe à son fils Maurice. L'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone révèle l'intérêt de l'architecte pour le rationalisme et la modernité, tout en gardant un lien étroit avec l'architecture religieuse traditionnelle par son plan et sa volumétrie.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone est le troisième bâtiment religieux construit sur ce site. La mission de Sainte-Marguerite s'organise en 1926, avec la construction d'une première chapelle et d'un modeste presbytère, puis avec la nomination d'un curé desservant. Ce curé, le chanoine Louis-Joseph Chamberland (1891-1982), participe au développement de la paroisse et du quartier notamment par sa grande contribution au mouvement coopératif.

La paroisse de Sainte-Marguerite-de-Cortone est officiellement détachée de la paroisse de Saint-Philippe pour être érigée canoniquement en 1932. Faute de moyens pour bâtir un nouveau lieu de culte, une grande annexe est aménagée perpendiculairement à la première chapelle en 1940. C'est à cette époque que le chanoine Chamberland amorce ses activités dans le domaine coopératif. En 1944, il fonde le syndicat coopératif d'habitation, nommé Coopérative Ste-Marguerite-des-Trois-Rivières. Cette initiative, de même que le baby-boom d'après-guerre, donnent une poussée fulgurante au développement de ce secteur de la ville. Au fil des années, des centaines de logements sociaux sont ainsi construits dans le quartier.

Toutefois, la situation financière de ce quartier défavorisé, essentiellement habité par une population ouvrière, rend difficile la construction d'une église lorsque la chapelle et son annexe ne suffisent plus aux besoins de la paroisse. Le chanoine Chamberland propose alors la construction d'un lieu de culte en deux phases. On construit d'abord une crypte en 1950, qui servira plus tard de soubassement une fois la partie supérieure érigée en 1957. La première chapelle et son annexe sont



L'église Sainte-Marguerite-de-Cortone, vers 1960. CIEQ

vendues à des particuliers, déplacées, puis transformées en manufactures. Un nouveau presbytère est construit à côté du lieu de culte en 1961.

Les plans de l'église actuelle, tout comme ceux de la première chapelle et de son annexe, sont conçus par l'architecte trifluvien Ernest L. Denoncourt (1888-1972). Ce dernier est alors associé à son fils Maurice, au sein de la firme Denoncourt & Denoncourt.

L'église de Sainte-Marguerite-de-Cortone était toujours ouverte au culte en 2009. Elle rappelle l'œuvre du chanoine Chamberland, qui a assumé la cure de la paroisse durant plus de 45 ans, soit jusqu'en 1972.

Notices bibliographiques

CHAMBERLAND, Louis-Joseph. *Au soir d'un beau jour : souvenirs d'un curé à la retraite*. Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1974. 99 p.

Patri-Arch. *Églises paroissiales situées sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. Inventaire et évaluation du patrimoine religieux*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2000.

ROBERT, Daniel. « Les établissements paroissiaux », *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998). p. 11.

École Saint-Philippe • 481, rue Bureau

1917-1918 | Asselin et Brousseau, architectes
Agrandissement | 1939, Ernest L. Denoncourt, architecte

Description

L'École Saint-Philippe est un bâtiment scolaire bâti de 1917 à 1918. Elle possède un plan rectangulaire qui s'élève sur quatre étages et se termine par un toit plat. Le soubassement est souligné par de la pierre de taille alors que les façades sont revêtues de brique rouge. Les fenêtres sont distribuées avec régularité. Un bandeau de pierre ceinture l'édifice entre le rez-de-chaussée et le premier étage de même qu'une corniche entre les deux derniers étages. L'entrée principale à double vantail avec imposte figure au centre de la façade avant et est soulignée par un portail en pierre. L'École Saint-Philippe est située sur la rue Bureau dans un secteur urbanisé à l'ouest du centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'École Saint-Philippe tient notamment à son histoire. Elle témoigne du développement du territoire de Trois-Rivières au début du XX^e siècle. En 1909, la paroisse de Saint-Philippe est érigée canoniquement. C'est la première paroisse à se détacher de la paroisse mère de l'Immaculée-Conception. En 1917, la petite école du quartier sous la responsabilité des Frères des Écoles chrétiennes est inadéquate depuis plusieurs années en raison du nombre toujours croissant d'inscriptions. On construit alors un nouveau bâtiment pour répondre aux besoins du quartier en expansion. Dans les années 1930, l'augmentation constante du nombre d'élèves rend l'espace encore insuffisant. De plus, les enseignants religieux logent à l'Académie De La Salle, ce qui les oblige à de longs déplacements quotidiens à pied. Pour remédier à la situation, des classes sont d'abord aménagées dans les salles de réunion et de récréation. En 1939, des travaux d'agrandissement d'envergure sont entamés afin de pourvoir aux besoins des élèves et des professeurs. Aujourd'hui, cet établissement scolaire poursuit sa mission d'enseignement au niveau primaire.



L'école Saint-Philippe, vers 1890. Musée McCord

La valeur patrimoniale de l'École Saint-Philippe réside aussi dans son architecture. Ce bâtiment témoigne des tendances de l'architecture scolaire québécoise des premières décennies du XX^e siècle. Ces bâtiments comptent généralement deux ou trois étages et possèdent une composition régulière reposant sur des volumes bien articulés. Comme la majorité d'entre eux, le plan de l'ancienne École Saint-Philippe puise ses

influences dans le vocabulaire classique. Le plan du bâtiment est rectangulaire et sa façade principale, symétrique. Le soulignement du soubassement et de l'entrée principale en pierre ainsi que la distribution régulière des ouvertures constituent d'autres caractéristiques de la production architecturale institutionnelle du début du XX^e siècle. De plus, ce bâtiment est associé à quelques architectes trifluviens de renom, dont J.-Ulric Asselin et J.-O. Brousseau pour la construction initiale, et Ernest L. Denoncourt pour l'agrandissement de 1939. Auteurs de plusieurs autres immeubles de Trois-Rivières, ils ont laissé leur marque dans la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

En 1873, la première École Saint-Philippe est construite. Les Frères des Écoles chrétiennes, qui en assurent la direction, dispensent l'enseignement aux garçons. Une deuxième École Saint-Philippe, dédiée à l'enseignement aux filles, mise en service à partir de 1875, est prise en charge par les Ursulines en 1903. Elle est agrandie en 1909, en 1911, en 1921 et en 1922. Sise sur la rue Royale, entre les rues Saint-Roch et Bureau, cette école est rebaptisée École Sainte-Angèle en 1931. Elle est démolie en 1980 pour faire place à la construction d'un centre d'accueil pour personnes âgées.



L'école Saint-Philippe, vers 1934. ASSJTR



L'école Saint-Philippe, vers 1940. CIEQ

La croissance démographique entraîne une augmentation considérable du nombre d'élèves. Par conséquent, les locaux de l'École Saint-Philippe pour garçons sont surpeuplés et inadéquats. En 1917, on démolit l'ancienne école et un nouveau bâtiment vient répondre aux besoins de ce quartier en expansion. Il est construit selon les plans des architectes J.-Ulric Asselin (1869-1937) et J.-O. Brousseau. L'année suivante, en 1918, alors que la grippe espagnole fait déborder les hôpitaux et que les écoles sont fermées, l'École Saint-Philippe sert d'hôpital d'urgence et des membres des communautés religieuses assistent bénévolement le personnel médical pour les soins aux malades.

Dans les années 1930, l'augmentation constante du nombre d'élèves rend l'espace encore insuffisant. De plus, les enseignants religieux logent à l'Académie De La Salle, ce qui les oblige à de longs déplacements quotidiens à pied. Pour remédier à la situation, des classes sont d'abord aménagées dans les salles de réunion et de récréation. En 1939, des travaux d'agrandissement d'envergure sont entamés selon les plans de l'architecte Ernest L. Denoncourt (1888-1972) par l'entrepreneur Hector Auger. C'est à ce moment qu'on ajoute un quatrième étage et des cages d'escalier à chaque extrémité.

Les Frères ont dirigé l'École Saint-Philippe jusqu'en 1981. Aujourd'hui, cet établissement scolaire poursuit sa mission d'enseignement au niveau primaire.

Notices bibliographiques

LAFLEUR, Ginette. *Histoire de la paroisse St-Philippe de Trois-Rivières, 1909-1984*. Trois-Rivières, Fabrique Saint-Philippe, 1984. 130 p.

« Les petites écoles à Trois-Rivières, XVII^e-XX^e siècle », *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 5 (avril 1995). p. 11-12.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Paroisse Saint-Philippe ».

Ancien Couvent Notre-Dame des Dominicaines de la Trinité • 1337 1475, boulevard du Carmel

1930–1931 | Gascon et Parant, architectes

Pavillon Labrecque : 1947, Gascon et Parant, architectes

Modifications à la chapelle : 1963–1966, Jean-Claude Leclerc, architecte

Autre(s) nom(s) : Couvent des Dominicaines ; Monastère des Dominicaines ; Orphelinat Saint-Dominique ; Ville-Joie Saint-Dominique ; Centre jeunesse de Trois-Rivières ; Terrasses dominicaines

Description

L'ancien Couvent Notre-Dame des Dominicaines de la Trinité est un ensemble conventuel construit en 1930–1931. Il est formé d'un plan en « F » et s'élève sur trois étages. Il est coiffé d'un toit plat et les façades sont revêtues d'un parement de brique brune alors que le soubassement est souligné par du béton. De composition symétrique, les ouvertures majoritairement rectangulaires sont disposées avec régularité. L'entrée principale figure au centre de la façade. La porte est protégée par un porche et surmontée de fenêtres cintrées, d'une rosace et d'un parapet triangulaire dominé par une croix et dans lequel une niche abrite une statue. L'ensemble de la façade est marqué par de nombreux jeux de briques en bandeaux évoquant des ouvertures cintrées ainsi que par des incrustations de pierres avec des motifs de croix ou de bandeaux. Un autre bâtiment isolé, bâti en 1947, complète l'ensemble. Il possède un plan rectangulaire, s'élève sur deux étages et est coiffé d'un toit plat. La façade principale se démarque par une légère avancée à droite. Les ouvertures, de diverses grandeurs et disposées sans ordre apparent, sont rectangulaires et cintrées. Le parement de briques brunes est orné de jeux de brique et de quelques incrustations de pierre. L'ensemble est situé à proximité des terrains de l'Exposition dans un secteur urbanisé de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien Couvent Notre-Dame des Dominicaines de la Trinité repose notamment sur son intérêt historique. En 1887, à Québec, est fondée la congrégation des Dominicaines de l'Enfant-Jésus dans le but d'exécuter certaines tâches domestiques au Séminaire de Québec. Au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, ce sont les Sœurs de la Sainte-Famille qui tiennent ce rôle et un couvent leur est construit en 1900. Cependant, en 1902, elles sont remplacées par cinq sœurs dominicaines de Québec qui s'y installent à la demande de Monseigneur François-Xavier Cloutier (1848–

1934) pour effectuer les travaux domestiques du séminaire. À cette œuvre s'ajoute celle de l'accueil

aux personnes âgées et aux enfants orphelins ou dans des familles en difficulté. La communauté des Dominicaines du Rosaire est officiellement fondée en 1909, séparant ainsi les religieuses trifluviennes de celles de Québec. L'année suivante, ces religieuses emménagent dans un nouveau couvent sur la rue Saint-François-Xavier, puis en 1930, elles décident d'aller s'établir sur les coteaux. Le Couvent Notre-Dame, le nouvel Orphelinat Saint-Dominique et la chapelle sont bâtis et inaugurés de 1930 à 1931 selon les plans des architectes Gascon et Parant. Cependant, malgré ce déménagement, les religieuses poursuivent leur mission auprès des prêtres et des étudiants du Séminaire Saint-Joseph. En 1967, les Dominicaines du Rosaire de Trois-Rivières s'unissent aux Dominicaines de l'Enfant-Jésus de Québec et changent leur nom pour celui de Dominicaines de la Trinité. Elles ont depuis franchi bien des frontières et poursuivent leur mission de charité auprès des plus démunis. Cet ancien couvent témoigne de la présence marquée de cette communauté à Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de l'ancien Couvent Notre-Dame des Dominicaines de la Trinité tient également à son architecture. Il témoigne de l'architecture de transition du XX^e siècle. Au Québec comme ailleurs, la standardisation des matériaux, l'industrialisation des procédés et l'apparition de nouvelles techniques de travail entraînent des changements notables dans la construction de bâtiments. Cependant, certaines traditions perdurent, notamment dans la conception de bâtiments institutionnels. Ainsi, l'ancien couvent évoque la modernité et le progrès technique par ses matériaux, notamment dans l'emploi d'un toit plat, le parement de brique et les insertions de pierres, mais la composition symétrique, le soulignement du soubassement et de l'entrée principale ainsi que les ouvertures cintrées constituent des éléments traditionnels rappelant le néoclassicisme. L'ancien couvent dessiné par les architectes Gascon et Parant, à qui l'on doit aussi le Couvent Kermaria et le Couvent des Sœurs oblates de Béthanie, est un bâtiment marqué par l'éclectisme et démontre une période de transition entre une architecture plus conventionnelle qui s'inscrit dans les grands courants du passé et un style purement moderne coupé des traditions.



Pavillon Labrecque

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

En 1887, à Québec, est fondée la congrégation des Dominicaines de l'Enfant-Jésus à qui sont assignées certaines tâches domestiques au Séminaire de Québec. Au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, on fait appel aux Sœurs de la Sainte-Famille pour qui on construit un couvent en 1900. Cependant, en 1902, elles sont remplacées par cinq sœurs dominicaines de Québec qui s'y installent à la demande de Monseigneur François-Xavier Cloutier (1848-1934) pour effectuer les travaux domestiques du séminaire. À cette œuvre s'ajoute celle de l'accueil aux personnes âgées et aux enfants orphelins ou vivant dans des familles en difficulté.

La communauté des Dominicaines du Rosaire est officiellement fondée en 1909, séparant ainsi les religieuses trifluviennes de celles de Québec. L'année suivante, les religieuses emménagent dans leur nouveau couvent, la Maison Sainte-Rose-de-Lima sur la rue Saint-François-Xavier, auquel sera adjoint leur premier couvent. En 1930, elles décident d'aller s'établir sur les coteaux. Le Couvent Notre-Dame, le nouvel Orphelinat Saint-Dominique et la chapelle sont construits et inaugurés de

1930 à 1931 selon les plans des architectes Gascon et Parant. Malgré ce déménagement, les religieuses poursuivent leur mission auprès des prêtres et des étudiants du Séminaire Saint-Joseph.

La balustrade est ajoutée dans la chapelle en 1933 et l'orgue Casavant, en 1946. En 1947, le pavillon Labrecque est érigé, à nouveau selon les plans de Gascon et Parant. En 1948, l'orphelinat prend le nom de Ville-Joie Saint-Dominique. En 1958, des travaux sont exécutés sur les murs extérieurs de la chapelle. Plusieurs rénovations sont réalisées à l'intérieur en 1963 et en 1966 à la suite de Vatican II. Elles sont le fruit des travaux de l'architecte Jean-Claude Leclerc de Trois-Rivières.

En 1967, les Dominicaines du Rosaire de Trois-Rivières s'unissent aux Dominicaines de l'Enfant-Jésus de Québec et changent leur nom pour celui de Dominicaines de la Trinité. Elles ont depuis franchi bien des frontières et poursuivent leur mission de charité auprès des plus démunis.

En 2005, des travaux sont entrepris afin de convertir l'ancien couvent en appartements haut de gamme. L'ensemble porte désormais le nom de Terrasses dominicaines, en l'honneur des anciennes propriétaires. Quant à l'orphelinat Ville-Joie Saint-Dominique, il est désormais un Centre jeunesse et poursuit sa mission d'aide aux jeunes.

Notices bibliographiques

FERRETTI, Lucia. *Histoire des dominicaines de Trois-Rivières : « c'est à moi que vous l'avez fait »*. Québec, Septentrion, 2002. 190 p.

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Québec, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Collège Laflèche • 1675–1687, boulevard du Carmel

1938–1939 | Ernest L. Denoncourt, architecte

Autre(s) nom(s) : Monastère du Christ-Roi des Ursulines ; École normale des Ursulines

Description

Le Collège Laflèche est un ancien ensemble conventuel et un édifice scolaire construit de 1938 à 1939. Son plan complexe s'élève sur trois étages et est coiffé d'un toit plat. La façade principale est symétrique et rythmée par une avancée au centre et à chaque extrémité. Les ouvertures rectangulaires sont distribuées avec une grande régularité et soulignées par des jeux de briques et une insertion de pierre au dernier étage. L'entrée principale, au centre du bâtiment, est soulignée par un porche en saillie prolongeant l'avancée. Une grande baie vitrée à arc cintré domine la porte et est surmontée d'une



statue et d'un clocher en cuivre. Le parement de brique est agrémenté d'insertions de pierre ainsi que de nombreux jeux de briques créant des lignes verticales et horizontales. L'ensemble est situé à proximité d'autres ensembles conventuels, sur le boulevard du Carmel à Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du Collège Laflèche repose sur son intérêt historique. Il témoigne de la présence importante des Sœurs ursulines à Trois-Rivières et de leur contribution en éducation. Les Ursulines, d'abord établies à Québec, arrivent à Trois-Rivières en 1697. Elles font construire leur monastère et un hôpital sur l'actuelle rue des Ursulines où un premier pensionnat est bâti entre 1830 et 1836. L'hôpital des religieuses ferme ses portes en 1886 après avoir été en service près de deux siècles. Cette communauté religieuse peut dès lors se vouer exclusivement à l'éducation des jeunes filles. En 1891, les Ursulines deviennent responsables de la direction et de l'enseignement dans certaines écoles publiques. En 1928, elles font une offre d'achat au gouvernement pour des terrains situés sur le deuxième coteau. Un monastère, une chapelle et une école normale y sont érigés de 1938 à 1939 selon les plans de l'architecte Ernest L. Denoncourt (1888–1972). L'école normale administrée par les Ursulines formait les jeunes filles en vue de l'obtention d'un brevet d'enseignement. Le complexe d'enseignement devient le Collège Laflèche en 1969.



Le couvent du Christ-Roi des Ursulines en construction, vers 1938. CIEQ

La valeur patrimoniale du Collège Laflèche tient également à son architecture. Il témoigne des courants architecturaux de transition du XX^e siècle. Au Québec comme ailleurs, la standardisation des matériaux, l'industrialisation des procédés et l'apparition de nouvelles techniques de travail entraînent des changements notables dans la construction de bâtiments. Cependant, certaines traditions perdurent, notamment dans la conception des bâtiments



Le couvent du Christ-Roi des Ursulines, vers 1940. BANQ

institutionnels. Ainsi, l'ancien monastère du Christ-Roi évoque la modernité et le progrès technique par ses matériaux, notamment dans l'emploi d'un toit plat, du parement de brique et des insertions de pierres, mais rappelle le néoclassicisme par sa composition symétrique, le soulignement du soubassement et de l'entrée principale, les ouvertures cintrées et le clocher qui constituent des éléments traditionnels. Ce bâtiment éclectique illustre la transition de l'architecture plus conventionnelle, inscrite dans les grands courants du passé, au style moderne coupé des traditions.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Les Sœurs ursulines, d'abord établies à Québec, arrivent à Trois-Rivières en 1697. Vers 1700 ou 1701, elles font construire leur monastère et l'hôpital sur la rue des Ursulines, dans l'actuel arrondissement historique de Trois-Rivières. Sur cette propriété, connue comme le domaine des Ursulines, un premier pensionnat est bâti entre 1830 et 1836, puis un autre en 1885. En 1886,



La façade arrière du monastère du Christ-Roi, date inconnue. PTR



Le monastère du Christ-Roi, date inconnue. PTR

l'hôpital des religieuses ferme ses portes après avoir été en service près de deux siècles. Cette communauté religieuse peut dès lors se vouer exclusivement à l'éducation des jeunes filles. En 1891, les Ursulines deviennent responsables de la direction et de l'enseignement dans certaines écoles publiques. En 1908, l'aile de l'école normale est érigée sur le domaine des Ursulines.

En 1928, dans la foulée d'expansion de plusieurs communautés religieuses, les Ursulines font une offre d'achat au gouvernement pour des terrains situés sur le deuxième coteau. L'offre est acceptée et l'année suivante, elles demandent à la Ville de Trois-Rivières d'aménager une rue qu'elles suggèrent de nommer avenue des Carmélites. De 1938 à 1939, le monastère, la chapelle et l'école normale sont érigés selon les plans de l'architecte Ernest L. Denoncourt (1888-1972). La chapelle est bénite par M^{gr} Alfred-Odilon Comtois (1876-1945) le 4 décembre 1939. L'école normale administrée par les Ursulines forme les jeunes filles en vue de l'obtention d'un brevet d'enseignement.

Dans la foulée des bouleversements qui ont marqué le système d'éducation québécois durant les années 1960, l'École normale du Christ-Roi devient en 1969 le Collège Laflèche, une institution privée de niveau collégial. Un gymnase est alors aménagé dans la chapelle, puis une autre chapelle est construite près de la porte principale, mais elle est supprimée en 1990. Un nouveau gymnase est construit en 1991, ainsi qu'une résidence étudiante de 76 studios en 1993. En 1996, les Ursulines quittent définitivement l'établissement. En 2002, le Collège Laflèche est restauré, à l'intérieur comme à l'extérieur, agrandi par le nouveau Centre de la Petite Enfance qui est alors érigé. En 2008, une résidence écologique composée d'appartements pour étudiants est construite. Un projet d'agrandissement et un amphithéâtre sont prévus pour 2010.

Notices bibliographiques

GRANDMONT, Josée. « Les Ursulines de Trois-Rivières. Présence d'une communauté », *Continuité : le patrimoine en perspective*. Québec, Conseil des monuments et sites du Québec, n° 77 (été 1998). p. 32-34.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 7 (juin 1997).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Collège Laflèche ».

Monastère des Carmélites • 1785, boulevard du Carmel

Monastère : 1928–1929 | Bergeron et Lemay, architectes

Chapelle : 1950–1951 | Bergeron et Lefebvre, architectes

Autre(s) nom(s) : Monastère du Carmel ; Carmel de Trois-Rivières

Description

Le monastère des Carmélites est un ensemble conventuel érigé en 1928–1929 auquel une chapelle est ajoutée de 1950 à 1951. Il est constitué de volumes disposés selon un plan carré autour d'un préau. La hauteur des volumes n'excède pas deux étages et demi. Ils sont coiffés d'un toit à deux versants droits percé de quelques petites lucarnes à pignon et de grandes cheminées. Les façades sont en pierre à bossages et sont composées avec régularité et simplicité, sans ornementation. Les ouvertures sont rectangulaires ou à arc ogival. L'ensemble est situé dans un environnement verdoyant ceint d'une palissade dans un secteur urbanisé de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du monastère des Carmélites tient notamment à son architecture. L'ensemble s'inscrit dans la tradition médiévale et correspond à un modèle qui s'est perpétué pendant plus d'un millénaire. L'architecture obéit aux exigences propres à cet ordre et, à l'intérieur de l'enceinte, les divers espaces sont composés selon la tradition et suivent un plan strict. L'architecture doit se conformer à la clôture monastique choisie par les moniales : d'une part, les religieuses ne doivent voir que le firmament autour de leur habitation et, d'autre part, elles doivent être à l'abri des regards. Ainsi, l'ensemble est ceinturé d'une haute palissade et les bâtiments ne dépassent pas deux étages afin de ne pas excéder la hauteur de ce mur. Comme prescrit par l'ordre, le Carmel est sobre, dépouillé, sans ornementation, sans recherche et sans prétention esthétique. L'ensemble est homogène et en pierre pour refléter la simplicité et la pauvreté. De plus, il est en retrait de la rue et pourvu d'espaces verts afin de répondre aux besoins de tranquillité et de discrétion nécessaires aux moniales. Le Carmel de Trois-Rivières rappelle ceux de Montréal et de Reims en France. Le monastère et la chapelle ont été conçus par l'architecte Joseph-Siméon Bergeron (1878–1955) qui a dessiné plusieurs ensembles conventuels à Québec.

La valeur patrimoniale du monastère des Carmélites repose en outre sur son intérêt historique. Le premier monastère des Carmélites au Canada est fondé à Montréal en 1875. Il s'agit alors du premier ordre voué à la contemplation et à l'oraison au Québec. En 1912, le second est érigé à Saint-Boniface au Manitoba. Pour des raisons financières, cette communauté doit quitter le Manitoba, puisqu'il lui est impossible de faire construire un monastère sans éviter des impôts élevés. Après une visite à Trois-Rivières en 1926, l'achat d'un terrain dans les coteaux est effectué en 1927 et la construction de ce monastère débute en 1928. Les moniales du Manitoba déménagent à Trois-Rivières en 1929. Cette communauté étant pauvre, l'ensemble de l'édifice ne peut être achevé immédiatement. Pendant quelques années, c'est une palissade de bois qui encercle le monastère. De

plus, les moniales doivent attendre jusqu'en 1951 pour avoir leur église. Aujourd'hui, les moniales carmélites déchaussées poursuivent leur vie contemplative dans le monastère de Trois-Rivières. Par ces activités, le Carmel a profité d'un certain rayonnement dans la communauté trifluvienne notamment en s'occupant d'un atelier de reliure.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Les racines de cet ordre mendiant cloîtré remontent au XII^e siècle, alors que des pèlerins fondent un établissement érémitique sur le mont Carmel, en Palestine, où le prophète Élie se serait réfugié. Prenant le nom de Notre-Dame du Mont-Carmel, cet ordre quitte la Terre sainte au cours du siècle suivant pour s'établir en Europe. En 1452, l'ordre féminin des Carmélites est organisé. Sa règle monastique est toutefois réformée par sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), en 1562. Connues sous le nom de « Carmélites déchaussées », ces religieuses sont vouées à la stricte observance de la prière, du silence et du travail manuel.



Le monastère du Carmel, vers 1930. ASSJTR

Les démarches pour amener les Carmélites à Montréal sont entreprises en 1854 par M^{gr} Ignace Bourget (1799-1885), deuxième évêque du diocèse, qui considère l'apport des communautés contemplatives comme un « bouclier protecteur contre les forces du Mal ». Le projet de M^{gr} Bourget est repris presque vingt ans plus tard par Antoine-Nicolas Braun (1815-1885), un ultramontain notoire. Il est le directeur spirituel de Marie-Luce-Hermine Frémont (1851-1873), une jeune fille de Québec qui aspire à la vie contemplative. En 1873, celle-ci est envoyée au carmel de Reims (France), pour être formée dans le but précis d'établir un carmel au Québec. La première carmélite canadienne décède toutefois avant son retour. Deux ans plus tard, un groupe de religieuses du carmel de Reims, sous la direction de mère Séraphine du Divin Cœur de Jésus (Adéline Lucas, 1816-1888), fonde à Montréal le premier carmel au Québec et au Canada. Il s'agit alors du premier ordre voué à la contemplation et à l'oraison au Canada.

En 1912, un second Carmel est construit à Saint-Boniface au Manitoba. Pour des raisons financières, la communauté doit quitter la province puisqu'il lui est impossible de construire un monastère sans éviter des impôts élevés. Après une visite à Trois-Rivières en 1926, les religieuses font l'achat d'un terrain dans les coteaux en 1927 et la construction du monastère débute en 1928. Il est édifié selon les plans des architectes Joseph-Siméon Bergeron et Charles-A. Lemay de Québec par l'entrepreneur François-Xavier Lambert de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Les moniales du Manitoba déménagent à Trois-Rivières en 1929.

La communauté étant pauvre, l'ensemble ne peut être achevé immédiatement. Pendant plusieurs années, c'est une palissade de bois qui encercle le monastère. De plus, les moniales doivent attendre jusqu'en 1951 pour avoir leur lieu de culte. L'église de la Très-Sainte-Trinité du monastère du Carmel est bâtie d'après les plans des architectes Joseph-Siméon Bergeron et L.-P. Lefebvre par l'entrepreneur Joseph Renaud. Ce lieu de culte est rénové dans les années 1970 afin de le conformer aux nouvelles orientations émises par Vatican II. Lors de ces travaux, trois statues de Médard Bourgault (1897-1967) sont ajoutées au décor.

L'architecte Joseph-Siméon Bergeron (1878-1955), qui a participé à la fois à la conception du monastère et de la chapelle des Carmélites, est très actif à Québec durant la même période. On lui doit entre autres la conception des couvents des Franciscains, des Frères des Écoles chrétiennes, des Franciscaines de Marie, et de plusieurs pavillons du Séminaire de Québec ainsi que de la chapelle des Sœurs de Saint-Joseph-de-Saint-Vallier.

Aujourd'hui, les moniales carmélites déchaussées poursuivent leur vie contemplative dans le monastère de Trois-Rivières.

Notices bibliographiques

Ami du Carmel. *Moniales carmélites aux Trois-Rivières*. Montréal, L'Oeuvre des tracts : l'Action paroissiale, n° 120, 1929. 16 p.

BOURQUE, Hélène. *Le Carmel de Montréal : Évaluation patrimoniale du monastère*. Montréal, Ministère de la Culture et des Communications, Direction du patrimoine, 2005. 84 p.

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Québec, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

VERRETTE, René. *La folie d'aimer : Les Carmélites de Trois-Rivières*. Trois-Rivières, Carmel de Trois-Rivières, 2004. 62 p.

Croix de l'Année sainte • Boulevard du Carmel

1950

Description

La croix de l'Année sainte est un monument religieux érigé en 1950. Sa structure métallique ajourée s'appuie sur une base en béton posée au centre d'une plate-forme en croix composée de béton et pavée d'asphalte. L'ensemble est ceint par une balustrade en granit. Des escaliers aménagés à l'avant et à l'arrière donnent accès à la plate-forme. Des lampadaires sont situés aux quatre coins. La croisée de la croix est soulignée par un cercle marqué des lettres X et P. Quatre flèches sortent du cercle en diagonale. La croix s'élève dans le parc de la Croix-de-l'Année-Sainte, sur le boulevard du Carmel face à l'hôpital Sainte-Marie, dans un secteur urbanisé de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la croix de l'Année sainte tient notamment à son intérêt historique et symbolique. L'Année sainte de 1950 est proclamée par le pape Pie XII (1876–1958). L'épiscopat demande alors à ce que les catholiques érigent des croix dans chaque ville et paroisse. Le 10 décembre 1950, Monseigneur Georges-Léon Pelletier (1904–1987) bénit la croix qui est érigée à Trois-Rivières pour souligner l'Année sainte et répondre à la demande épiscopale. Plusieurs croix sont mises en place dans les villes et paroisses du Québec en 1950, notamment sur des points géographiques élevés, et constituent des symboles et des rappels historiques de cette année particulière pour les catholiques.

La valeur patrimoniale de la croix de l'Année sainte réside également dans son importante présence dans le paysage trifluvien. Cette croix monumentale est implantée au sommet du deuxième coteau qui surplombe le centre-ville de Trois-Rivières, donc très visible à partir de plusieurs points d'observation. Elle est également située en bordure du boulevard du Carmel qui accueille, en 1950, plusieurs établissements religieux, dont le Couvent Notre-Dame des Dominicaines de la Trinité, le Monastère du Christ-Roi des Ursulines, le Monastère du Carmel et l'Hôpital Sainte-Marie tenu par les Sœurs de la Miséricorde. Cette croix est donc un point de repère important dans la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'Année sainte trouve ses origines dans le jubilé juif prescrit dans l'Ancien Testament. L'inauguration d'une année sainte dans l'Église catholique remonte à Boniface VIII (vers 1235–1303), en 1300. Célébrée d'abord tous les 100 ans, Clément VI (1291–1352) réduit le délai à 50 ans en 1343 alors qu'Urbain VI (1318–1389) le fixe à 33 ans. Par la suite, en 1470, Paul II (1417–1491) décide de diminuer l'attente à 25 ans. Des Années saintes extraordinaires sont également décrétées en 1933 et en 1983. L'Année sainte permet aux participants de recevoir l'indulgence plénière après

la réalisation d'une confession, la communion sacramentelle, l'aumône et un pèlerinage. Elle signifie la rémission des péchés et des peines. C'est une année de réconciliation, de conversion et, par conséquent, de partage, d'espérance, de justice et d'engagement.

L'année 1950 est proclamée Année sainte par le pape Pie XII (1876–1958). L'épiscopat demande alors à ce que les catholiques érigent des croix dans chaque ville et paroisse. Le 10 décembre 1950, Monseigneur Georges-Léon Pelletier (1904–1987) bénit la croix érigée à l'occasion de l'Année sainte sur le boulevard du Carmel face à l'Hôpital Sainte-Marie.

Notices bibliographiques

GÉLINAS, Hélène, Daniel ROBERT, Louise VERREAUULT-ROY et René VERRETTE. *Inventaire des plaques et monuments commémoratifs, suivi d'un relevé des lieux-dits et des toponymes trifluviens*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1995.

GENDRON, Yannick. *L'Hôpital Sainte-Marie. Une œuvre morale à portée sociale* [En ligne]. <http://www.agencesss04.qc.ca/resolu/www/volume1no3/images/PANO7C.PDF>

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Québec, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

34-44, rue des Casernes

Vers 1910

Fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (1964)

Description

Ce bâtiment résidentiel est un triplex construit vers 1910, dont les étages supérieurs sont accessibles par un escalier intérieur. De volume cubique, ce bâtiment de trois étages coiffé d'un toit plat est implanté de façon isolée avec une très faible marge de recul. Il repose sur des fondations en pierre et est revêtu de brique d'argile rouge. La façade principale se termine par une corniche à consoles ornée d'une échauguette métallique, petit encorbellement s'élevant en base de tourelle. Ce bâtiment est percé d'ouvertures simples à arc en plein-cintre et d'ouvertures doubles à arc surbaissé. Le soubassement est éclairé et ventilé par des soupiraux. Les ouvertures sont surmontées de platebandes en brique possédant une clé de voûte, sauf pour les ouvertures du sous-sol. La disposition des ouvertures du rez-de-chaussée est asymétrique. Les fenêtres extérieures sont à guillotine et les contre-fenêtres sont à battants. Des portes jumelées donnent accès à deux balcons au second étage.



La résidence fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 34-44, rue des Casernes tient notamment à son intérêt historique. Il témoigne de l'importante période de construction qui suit l'incendie majeur qui détruit le centre-ville de Trois-Rivières le 22 juin 1908. Alors que tout le centre-ville est à rebâtir, la Ville en profite pour refaire certaines rues et émettre des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à condition qu'ils entament les travaux dans des délais rapides. Le 34-44, rue des Casernes, bâti vers 1910, s'inscrit dans cette période intense de construction.

La valeur patrimoniale du 34-44, rue des Casernes repose en outre sur son intérêt architectural. Le bâtiment comporte un bon degré d'authenticité qui se reflète dans plusieurs de ses composantes architecturales, comme son parement de brique, ses ouvertures et sa corniche avec encorbellement. Les boiseries, telles que portes, fenêtres et garde-corps, sont conservées. Le 34-44, rue des Casernes constitue un exemple singulier du type plex et présente une variante plus cossue de ce type architectural résidentiel habituellement destiné à loger les familles d'ouvriers. Ce bâtiment se démarque grâce à la composition originale de sa façade, à ses éléments décoratifs tels que la corniche ouvragée, l'échauguette et à ses ouvertures à arc surbaissé, caractéristique que l'on observe sur les premiers plex. Ce type d'architecture résidentielle apparaît en effet vers la fin du XIX^e siècle et se caractérise par une superposition de logements sur deux ou trois étages, ayant la plupart du temps chacun leur accès par un escalier intérieur ou extérieur. Alors que le 34-44, rue des Casernes est un bâtiment isolé, les plex sont souvent érigés en séries de façon contiguë sur des lots étroits et construits par des promoteurs immobiliers. L'immeuble possède plusieurs caractéristiques

typiques du plex, notamment son volume cubique, son parement de brique rouge, ses balcons en façade et ses fenêtres à guillotine.

La valeur patrimoniale du bâtiment réside également dans l'intérêt que revêt son environnement. Le bâtiment participe, en effet, à la composition de l'ensemble bâti de l'arrondissement historique de Trois-Rivières décrété en 1964 et constituant le cœur historique de la ville. Plusieurs bâtiments d'un grand intérêt patrimonial se trouvent dans ce secteur, dont certains sont des monuments historiques classés. Le bâtiment est situé face au Platon, un des lieux symboliques de la ville et l'ancien emplacement de la maison des Gouverneurs et du bureau de poste et des douanes, aujourd'hui toujours occupé par le bureau de poste. La terrasse Turcotte, un site offrant une vue sur le paysage maritime du fleuve Saint-Laurent, est également à proximité.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le bâtiment portant l'adresse 34-44, rue des Casernes se trouve sur un site dont la première concession, faite à un chef amérindien, remonte à 1648. L'îlot encadré par les rues des Casernes, des Ursulines, Saint-Louis et la terrasse Turcotte est occupé plus tard par des jardins et des bâtiments sur son pourtour alors que son centre est réservé à des habitations autochtones rudimentaires. Avant la construction de l'actuelle résidence, sur la rue des Casernes, son emplacement sert de jardin, puis accueille vers la fin du XIX^e siècle un bâtiment abritant pendant un certain temps un bureau de poste.

La rue des Casernes, tracée entre 1663 et 1704, compte parmi les plus anciennes voies trifluviennes et relie la terrasse Turcotte et la rue Notre-Dame Centre. L'actuel toponyme de la rue des Casernes, appelée successivement Saint-Claude, Saint-Antoine, puis rue du Château, commémore les casernes militaires qui ont occupé l'ancienne maison des Gouverneurs, sur le Platon, situé face au 34-44, rue des Casernes. Rappelons que la maison des Gouverneurs a été détruite par le grand incendie de 1908 qui rase une grande partie du secteur.

Le 34-44, rue des Casernes est construit peu après cet incendie, vers 1910. Quant aux modifications connues effectuées au bâtiment, mentionnons le retrait d'une marquise en métal au-dessus de l'entrée du rez-de-chaussée. Il est également possible que l'échauguette métallique de la corniche ait servi de base à un élément vertical plus imposant. Toutefois, aucun plan ou photographie ancienne n'atteste cette hypothèse.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005). 24 p.

Sotar. *Inventaire des bâtiments et ensembles d'intérêt patrimonial supérieur*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières, 1990. Fiche signalétique n° 27.

60, rue des Casernes

Vers 1875

Fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (1964)

Description

Le 60, rue des Casernes est un bâtiment résidentiel de deux étages à toit plat, ceinturé d'une corniche métallique. Il repose sur des fondations de pierre et les murs sont revêtus de brique peinte. Le bâtiment est constitué d'un volume cubique muni d'un avant-corps sur la façade principale marquant l'axe central de son organisation symétrique. Cette travée centrale exprime la monumentalité de la composition architecturale et comporte l'essentiel des éléments décoratifs, notamment le balcon ouvragé surplombant l'entrée principale, composée d'une double porte avec imposte. Un escalier monumental à deux volées arrondies conduit au perron fermé par un muret comportant des motifs hexagonaux allongés. Des piliers ornés de losanges et de couronnements supportent des colonnes à faisceaux qui soutiennent le balcon. La porte donnant sur le balcon est surmontée d'un linteau orné de consoles. L'avant-corps est coiffé d'un toit en pavillon à terrasse faîtière. Des fenêtres à guillotine sont disposées symétriquement de part et d'autre de l'avancée. La résidence est implantée avec une faible marge de recul avant, permettant l'aménagement de petits parterres plantés encadrés par une bordure décorative. Le bâtiment est mitoyen sur un seul côté. Sur l'autre côté, une allée donne accès aux garages de la cour arrière.



La résidence fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 60, rue des Casernes tient notamment à son intérêt historique. D'après les plans urbains anciens, il semblerait que ce bâtiment ait été construit vers 1875 et qu'une partie de la maison et des garages ait survécu au grand incendie qui détruit la majeure partie du centre-ville en 1908. La maison, bien qu'ayant subi des modifications lors de sa reconstruction partielle, serait un des rares bâtiments construits avant cet incendie.

La valeur patrimoniale du 60, rue des Casernes repose en outre sur l'intérêt de son architecture. Certaines de ses caractéristiques comportent des références à l'architecture Second Empire, notamment sa volumétrie avec un avant-corps signalant l'emplacement de l'entrée principale et se terminant par un toit à pavillon rappelant le brisis des toits à mansarde. En effet, ce bâtiment aurait à l'origine comporté un toit mansardé jusqu'à l'incendie de 1908, toit qui ne sera pas reconstruit mais simplement remplacé par une toiture plate, réduisant ainsi la hauteur du bâtiment. La monumentalité de l'escalier à double volée et du perron orné contribue également à la qualité et à l'originalité de la composition architecturale de la résidence, mais réfère davantage à l'architecture italianisante.

La valeur patrimoniale du bâtiment réside également dans l'intérêt que revêt son environnement. Le bâtiment participe en effet à la composition de l'ensemble bâti de l'arrondissement historique de

Trois-Rivières décrété en 1964 et constituant le cœur historique de la ville. Plusieurs bâtiments d'un grand intérêt patrimonial se trouvent dans ce secteur, dont certains sont des monuments historiques classés. Ce bâtiment est situé face au Platon, un des lieux symboliques de la ville et l'ancien emplacement de la maison des Gouverneurs et du bureau de poste et des douanes, aujourd'hui toujours occupé par le bureau de poste. La terrasse Turcotte, un site offrant des vues sur le paysage maritime du fleuve Saint-Laurent, est également à proximité.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le bâtiment se trouve sur un site dont la première concession, faite à un chef amérindien, remonte à 1648. L'îlot encadré par les rues des Casernes, des Ursulines, Saint-Louis et la terrasse Turcotte est plus tard occupé par des jardins et des bâtiments sur son pourtour alors que son centre est réservé à des habitations autochtones rudimentaires. L'emplacement de l'actuelle résidence, sur la rue des Casernes, sert donc de jardin avant la construction de celle-ci vers 1875.

La rue des Casernes, tracée entre 1663 et 1704, compte parmi les plus anciennes voies trifluviennes et relie la terrasse Turcotte et la rue Notre-Dame Centre. L'actuel toponyme de la rue des Casernes, appelée successivement Saint-Claude, Saint-Antoine, puis rue du Château, commémore les casernes militaires qui ont occupé l'ancienne maison des Gouverneurs, sur le Platon, situé face au 60, rue des Casernes. Rappelons que la maison des Gouverneurs a été détruite par le grand incendie de 1908 qui rase une grande partie du secteur. On érige par la suite un bureau de poste et de douanes sur l'ancien site de la maison des Gouverneurs.

Le 60, rue des Casernes serait partiellement reconstruit après l'incendie. Ce bâtiment aurait vraisemblablement comporté une toiture mansardée à l'origine. Endommagée lors de l'incendie, elle n'aurait pas été reconstruite après le sinistre. Par la suite, la maison aurait subi d'autres modifications au fil du temps. Mentionnons notamment la peinture de la brique, le remplacement des portes et des fenêtres, du balcon et des colonnes ainsi que la reconstruction du toit de l'avancée. Sa fonction est désormais commerciale.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005). 24 p.

Sotar. *Inventaire des bâtiments et ensembles d'intérêt patrimonial supérieur*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières, 1990. Fiche signalétique n° 26.

Appartements Laviolette • 66–82, rue des Casernes

1918 | Asselin et Denoncourt, architectes

Fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (1964)

Description

Les Appartements Laviolette forment un immeuble de rapport de trois étages à toit plat érigé en 1918. Le plan au sol est en « U », permettant un meilleur éclairage naturel des logements et créant une petite cour intérieure flanquée de deux ailes à l'avant, qui s'apparentent à des triplex. Le bâtiment, revêtu de brique, tire sa principale ornementation d'une large corniche de bois moulurée à denticules, surmontée d'un parapet. Les deux ailes latérales sont dotées d'oriels sur leur façade avant et sur celle donnant sur la cour centrale. À l'avant, des



galeries et balcons superposés, en brique au rez-de-chaussée et en bois aux étages, agrémentent également la façade. Les ouvertures, soit sans linteau, soit surmontées d'un linteau plat ou cintré, sont toutes ornées d'une clé de voûte et soulignées par une allège formant un bandeau sur les oriels au niveau du rez-de-chaussée. Certaines fenêtres sont à battants, d'autres à guillotine. L'accès aux logements est permis par trois entrées communes donnant dans la cour centrale. Les deux entrées latérales sont munies de petits portiques en bois à fronton triangulaire alors que l'entrée centrale est simplement surmontée d'une imposte arquée portant sur son vitrage l'identification du bâtiment.

Ce complexe résidentiel fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale des Appartements Laviolette tient notamment à leur intérêt historique. Ils témoignent du désir de la bourgeoisie du début du 20^e siècle de se loger dans un secteur prestigieux, à proximité de la terrasse Turcotte, du Platon et de résidences cossues.

La valeur patrimoniale des Appartements Laviolette repose en outre sur l'intérêt de leur architecture. L'articulation symétrique de la volumétrie du complexe et les principaux éléments ornementaux que forment la corniche et les balcons confèrent sobriété et élégance à l'ensemble, dont les caractéristiques architecturales présentent un haut niveau d'authenticité et d'intégrité.

La valeur patrimoniale des Appartements Laviolette réside également dans l'intérêt que revêt leur environnement. Ce complexe participe en effet à la composition de l'ensemble bâti de l'arrondissement historique de Trois-Rivières décrété en 1964 et constituant le cœur historique de la ville. Plusieurs bâtiments d'un grand intérêt patrimonial se trouvent dans ce secteur, dont certains sont des monuments historiques classés. Les Appartements Laviolette sont situés face au Platon, un des lieux symboliques de la ville et l'ancien emplacement de la maison des Gouverneurs et du bureau de poste et des douanes, aujourd'hui toujours occupé par le bureau de poste. La terrasse Turcotte, un site offrant une vue sur le paysage maritime du fleuve Saint-Laurent, est également à proximité.

La valeur patrimoniale des Appartements Laviolette repose également sur leurs auteurs, les architectes Ulric J. Asselin et Ernest L. Denoncourt, associés de 1918 à 1934, dont l'abondante production dans la région de Trois-Rivières est notamment marquée par la douzaine d'écoles qu'ils ont conçues.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le complexe des Appartements Laviolette se trouve sur un site dont la première concession, faite à un chef amérindien, remonte à 1648. L'îlot encadré par les rues des Casernes, des Ursulines, Saint-Louis et la terrasse Turcotte est plus tard occupé par des jardins et des bâtiments sur son pourtour alors que son centre est réservé à des habitations autochtones rudimentaires. L'emplacement du complexe résidentiel, sur la rue des Casernes, accueille, avant sa construction en 1918, un autre bâtiment, vraisemblablement détruit lors de l'incendie de 1908 qui rase une grande partie du secteur.

La rue des Casernes, tracée entre 1663 et 1704, compte parmi les plus anciennes voies trifluviennes et relie la terrasse Turcotte et la rue Notre-Dame Centre. L'actuel toponyme de la rue des Casernes, autrefois appelée successivement Saint-Claude, Saint-Antoine, puis rue du Château, commémore les casernes militaires qui ont occupé l'ancienne maison des Gouverneurs, située sur le Platon, face à l'emplacement des Appartements Laviolette. Rappelons que la maison des Gouverneurs a été détruite par le grand incendie de 1908. On érige par la suite un bureau de poste et de douanes sur l'ancien site de la maison des Gouverneurs. Les Appartements Laviolette sont construits en 1918 selon les plans des architectes Asselin et Denoncourt. L'immeuble ne semble pas avoir subi de modifications importantes à son architecture.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005). 24 p.

Sotar. *Inventaire des bâtiments et ensembles d'intérêt patrimonial supérieur*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières, 1990. Fiche signalétique n° 25.

Maison De Cotret • 90, rue des Casernes

1929 | Asselin et Denoncourt, architectes

Fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (1964)

Description

La maison De Cotret est un immeuble de rapport de trois étages à toit plat construit en 1929. Ce bâtiment appuyé sur des fondations en pierre taillée est revêtu de brique brune et décoré de pierres blanches. Ses murs se terminent par une mince corniche et un parapet. Son architecture d'inspiration néo-Tudor est caractérisée par la composition asymétrique de sa façade principale, l'avancée surmontée d'un pignon coiffé d'un pinacle, la cheminée se terminant par un couronnement et la porte d'entrée principale à arc Tudor, un arc brisé surbaissé. Les fenêtres, dont plusieurs sont triples et présentent les caractéristiques du style de l'immeuble : munies de larges encadrements, de meneaux en pierre et d'impostes à verre plombé en losanges, elles sont surmontées de linteaux aux extrémités en forme de « L ». L'accès aux logements est permis par un porche en avancée surmonté d'un balcon au-dessus duquel se trouve un autre balcon supporté par des consoles. Cet immeuble est situé à l'angle des rues des Casernes et des Ursulines au centre-ville de Trois-Rivières.



Le bâtiment fait partie de l'arrondissement historique de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison De Cotret repose notamment sur son intérêt historique. Tout comme l'immeuble de rapport voisin, les Appartements Laviolette, il témoigne du désir de la bourgeoisie du début du XX^e siècle d'habiter dans un secteur prestigieux, à proximité de la terrasse Turcotte, du Platon et de résidences cossues. Cette maison tire d'ailleurs son nom d'un notable qui en était le propriétaire dans les années 1930, J.-H.-René de Cotret, contrôleur des finances municipales de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de la maison De Cotret tient en outre à l'intérêt de son architecture. L'élégant immeuble a probablement été dessiné par les architectes Asselin et Denoncourt à qui l'on doit de nombreux édifices d'importance de la ville. Il présente plusieurs caractéristiques d'influence néo-Tudor, style renvoyant aux manoirs anglais du XVI^e siècle, soit la période Tudor. L'architecture d'inspiration néo-Tudor connaît une certaine popularité au Québec durant les premières décennies du XX^e siècle.

La valeur patrimoniale de la maison De Cotret se trouve également dans l'intérêt que revêt son environnement. Cet immeuble, occupant un emplacement de choix sur un lot d'angle, participe en effet à la composition de l'ensemble bâti de l'arrondissement historique de Trois-Rivières décrété en 1964 et constituant le cœur historique de la ville. Plusieurs bâtiments d'un grand intérêt patrimonial se trouvent dans ce secteur, dont certains sont des monuments historiques classés, comme le manoir de Tonnancour. Le 90, rue des Casernes est situé face au Platon, un des lieux symboliques de la ville et l'ancien emplacement de la maison des Gouverneurs et du bureau de poste et des

douanes, aujourd'hui toujours occupé par le bureau de poste. Des espaces verts se trouvent dans l'environnement immédiat de l'immeuble et la terrasse Turcotte, un site offrant une vue sur le paysage maritime du fleuve Saint-Laurent, est également à proximité.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison De Cotret se trouve sur un site dont la première concession, faite à un chef amérindien, remonte à 1648. L'îlot encadré par les rues des Casernes, des Ursulines, Saint-Louis et la terrasse Turcotte est plus tard occupé par des jardins et des bâtiments sur son pourtour alors que son centre est réservé à des habitations autochtones rudimentaires. L'emplacement de l'immeuble de logements, à l'angle des rues des Casernes et des Ursulines, accueille avant sa construction en 1929 d'autres bâtiments, détruits lors de l'incendie de 1908 qui rase une grande partie du secteur. Cette maison a appartenu, dans les années 1930, à J.-H.-René de Cotret, contrôleur des finances municipales de Trois-Rivières, dont il tire son nom.

Peu de modifications extérieures semblent avoir été apportées à l'immeuble depuis sa construction selon les plans des architectes Asselin et Denoncourt. Plusieurs vitraux d'impostes ont toutefois été retirés pour permettre l'installation d'unités de climatisation et la porte d'entrée principale a été remplacée par une grille de fer ornemental. Un terrain de stationnement a été aménagé à l'arrière de l'immeuble, où se trouvait auparavant un bâtiment mitoyen. La démolition de ce dernier a entraîné la réfection de la façade arrière.



La maison De Cotret, 1938. CIEQ

La rue des Casernes, tracée entre 1663 et 1704, compte parmi les plus anciennes voies trifluviennes et relie la terrasse Turcotte et la rue Notre-Dame Centre. L'actuel toponyme de la rue des Casernes, appelée successivement Saint-Claude, Saint-Antoine, puis rue du Château, commémore les casernes militaires qui ont occupé l'ancienne maison des Gouverneurs, située sur le Platon, face à l'emplacement des Appartements Laviolette. Rappelons que la maison des Gouverneurs a été détruite par le grand incendie de 1908. On érige par la suite un bureau de poste et de douanes sur l'ancien site de la maison des Gouverneurs.

La rue des Ursulines est ouverte en 1650, ce qui en fait la plus ancienne voie de circulation de Trois-Rivières. Appelée Notre-Dame jusqu'en 1947, cette rue a changé de toponyme pour commémorer l'établissement à Trois-Rivières des Ursulines, religieuses hospitalières et enseignantes, arrivées 250 ans plus tôt.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005). 24 p.

Sotar. *Inventaire des bâtiments et ensembles d'intérêt patrimonial supérieur*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières, 1990. Fiche signalétique n° 25.

Édifice Champflour • 1008–1028, rue Champflour

1941 | Jules Caron, architecte

Autre(s) nom(s) : Bloc B.-J. Trépanier

Description

L'édifice Champflour est un bâtiment à vocation commerciale construit en 1941. Son plan rectangulaire s'élève sur trois étages sur un soubassement en béton et est coiffé d'un toit plat. Il possède un parement de brique brune sur toutes ses façades sauf celle de gauche qui est contiguë au bâtiment voisin. La façade principale est composée avec une symétrie marquée par un portail en béton central qui s'élève jusqu'au sommet. Il est orné de motifs géométriques en bas-relief et revêt l'inscription « 1941 ÉDIFICE CHAMPFLOUR ». Le rez-de-chaussée est marqué par quatre devantures commerciales composées chacune de six grandes vitrines au centre desquelles se trouve une porte entièrement vitrée avec imposte. Les fenêtres aux étages supérieurs sont rectangulaires et distribuées avec régularité.



Le programme décoratif est constitué majoritairement de nombreux jeux de briques créant des lignes verticales et horizontales ainsi que d'insertions de pierre. Ce bâtiment est situé sur la rue Champflour, en face de l'ancienne gare de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'édifice Champflour tient notamment à son architecture. Il est représentatif de l'architecture commerciale au XX^e siècle. Ces bâtiments comptent généralement deux ou trois étages et possèdent une composition régulière. Témoins de leur époque et des avancées technologiques, ils sont édifiés sur des fondations en béton, coiffés d'un toit plat et recouverts de brique. L'édifice Champflour témoigne de ces tendances. De forme allongée et doté de grandes vitrines, il permet à plusieurs commerces d'avoir pignon sur rue et d'attirer les passants. Son portail en béton, ainsi que les nombreux jeux de briques et insertions de pierre lui confèrent prestige et constituent d'autres caractéristiques se rattachant à la production architecturale commerciale du XX^e siècle. Ce bâtiment est également signé par l'architecte Jules Caron (1885–1942) qui, ayant conçu plusieurs bâtiments de style moderne dans la région de Trois-Rivières, a participé de façon notable à son paysage bâti.

La valeur patrimoniale de l'édifice Champflour repose aussi sur son intérêt historique. Il témoigne du développement du quartier Notre-Dame à la suite de la fermeture de la scierie Burrill Lumber Co. qui est démolie en 1941. Cette même année, l'édifice Champflour est construit pour B.-J. Trépanier alors propriétaire de quelques lots sur le deuxième coteau. Ce bâtiment est alors considéré comme l'édifice commercial le plus important de ce secteur depuis des années et favorise l'expansion du quartier Notre-Dame. Situé en face de la gare, près du cœur de la ville, il est occupé par des commerçants qui profitent d'un achalandage enviable.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Ce bâtiment de type commercial est construit en 1941 selon les plans de Jules Caron (1885–1942) pour B.-J. Trépanier. Il est alors considéré comme le plus grand édifice de ce type depuis plusieurs années. Abritant à l'époque sept magasins et douze logements, face à la gare, il procurait aux commerces un achalandage enviable.

Ce bâtiment est restauré au tournant du XXI^e siècle et toutes ses ouvertures sont changées. Il est toujours occupé par des commerces et des appartements.

Notices bibliographiques

Bigué, Lord et Associés / Blais et Trudelle, Architectes. *Pré-inventaire des extérieurs*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières, 1990.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 16 (juin 2006).



L'édifice Chamflour, 1942. AVTR

1062–1066, rue Champflour

Vers 1920

Description

Le 1062–1066, rue Champflour est un bâtiment commercial et résidentiel construit vers 1920. Le rez-de-chaussée abrite un commerce alors que des logements sont aménagés à l'étage. Ce bâtiment à toit plat possède un plan rectangulaire et une élévation de deux étages. Le soubassement est en béton et le reste des façades en brique. La façade latérale droite est contiguë à l'immeuble voisin et une partie très étroite est légèrement reculée. L'entrée principale, précédée d'un escalier, est située à gauche de la façade avant. La porte à double vantail est dominée par une imposte cintrée. À droite de l'entrée se trouvent deux grandes fenêtres à imposte en plein cintre. Elles sont ornées d'une platebande en brique arquée, au centre de laquelle est insérée une clé de voûte. Ces fenêtres sont traversées par une épaisse moulure en bois qui sépare l'imposte du châssis et qui se poursuit sur la brique entre les ouvertures. À l'étage, trois fenêtres rectangulaires sont alignées avec les ouvertures du rez-de-chaussée. Ces baies sont soulignées à leur base par une bande décorative faisant toute la largeur de la façade et, à leur sommet, par un linteau au motif de clé de voûte rationalisé. La partie de droite, en recul par rapport au reste de la façade, possède une porte avec imposte cintrée surmontée par une fenêtre rectangulaire. Finalement, un pilastre en brique, terminé par un chapiteau simplifié en béton, se trouve de chaque côté de la façade principale et soutient un entablement épais, une corniche à denticules et un parapet. Ce bâtiment est situé sur la rue Champflour, dans un secteur urbanisé de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 1062–1066, rue Champflour tient notamment à son architecture. Ce bâtiment témoigne de l'architecture Beaux-Arts. Au début du XX^e siècle, la sobriété néoclassique revient à la mode en réaction aux courants romantique et pittoresque ainsi qu'à l'exubérance du décor éclectique de l'époque victorienne. Ce renouveau classique ramène le vocabulaire classique sans toutefois nier les nouveautés technologiques. Ainsi, matériaux et méthodes modernes côtoient composition et ornementation classiques. Le béton et le toit plat sont la norme et le vocabulaire classique est employé avec moins de rigueur qu'au siècle précédent. Ce bâtiment témoigne de ce mélange des techniques modernes avec les éléments anciens. Le volume très cubique est coiffé d'un toit plat et les façades sont revêtues de brique. Cependant, la façade principale possède un vocabulaire classique notable par ses pilastres soutenant l'entablement et la corniche, ainsi que par les fenêtres à arc en plein cintre ornées d'une clé de voûte. L'ornementation élaborée de ce bâtiment lui confère un prestige appréciable.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 1062-1066, rue Champflour est érigé vers 1920. Ce secteur se développe au XX^e siècle, après l'ouverture d'usines et de la gare ferroviaire qui sera remplacée par l'actuelle en 1924. Situés en face de la gare, les commerces installés dans ce bâtiment profitaient d'un achalandage enviable, tout comme les nombreux hôtels à proximité.

Cet immeuble semble présenter un excellent état d'authenticité. Son mur latéral gauche, probablement mitoyen à l'origine, a été récemment refait en brique.

Ancienne gare de Trois-Rivières • 1075, rue Champflour

1924 | Ross & MacDonald, architectes

Gare ferroviaire du patrimoine (Gouvernement du Canada, 1990)

Description

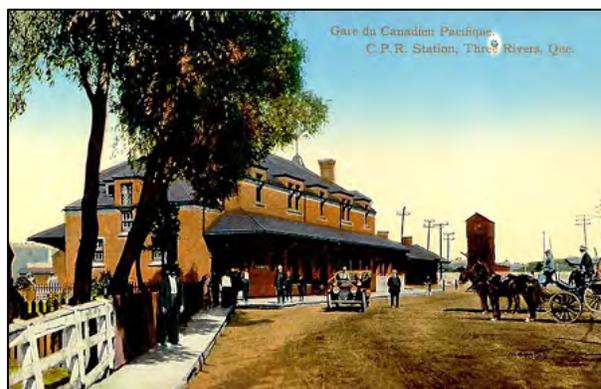
L'ancienne gare de Trois-Rivières est un édifice public de style Beaux-Arts construit en 1924. Le bâtiment en pierre de taille lisse est composé d'un volume rectangulaire de deux étages et d'une annexe d'un étage, également rectangulaire et disposée en oblique. Les deux corps de bâtiment sont coiffés d'un toit plat. La façade principale, qui borde la rue, possède un portique classique disposé de manière asymétrique par rapport à l'axe central. Ce portique, flanqué de pilastres, orné de colonnes et surmonté d'une horloge, protège l'entrée aménagée en retrait. Une balustrade en pierre parcourt la largeur du volume principal à l'étage supérieur. L'ancienne gare est percée de fenêtres rectangulaires à carreaux et comporte une ornementation sobre. Elle est implantée entre la voie publique et la voie ferrée, quelque peu en retrait du noyau historique de Trois-Rivières.



La gare de Trois-Rivières a été désignée gare ferroviaire du patrimoine en 1990 par la Commission des lieux et monuments historiques du Canada.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancienne gare de Trois-Rivières repose notamment sur son intérêt historique. Le bâtiment rappelle l'importance du transport ferroviaire et de la Canadian Pacific Railway Company, ou Canadien Pacifique, dans les villes canadiennes. La construction d'une voie ferrée entre Québec, Trois-Rivières et Montréal sur la rive nord du fleuve débute en 1872, après plusieurs années de négociations et de pourparlers. L'avènement du chemin de fer contribue largement à l'essor économique et industriel rapide de la région. Dès la première année, les trains transportent plus de marchandises que les bateaux, qui ne peuvent circuler l'hiver. Le train devient donc le moyen de transport privilégié des industries et du commerce. La première gare de Trois-Rivières est inaugurée en 1878 sur la rue Champflour, qui se trouve à l'époque aux limites de la ville, en bordure d'un champ. Le bâtiment en bois demeure en fonction pendant 46 ans, puis est démoli et remplacé en 1924 par l'édifice actuel, construit au même endroit. La deuxième gare, plus spacieuse et d'apparence plus prestigieuse, dessert mieux le réseau au trafic croissant tout en rehaussant l'image du Canadien Pacifique. Elle garde sa fonction d'origine jusqu'au début des années 2000. Durant tout



La première gare de Trois-Rivières, vers 1920. BAnQ

le XX^e siècle, l'ancienne gare est un des édifices publics les plus importants et les plus fréquentés de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de l'ancienne gare de Trois-Rivières réside également dans son intérêt architectural. L'édifice s'inscrit dans le style dit Beaux-Arts, ou renouveau classique. Ce courant de l'architecture publique et institutionnelle, en vogue au début du XX^e siècle, s'inspire des formes classiques de la Renaissance tout en les adaptant au goût du jour. La recherche d'élégance et de prestige motive les architectes. À cette fin, l'utilisation de matériaux nobles



L'entrée du train à la première gare de Trois-Rivières, début XX^e siècle. BAnQ



La deuxième gare de Trois-Rivières, vers 1925. BAnQ

comme le marbre et la pierre, ainsi que celle d'ornements classiques raffinés comme les colonnes, entablements et corniches sont des caractéristiques communes aux édifices Beaux-Arts. L'ancienne gare de Trois-Rivières est représentative de ce courant par ses lignes épurées, sa composition horizontale, son revêtement en pierre de taille lisse, sa balustrade et son portique à colonnes. À l'instar d'autres gares du Canadien Pacifique, elle se démarque dans le paysage bâti par sa monumentalité.

La valeur patrimoniale de l'ancienne gare de Trois-Rivières repose en outre sur son association avec ses concepteurs. Les plans du bâtiment sont l'œuvre de la firme d'architectes Ross et MacDonald, une des plus importantes au Canada à l'époque. Les architectes George Allen Ross (1879–1946) et Robert Henry MacDonald (1875–1942), associés à partir de 1913, sont les auteurs d'une multitude d'édifices commerciaux, publics et institutionnels dans la plupart des grandes villes canadiennes. Leurs influences stylistiques sont diverses, mais ils privilégient le style Beaux-Arts pour plusieurs réalisations majeures, comme l'immeuble du Carré Dominion (1928–1930) à Montréal et la Union Station (1913–1927) à Toronto. L'ancienne gare de Trois-Rivières, bien que plus discrète, est caractéristique du travail de la firme d'architectes Ross & MacDonald.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'ancienne gare de Trois-Rivières est édifée en 1924 par la Canadian Pacific Railway Company, ou Canadien Pacifique. Il s'agit de la deuxième gare bâtie sur cet emplacement.

La construction d'une voie ferrée reliant Québec, Trois-Rivières et Montréal sur la rive nord du fleuve débute en 1872. La première gare est inaugurée en 1878 sur la rue Champflour, qui se trouve à l'époque aux limites de la ville, en bordure d'un champ. Ce bâtiment en bois demeure en fonction pendant 46 ans, puis est remplacé en 1924 par l'édifice actuel afin de mieux desservir le réseau au trafic croissant.

De style Beaux-Arts, le nouveau bâtiment est construit avec de la pierre de Deschambault. Les plans sont l'œuvre de la firme d'architectes Ross & MacDonald, une des plus importantes au Canada à l'époque. George Allen Ross (1879–1946) et Robert Henry MacDonald (1875–1942), associés à partir de 1913, sont en effet les auteurs d'une multitude d'édifices majeurs dans la plupart des grandes villes canadiennes. À l'intérieur, la gare possède un décor sobre et un programme iconographique tournant autour du thème des bâtisseurs, avec notamment un tableau du peintre Adam Sherriff Scott (1887–1980). La salle des pas perdus est un espace des plus intéressants pour son décor typique de l'architecture Beaux-Arts et employant des matériaux nobles.



La salle des pas perdus, vers 1925. BANQ

En décembre 1985, la gare est acquise par Via Rail Canada et rénovée afin d'en faire une gare intermodale, c'est-à-dire où l'on retrouve divers modes de transport comme l'autocar et le train. Les trains de passagers cessent de rouler sur la rive nord du Saint-Laurent à la fin des années 1980. En 1990, le gouvernement fédéral reconnaît la valeur historique de l'édifice en le plaçant sous la Loi sur la protection des gares ferroviaires patrimoniales.

Le bâtiment conserve sa vocation de gare routière jusqu'en 2000, où il est vendu à la MRC de Francheville qui y loge ses bureaux. À la suite des fusions municipales de 2002, l'ancienne gare devient la propriété de la Ville de Trois-Rivières.

Notices bibliographiques

DELLI COLLI, Vittoria. *Gare du Canadien Pacifique, Ross & MacDonald, 1924*. Document imprimé, 2004. 1 p.

DELLI-COLLI, Vittoria. « Les grandes gares ferroviaires du Québec : 1888–1945 ». Mémoire de maîtrise en histoire de l'art de l'Université Laval, 2009.

LACHAPELLE, Jacques. *Le fantasme métropolitain : l'architecture de Ross et MacDonald : bureaux, magasins et hôtels, 1905–1942*. Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2001. 176 p.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Gare (rue Champflour) ».

RUEL, André, et Barbara SALOMON DE FRIEDBERG. *Les gares de chemins de fer au Québec : analyse typologique et sélection*. Québec, ministère des Affaires culturelles, 1982.

Poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières • 5900, boulevard des Chenaux

1937

Agrandissements : 1951 et 1971

Autre(s) nom(s) : Poste terminal de Trois-Rivières

Description

Le poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières est un ensemble comprenant trois bâtiments industriels en brique rouge construits en trois phases, soit en 1937, en 1951 et en 1971, ainsi que des équipements techniques. Le bâtiment de protection comporte quatre volumes rectangulaires de hauteurs différentes, coiffés d'un toit plat et disposés en escalier. Le corps de bâtiment le plus élevé est percé de hautes fenêtres verticales, tandis que les autres parties comportent des ouvertures rectangulaires horizontales. L'entrée principale est aménagée sur une façade latérale du deuxième volume le plus important en hauteur et en proportions.



Des motifs décoratifs obtenus à l'aide d'un appareillage spécial de la brique, tels que des bandes horizontales et un logo formé des lettres « SWP », sigle de la Shawinigan Water and Power, ornent la partie supérieure des murs. Quant au bâtiment de commande, situé à quelques mètres du bâtiment de protection, au volume rectangulaire de deux étages, est coiffé d'un toit plat. Percé de fenêtres rectangulaires, il ne comporte aucun ornement. Enfin, le bâtiment des compresseurs, situé plus loin derrière, est une petite construction à un seul niveau, coiffée d'un toit plat et entièrement aveugle, c'est-à-dire dépourvue d'ouvertures, à l'exception d'une porte métallique et de grilles de ventilations. Ces trois édifices sont entourés d'installations technologiques telles que des paratonnerres et des lignes de transport d'électricité. L'ensemble est aménagé symétriquement de part et d'autre d'un axe central perpendiculaire à un boulevard, à proximité de la rivière Saint-Maurice, d'un quartier résidentiel et de boisés, en banlieue de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières repose notamment sur son intérêt historique. L'ensemble rappelle le rôle majeur de la Shawinigan Water and Power Company dans l'économie régionale avant la nationalisation de l'électricité en 1963. La Shawinigan Water and Power Company est créée en 1898 par l'homme d'affaires américain John Joyce sur le site des chutes Shawinigan, sur la rivière Saint-Maurice. Cette entreprise connaît une ascension fulgurante dans la première moitié du XX^e siècle : elle fonde Shawinigan Falls, construit plusieurs centrales et barrages, attire des industries dans la région et met en place un réseau de distribution de l'électricité sur un vaste territoire. Le poste de Trois-Rivières, anciennement nommé poste terminal de Trois-Rivières, est construit en 1937. Il a pour fonction de transformer et de distribuer l'énergie électrique fournie par d'autres centrales comme celle du Rapide-Blanc (1934). Il est relié à celles-ci par des lignes aériennes. Le site connaît une phase d'expansion en 1951 afin de recevoir l'énergie électrique de la nouvelle centrale de la Trenché (1950). Le bâtiment initial, dit de protection, est agrandi par l'ajout d'un quatrième volume. Un second bâtiment, dit de commande, est construit à quelques mètres. Le

poste de Trois-Rivières fait alors partie des trois postes terminaux les plus importants parmi les sept de la SWPC, avec ceux de Québec et de Montréal. Il constitue un relais primordial dans la distribution de l'électricité sur une grande partie du territoire québécois. En 1963, l'électricité est nationalisée et le poste devient la propriété d'Hydro-Québec. Il connaît quelques transformations mineures, comme l'ajout du petit bâtiment des compresseurs en 1971 pour accueillir de nouveaux équipements. Depuis 1993, le poste ne transforme plus l'électricité, mais joue un rôle de sectionnement, entraînant le retrait de plusieurs équipements techniques. Le poste de Trois-Rivières demeure un témoin d'une compagnie et d'une industrie figurant au rang de pionnières de la croissance économique de la Mauricie et du Québec.

La valeur patrimoniale du poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières tient également à son intérêt architectural. Certaines composantes bâties du site sont des exemples d'architecture industrielle rationaliste, tandis que l'une d'elles est représentative du courant de l'architecture moderne dit *streamline*. Le bâtiment de commande et le bâtiment des compresseurs ne comportent aucun élément de décor. Leur forme, très simple, et leurs matériaux robustes comme le béton, l'acier et la brique répondent à des critères purement fonctionnels. Le bâtiment de protection, qui est le plus ancien, est le seul possédant des ornements et, par là même, conçu selon certains critères esthétiques. Il s'inscrit dans un courant de l'architecture moderne nord-américaine en vogue à partir des années 1930 nommé *Streamline Moderne*, ou *streamline*. Ce courant s'inspire des formes du design industriel, ainsi que de la vitesse et du mouvement des nouveaux moyens de transport comme les paquebots transatlantiques. Il est notamment caractérisé par des formes arrondies, des lignes continues, des ouvertures horizontales, des bas-reliefs épurés et des toitures plates soulignées d'une mince corniche métallique. Le bâtiment de protection du poste de Trois-Rivières possède plusieurs éléments associés au style *streamline*, dont l'accentuation de l'horizontalité créée par des bandeaux de briques, son jeu de volumes disposés en escalier et son logo stylisé en brique portant l'inscription « SWP » (pour Shawinigan Water and Power). Les bâtiments du site, tous revêtus de brique rouge, forment un tout cohérent.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières est construit en 1937 par la Shawinigan Engineering Company Limited, une filiale de la Shawinigan Water and Power Company (SWPC) qui exécute pour cette dernière des travaux de génie et de construction. L'édifice s'inspire alors du courant de l'architecture moderne dit *streamline*, reconnaissable dans les dessins des élévations du bâtiment conservés en archives, ainsi que dans les détails décoratifs en brique.



Le poste de Trois-Rivières, vers 1950. AHQ

La SWPC est créée en 1898 par l'homme d'affaires américain John Joyce sur le site des chutes Shawinigan, sur la rivière Saint-Maurice.

Cette entreprise connaît une ascension fulgurante dans la première moitié du XX^e siècle : elle fonde la ville de Shawinigan Falls, construit plusieurs centrales et barrages, attire des industries dans la région et met en place un réseau de distribution de l'électricité sur un vaste territoire.

Le poste d'Hydro-Québec de Trois-Rivières fait partie des sept postes terminaux de la compagnie et est à l'époque un des trois plus importants, avec ceux de Montréal et de Québec. Il transforme et distribue l'énergie électrique fournie par d'autres centrales comme celle du Rapide-Blanc (1934). Il est relié à celles-ci par des lignes aériennes. Le site connaît une phase d'expansion en 1951 afin de recevoir l'énergie électrique de la nouvelle centrale de la Trenché (1950). Le bâtiment initial, dit de protection, est agrandi par l'ajout d'un quatrième volume. Cet ajout modifie la façade originelle et occasionne le déplacement de l'entrée principale sur une façade latérale. Un second bâtiment, dit de commande, est aussi construit à quelques mètres du premier.

En 1963, l'électricité est nationalisée et le poste devient la propriété d'Hydro-Québec. Il connaît quelques transformations mineures, comme l'ajout du petit bâtiment des compresseurs en 1971 pour accueillir de nouveaux équipements. Depuis 1993, le poste ne transforme plus l'électricité, mais joue un rôle de sectionnement, entraînant le retrait de plusieurs équipements techniques. L'environnement du site a aussi évolué depuis la construction du poste. À l'époque, une seule maison se trouvait à proximité, tandis qu'aujourd'hui, un quartier résidentiel de banlieue s'étend au sud.

Notices bibliographiques

DUFOUR, Johanne. *Les Centrales de la Mauricie*. Montréal, Hydro-Québec, 1985. 43 p.

LEMARCIS, Alexandra et Claudine DÉOM. *Inventaire patrimonial du poste de Trois-Rivières*. Montréal, Hydro-Québec et la Chaire de recherche du Canada en patrimoine bâti (Université de Montréal), Avril 2009. 128 p.

Usine de filtration de la Canadian International Paper • 508, rue des Commissaires

Vers 1920

Autre(s) nom(s) : Site du patrimoine (partie du lot 3 067 104), Site du patrimoine de l'usine de filtration de la CIP, Musée Boréal, Centre d'histoire de l'industrie papetière
Site du patrimoine constitué (Ville de Trois-Rivières, 2007)

Description

Le site du patrimoine de l'usine de filtration de la Canadian International Paper (CIP), constitué en 2007, est un site industriel comprenant une usine de filtration probablement construite de 1920 à 1921 ainsi que les vestiges d'une ancienne scierie. L'usine en brique rouge présente un plan rectangulaire d'un étage et est coiffée d'un toit à deux versants à pente très faible. Les murs sont percés de nombreuses fenêtres de grandes dimensions à arc surbaissé. Une tour octogonale, liée au bâtiment par une passerelle, se trouve à proximité, dans la rivière Saint-Maurice. Le site est aménagé au confluent de cette rivière et du fleuve Saint-Laurent, dans la ville de Trois-Rivières. Un site inscrit à l'Inventaire des sites archéologiques du Québec est associé au lieu.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du site du patrimoine de l'usine de filtration de la CIP repose sur son intérêt historique. Le site témoigne du développement de l'industrie des pâtes et papiers à Trois-Rivières au début du XX^e siècle. Son occupation par des entreprises fondées sur l'exploitation commerciale de la forêt remonte au milieu des années 1850, alors que le premier moulin à scier de la ville y est érigé par les entrepreneurs américains Norcross et Philipps. La scierie, reconstruite en 1872 à la suite d'un incendie, est acquise par la Saint-Maurice Lumber en 1892 puis cédée à l'International Paper en 1899. En 1910, le gouvernement du Québec adopte une loi limitant l'exportation du bois de papeterie québécois non transformé. Cette mesure incite les Américains à implanter des usines de pâtes et papiers sur le territoire québécois plutôt qu'aux États-Unis. Ainsi, un bâtiment voué à la transformation du bois en pâtes et papiers est construit à proximité de la scierie par une filiale de l'International Paper, la CIP, vers 1919. L'usine de filtration, destinée à pomper, filtrer et traiter les eaux usées de la compagnie, est probablement érigée de 1920 à 1921. À la fin des années 1920, l'établissement de la CIP devient la plus grande usine de papier journal au monde, contribuant à faire de Trois-Rivières la capitale mondiale de ce type de production. Le site du patrimoine témoigne donc de l'occupation du secteur par une des industries les plus prospères de l'histoire de la municipalité.

La valeur patrimoniale du site repose sur son intérêt architectural. L'usine de filtration constitue en effet un bon exemple de l'architecture industrielle fonctionnaliste présentant un système constructif mixte. Ce type architectural répond essentiellement à des objectifs d'efficacité et d'économie, puisque le bâtiment est entièrement conçu en fonction des besoins de la production. Le vocabulaire architectural et ornemental utilisé est simplifié et reflète habituellement la structure de l'édifice. L'usine de filtration est représentative de ce type par sa maçonnerie en brique, son toit en apparence

plate, mais en réalité à deux versants à pente très faible, ainsi que la sobriété de son décor extérieur. Ce dernier laisse deviner la structure du bâtiment par le rythme des fenêtres et des pilastres. Par ailleurs, le système constructif de l'édifice allie des techniques de construction anciennes et nouvelles. Au XIX^e siècle, les bâtiments industriels présentent habituellement une charpente en bois et des murs porteurs en maçonnerie. Ce type de structure ne permet que des ouvertures de dimensions limitées souvent surmontées d'un arc structural. Au tournant du XX^e siècle, de nouveaux matériaux tels le fer, l'acier puis le béton armé permettent la construction de charpentes plus solides qui libèrent les murs de leur rôle de soutien. Probablement construite de 1920 à 1921, l'usine de filtration présente un système constructif mixte composé de murs porteurs en brique et de poutres en béton armé qui supportent un toit également en béton. Le bâtiment est donc représentatif de l'introduction de nouveaux matériaux dans des systèmes de construction plus traditionnels.

La valeur patrimoniale du site repose sur son implantation. Situé au confluent de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent, le site témoigne des pratiques courantes de l'industrie papetière en matière de localisation d'usines. L'érection de celle-ci à proximité de la rivière Saint-Maurice, alors baptisée « la rivière du papier », assure le transport des billes de bois jusqu'au complexe, alors que la voie navigable du Saint-Laurent sert à l'expédition de papier journal et au transport de bois à pâte en provenance d'autres régions du Québec. Par sa situation géographique privilégiée, le site du patrimoine rappelle les règles qui guidaient l'implantation des usines de pâtes et papiers au début du XX^e siècle.

Source : Ville de Trois-Rivières, 2009.

Synthèse historique

Le site du patrimoine de l'usine de filtration de la Canadian International Paper (CIP) est aménagé au confluent de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent. L'occupation de l'emplacement par des entreprises fondées sur l'exploitation commerciale de la forêt remonte au milieu des années 1850, alors que le premier moulin à scier de Trois-Rivières y est érigé par les entrepreneurs américains Norcross et Philipps. La scierie, reconstruite en 1872 à la suite d'un incendie, est acquise par la Saint-Maurice Lumber en 1892 puis cédée à l'International Paper en 1899. En 1910, le gouvernement du Québec adopte une loi limitant l'exportation du bois de papeterie québécois non transformé. Cette mesure incite les Américains à implanter des usines de pâtes et papiers sur le territoire québécois plutôt qu'aux États-Unis. Ainsi, un bâtiment voué à la transformation du bois en pâtes et papiers est construit à proximité de la scierie par une filiale de l'International Paper, la CIP, vers 1919. L'usine de filtration, destinée à pomper, filtrer et traiter les eaux usées de la compagnie, est probablement érigée de 1920 à 1921. À la fin des années 1920, l'établissement de la CIP devient la plus grande usine de papier journal au monde, contribuant à faire de Trois-Rivières la capitale mondiale de ce type de production.



La papeterie de la Canadian International Paper (CIP), vers 1930. Musée McCord

Entre 1926 et 1936, des modifications importantes sont apportées à l'usine de filtration. Un agrandissement est réalisé du côté est afin de loger des filtres à tamis rotatifs. Une nouvelle prise

d'eau, de forme octogonale, est également construite à une quinzaine de mètres du rivage dans la rivière Saint-Maurice. L'ancien puits d'alimentation, situé plus près du rivage, est néanmoins conservé pour servir de support à la passerelle faisant le lien entre l'usine et la nouvelle prise d'eau. Après 1955, l'aménagement d'une salle de chloration à l'extrémité sud du bâtiment entraîne le percement d'une large porte sur la façade ouest afin de permettre le déchargement des cylindres de chlore. Vers 1960, un petit appentis servant de salle électrique est adossé au mur nord de l'usine. Par la suite, trois pompes servant à l'alimentation de l'usine sont ajoutées sur une plate-forme extérieure, à la base du puits d'alimentation. De plus, une fenêtre de la façade ouest est remplacée par une porte charretière, probablement pour le transport de matériel destiné à la maintenance des équipements de l'usine.

Vers 1980, l'ensemble du complexe papetier est acquis par la compagnie Produits forestiers Canadien Pacifique. Au moment de sa fermeture en 2000, l'usine était la propriété, depuis quelques années, de la société Tripap. En 2001, l'ensemble des installations est vendu, puis démoli. Seul le bâtiment qui abritait l'usine de filtration des eaux est conservé.

Le site du patrimoine de l'usine de filtration de la CIP est constitué en 2007. En 2009, Boréal, un centre d'histoire de l'industrie forestière, entreprend l'aménagement des lieux afin de s'y installer. Le centre est officiellement ouvert en 2010 et y présente des expositions temporaires et permanentes en lien avec la fabrication du papier. Le nouveau centre compte une tour d'observation qui s'avance dans la rivière Saint-Maurice, des salles dotées de voûtes en béton dans le soubassement ainsi qu'une terrasse offrant des points de vue remarquable sur les environs.



Entrée du Centre d'histoire de l'industrie papetière, 2010. Boréal.



Tour d'observation du Centre d'histoire de l'industrie papetière, 2010. Boréal.

Notices bibliographiques

CHARLAND, Jean-Pierre. *Les pâtes et papiers au Québec, 1880-1980 : technologies, travail et travailleurs*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1990. 447 p.

HILLER, Michael. « Un grand projet en Mauricie : Trois-Rivières sur Saint-Laurent ». *Urbanité*. Montréal, L'Ordre des urbanistes du Québec, Printemps 2009. p. 20-24.

ROBERT, Daniel. « Les industries du bois ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 12 (juin 2002). p. 9-11.

Société historique industrielle Inc. *Une page d'histoire de Trois-Rivières et la région : magnifique essor industriel*. Montréal, Société historique industrielle inc., 1955. 420 p.

Maison Bédard • 767, rue des Commissaires

Vers 1825 | Maurice Ryan et Olivier Larue, maçons

Autre(s) nom(s) : Maison Jacob, Maison Pierre–Stanislas–Bédard

Description

La maison Bédard est un bâtiment résidentiel construit vers 1825. De plan rectangulaire, son carré de pierre en moellons s'élève sur un étage et demi. Coiffée d'un toit à deux versants droits recouvert de tôle pincée, elle est percée par deux lucarnes à pignon et une lucarne en appentis située plus haut au centre. Les façades latérales sont érigées en murs coupe-feu. Un volume annexe de deux étages à toit plat est situé en recul sur la façade latérale droite. Il y a également un volume annexe d'un étage à toit à deux versants droits à l'arrière. Ces volumes annexes sont recouverts d'un parement de pierre agencé avec la pierre d'origine. Un tambour coiffé d'un fronton est situé sur la façade gauche. Il possède une porte traditionnelle en bois et donne sur une grande galerie protégée d'un auvent soutenu par des colonnes ouvragées. Sur la façade principale, les cinq ouvertures sont disposées avec symétrie et régularité par rapport aux lucarnes. Des chaînages de pierre sont perceptibles aux angles. Cette résidence est située sur la rue des Commissaires à l'angle de la rue Ferland au centre de Trois–Rivières.



Il possède une porte traditionnelle en bois et donne sur une grande galerie protégée d'un auvent soutenu par des colonnes ouvragées. Sur la façade principale, les cinq ouvertures sont disposées avec symétrie et régularité par rapport aux lucarnes. Des chaînages de pierre sont perceptibles aux angles. Cette résidence est située sur la rue des Commissaires à l'angle de la rue Ferland au centre de Trois–Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison Bédard tient notamment à son architecture. Elle témoigne des modes de construction du début du XIX^e siècle. À ce moment, les résidences sont bâties selon un carré de pierre modeste situé près du sol. Les façades en pierre à moellons s'élèvent sur un étage et demi. La prolongation des façades latérales en murs coupe-feu et le toit à deux versants droits sont d'autres éléments typiques de l'architecture héritée de la colonie française. La disposition symétrique des ouvertures ainsi que le chaînage d'angle en pierre reflètent l'influence néoclassique, dominante au XIX^e siècle, faisant de cette résidence un témoin de l'évolution de la maison traditionnelle québécoise à cette époque.

La valeur patrimoniale de la maison Bédard réside également dans son ancienneté. Le carré de pierre à moellons est caractéristique d'une méthode de construction qui cesse au courant du XIX^e siècle, tout comme l'utilisation des murs coupe-feu. Cette résidence témoigne de techniques et de matériaux anciens. Elle est une des rares constructions en pierre encore debout à Trois–Rivières.

La valeur patrimoniale de la maison Bédard repose aussi sur sa position géographique. Elle est située à proximité de l'arrondissement historique de Trois–Rivières dans l'ancien fief Hertel. Le domaine des Ursulines se trouve à côté ainsi que le centre religieux et économique de la ville. Cette résidence profite d'un site enviable dans un secteur à haute valeur historique et touristique.

Source : Municipalité de Trois–Rivières, 2010.

Synthèse historique

Au début du XIX^e siècle, plusieurs transactions ont lieu dans le fief Hertel. C'est à ce moment, en 1821, que le juge Pierre-Stanislas Bédard (1762–1829) fait l'acquisition de certains lots. Il y construit une résidence en pierre avant son décès en 1829. Les travaux de maçonnerie sont effectués par Maurice Ryan et Olivier Larue.

En 1850, les Ursulines achètent la propriété qu'elles louent par la suite, notamment aux Sœurs de la Providence dans les années 1860. La résidence ainsi que les terres autour sont louées à différentes personnes et mises en vente à quelques reprises sans succès. La maison nécessite alors des travaux. De 1953 à 1978, elle appartient à M. Jacob, employé de la Shawinigan Water and Power Co., responsable de la construction de volumes annexes.

Au fil des années, la résidence a subi quelques modifications, dont la condamnation de la porte de la façade principale donnant sur la rue Ferland qui a été remplacée par des blocs de verre ainsi que l'ajout d'une lucarne en appentis sur le toit et de quelques volumes annexes. Néanmoins, les caractéristiques principales de la résidence ont été conservées.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 7 (juin 1997).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Maison Bédard (angle Ferland/des Commissaires ».

Couronne mariale • Boulevard de la Commune

1954

Description

La Couronne mariale est un monument commémoratif érigé en 1954. L'ensemble est disposé sur une plate-forme en béton de forme circulaire. Huit colonnes peintes en bleu pâle s'élèvent pour recevoir la base de la couronne formée par un épais cerceau en acier. En haut de chaque colonne se trouve une armoirie différente. Vis-à-vis ces colonnes partent des bandeaux bleu ciel de forme fluide qui se rejoignent au centre. Ils sont ornés d'étoiles argentées. Le sommet de la couronne est marqué par un motif sphérique dominé par une fleur de lys. Il y a une feuille d'érable argentée entre chaque bandeau, au-dessus du cerceau. Au centre de la couronne, sur la plate-forme, se trouve une statue de Marie gris pâle disposée sur un socle en béton. Devant celle-ci, sur le pourtour de la plate-forme principale, se trouve une plaque commémorative. Ce monument est situé dans le parc de la Couronne au centre du carrefour giratoire reliant la route 138, le boulevard de la Commune ainsi que les rues Royale et Saint-Olivier, à côté du parc Pie-XII, au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la Couronne mariale tient notamment à son intérêt historique et symbolique. L'année 1954 est décrétée mariale par le pape Pie XII (1876–1958) pour souligner le centenaire du dogme de l'Immaculée Conception. À cette occasion, une couronne mariale est érigée à Trois-Rivières pour souligner cette année particulière pour les catholiques. Plus tard, en 1984, afin de célébrer le 350^e anniversaire de la ville, la statue de Marie Reine du Monde vient s'ajouter à la valeur de l'ensemble. Finalement, la même année, le monument est béni par le pape Jean-Paul II (1920–2005) lors de sa visite à Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de la Couronne mariale tient également à sa position. Point de repère hautement visible dans le paysage urbain, elle est placée à un endroit stratégique au cœur d'un important carrefour giratoire, formé entre autres d'un tronçon de la route 138, par où transitent à chaque jour des milliers d'automobilistes.



La couronne mariale, 1954. AVTR

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'année 1954 est décrétée mariale par le pape Pie XII (1876–1958) pour souligner le centenaire du dogme de l'Immaculée Conception.

Une couronne mariale est érigée à Trois-Rivières en 1954 à l'occasion de l'année mariale. La statue de Marie Reine du Monde est érigée lors du 350^e anniversaire de Trois-Rivières en 1984. Elle est bénie par le pape Jean-Paul II (1920–2005) lors de sa visite sur le territoire trifluvien le 10 septembre 1984. Le monument est restauré à cette occasion.



La couronne mariale, 1963. CIEQ

Édifice Loiselle • 100–110, rue des Forges

Vers 1910

Autre(s) nom(s) : Édifice Balcer ; Immeuble Reitmans ; Power Building ; Édifice North Shore

Description

L'édifice Loiselle est un bâtiment à vocation mixte, à savoir commerciale et résidentielle, construit vers 1910. Il possède un plan rectangulaire qui s'élève sur trois étages et se termine par un toit plat. Les façades sont en pierre de taille. Le bâtiment est situé à l'angle de deux voies publiques d'importance et possède deux façades principales. De chaque côté, les bâtiments sont contigus à d'autres constructions. Le rez-de-chaussée est entièrement percé de grandes vitrines et portes commerciales. Une grande porte vitrée à double vantail est située sur le coin du bâtiment. Un large bandeau peint en bleu sépare le rez-de-chaussée des étages. Les deux étages supérieurs sont percés par de nombreuses fenêtres rectangulaires disposées par groupes de deux ou de trois. L'angle arrondi du bâtiment possède trois fenêtres en bandeau vertical à chaque étage au-dessus desquelles se trouve l'inscription « Édifice Loiselle » en lettres majuscules dorées. Entre chaque groupe de fenêtres s'élève un pilastre. La disposition des ouvertures et les jeux dans la pierre concourent à créer des lignes verticales et horizontales nombreuses. Le sommet de l'édifice est coiffé par une corniche épaisse à modillons et denticules. L'édifice Loiselle est situé à l'angle des rues des Forges et Notre-Dame Centre au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'édifice Loiselle tient notamment à son intérêt historique. Il témoigne de l'importante période de construction qui suit l'incendie majeur qui détruit le centre-ville de Trois-Rivières le 22 juin 1908. À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour reconfigurer certaines rues et édicter des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à condition qu'ils entament les travaux dans des délais rapides. La construction du bâtiment sis à l'angle des



L'édifice Balcer, date inconnue. BAnQ

rues des Forges et Notre-Dame Centre s'inscrit dans cette période de grande construction. Établi sur ce lot depuis 1871, Aldolphe Balcer, manufacturier et importateur, y reconstruit son commerce de vêtements et accessoires pour hommes vers 1910.

La valeur patrimoniale de l'édifice Loiselle repose également sur son architecture. Il est représentatif des bâtiments construits à la suite de l'incendie de 1908 à Trois-Rivières. Lors de la reconstruction de la ville, des normes de construction strictes sont établies. De plus,



La rue des Forges et l'édifice Balcer, vers 1911. CIEQ

étages supérieurs. La structure du bâtiment est soulignée notamment par les pilastres qui créent des lignes verticales importantes. La composition régulière et symétrique, la présence de pilastres et la corniche épaisse confèrent une touche Beaux-Arts à ce bâtiment qui conserve une bonne authenticité.

La valeur patrimoniale de l'édifice Loisselle réside en outre dans sa position avantageuse. Ce bâtiment commercial est situé sur le coin d'un îlot, à l'angle de deux artères majeures que sont les rues des Forges et Notre-Dame Centre. Entouré de nombreux commerces, il est à proximité de l'hôtel de ville, du bureau de poste et de l'arrondissement historique. En raison de cette situation privilégiée dans le centre des affaires trifluvien, plusieurs propriétaires notables se sont succédé, dont la North Shore Power, la Banque de Montréal, la Three Rivers Traction Company et les magasins Reitmans. Encore aujourd'hui, l'édifice abrite des commerces et profite de sa situation enviable au centre-ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

En 1871, Adolphe Balcer fonde la Maison Adolphe Balcer, un commerce de vêtements et accessoires pour hommes. Balcer, manufacturier et importateur, possède également un autre commerce situé rue du Platon. Le 22 juin 1908, un incendie ravage tout le centre-ville ainsi que la Maison Balcer. À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour reconfigurer certaines rues et émettre des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à condition qu'ils entament les travaux dans des délais rapides. La construction du bâtiment sis à l'angle des rues des Forges et Notre-Dame Centre s'inscrit ainsi dans cette période de grande construction.



L'édifice North Shore, vers 1920. CIEQ

En 1914, la North Shore Power s'installe dans l'édifice que l'on appelle alors communément Power Building. La Banque de Montréal déménage dans cet édifice en 1925 et y effectue des travaux en 1931. Par la suite, la Shawinigan Water and Power y exploite une compagnie filiale, la Three Rivers

Traction Company, qui s'occupe du système de tramway de la ville. En 1954, le magasin Reitmans est inauguré dans ce bâtiment.

En 1986, l'homme d'affaires Jean Loiseau fait l'acquisition du bâtiment dont l'architecture a été remise en valeur. En 1989, l'édifice reçoit un prix Méritas de la Société de conservation et d'animation du patrimoine (SCAP) de Trois-Rivières pour la qualité de la restauration architecturale.

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 16 (juin 2006).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Édifice Loiseau ».

103–111, rue des Forges

1909

Adresse secondaire : 1436, rue Notre-Dame Centre

Description

L'édifice situé au 103–111, rue des Forges est un bâtiment à vocation mixte, à savoir commerciale et résidentielle, construit en 1909. Il possède un plan rectangulaire qui s'élève sur trois étages et se termine par un toit plat. Les façades sont recouvertes de briques et assises sur un soubassement en béton. Étant situé à l'angle de deux voies publiques, ce bâtiment possède deux façades principales, de là ses deux adresses. De chaque côté, ce bâtiment est contigu à d'autres constructions. Le rez-de-chaussée est percé de grandes fenêtres commerciales et de quelques portes dont une à l'angle du bâtiment. Cette dernière est entièrement vitrée alors que d'autres sont en bois et décorées de boiseries. Les deux étages supérieurs sont percés de nombreuses fenêtres rectangulaires disposées avec régularité. L'angle tronqué du bâtiment comporte une fenêtre à chaque étage au-dessus desquelles se trouve l'inscription « 1909 » dans un fronton à base interrompue formé par la corniche à consoles en bois. Cet angle est également marqué par des chaînages en brique. Les fenêtres sont ornées d'un linteau de pierre agrémenté de motifs. Ce bâtiment est situé à l'angle des rues des Forges et Notre-Dame Centre au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'édifice situé au 103–111, rue des Forges tient notamment à son intérêt historique. Il témoigne de l'importante période de construction qui suit l'incendie majeur qui a détruit le centre-ville de Trois-Rivières le 22 juin 1908. À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour refaire certaines rues et édicter des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à condition qu'ils entament les travaux dans des délais rapides. La construction de ce bâtiment sis à l'angle des rues des Forges et Notre-Dame s'inscrit ainsi dans cette période de reconstruction de la ville qui a transformé le paysage urbain trifluvien.

La valeur patrimoniale de l'édifice situé au 103–111, rue des Forges repose également sur son architecture. Il est représentatif des bâtiments construits à la suite de l'incendie de 1908 à Trois-Rivières. Lors de la reconstruction de la ville, des normes de construction strictes sont établies. De plus, plusieurs bâtiments sont édifiés dans les mêmes années et par un nombre d'architectes restreint, ce qui contribue à donner une certaine homogénéité architecturale à cette partie de la ville. Ce bâtiment est un excellent exemple des édifices bâtis dans la période 1908–1912 en raison notamment de sa volumétrie, de son élévation de trois étages, de son toit plat et de son parement en brique. Son rez-de-chaussée percé de grandes fenêtres commerciales est représentatif des bâtiments commerciaux du début du XX^e siècle pour lesquels le programme décoratif souvent rationalisé se concentre aux étages supérieurs. La composition régulière et symétrique, la présence

de chaînages d'angle, d'un petit fronton et d'une corniche à consoles confèrent la qualité de ce bâtiment.

La valeur patrimoniale de l'édifice situé au 103-111, rue des Forges réside en outre dans sa position avantageuse. Ce bâtiment commercial est situé sur le coin d'un îlot, à l'angle de deux artères majeures, à savoir les rues des Forges et Notre-Dame. Il est entouré de nombreux commerces, à proximité de l'hôtel de ville, du bureau de poste et de l'arrondissement historique. Il profite d'une cette situation privilégiée dans le centre des affaires trifluvien, Encore aujourd'hui, l'édifice abrite des commerces et bénéficie de sa position enviable au centre-ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le bâtiment situé au 103-111, rue des Forges témoigne de l'importante période de construction qui suit l'incendie majeur de 1908 à Trois-Rivières.

Le 22 juin 1908, cet incendie ravage tout le centre-ville. À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour refaire certaines rues et édicter des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à la condition d'entamer les travaux dans des délais rapides. La construction de ce bâtiment sis à l'angle des rues des Forges et Notre-Dame en 1909, pour loger la pharmacie Normand, s'inscrit ainsi dans cette période de grande construction.



La rue des Forges et le 103-111 à gauche, vers 1920. CIEQ

Cet édifice semble aujourd'hui divisé en deux propriétés. Le 103, rue des Forges (et 1436, rue Notre-Dame Centre) ainsi que le 105-111, rue des Forges semblent évoluer de manière différente, notamment au niveau des commerces du rez-de-chaussée qui possèdent des devantures distinctes. Les couleurs et les types de fenêtres différencient également les deux parties du bâtiment qui a conservé l'essentiel de ses caractéristiques architecturales.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 16 (juin 2006).

Bâtisse Badeaux • 268, rue des Forges

1908

Description

La Bâtisse Badeaux est un édifice à fonction commerciale construit en 1908. Ce bâtiment possède un plan rectangulaire sans saillie qui s'élève sur trois étages et se termine par un toit plat. Ses façades latérales sont contiguës aux constructions voisines. La façade principale, composée avec symétrie et régularité, est recouverte de pierre de taille. Le rez-de-chaussée est constitué de grandes ouvertures couvrant toute la surface. Au nombre de quatre, ces ouvertures sont séparées par une colonne en pierre. Ces cinq colonnes s'élèvent jusqu'au couronnement de l'édifice où elles sont coiffées



d'un chapiteau ionique avant de se poursuivre, dépassant légèrement la ligne supérieure du parapet. Elles divisent la surface en quatre bandes verticales identiques, chacune composée d'une paire de fenêtres rectangulaires au premier et au deuxième étage lesquelles sont séparées par un bas-relief. La partie supérieure de la façade est délimitée par une corniche à modillons surmontée d'un parapet portant l'inscription « Bâtisse Badeaux » en lettres majuscules. Ce bâtiment à vocation commerciale se trouve sur la rue des Forges, rue commerçante au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la Bâtisse Badeaux tient notamment à son architecture. Elle est représentative des bâtiments construits à la suite de l'incendie de 1908 à Trois-Rivières. Lors de la reconstruction de la ville, des normes de construction strictes sont établies. De plus, plusieurs bâtiments sont construits dans les mêmes années et par un nombre d'architectes restreint, ce qui contribue à donner une certaine homogénéité architecturale à cette partie commerciale de la rue des Forges. La Bâtisse Badeaux est un excellent exemple des édifices bâtis entre 1908 et 1912 en raison notamment de sa volumétrie, de son élévation de trois étages, de son toit plat et de son parement de pierre de taille. Son rez-de-chaussée, entièrement percé de grandes vitrines commerciales, est représentatif des bâtiments commerciaux du début du XX^e siècle desquels le programme décoratif, souvent rationalisé, se concentre aux étages supérieurs. La Bâtisse Badeaux constitue un bon exemple de l'architecture commerciale de cette période en raison notamment de ses cinq grandes colonnes en pierre qui s'élèvent depuis le sol pour dépasser légèrement le parapet, la projetant vers le ciel. Bas-reliefs et motifs végétaux font partie de l'ornementation de la façade principale dont la structure et les lignes droites bien en évidence dessinent des formes géométriques.

La valeur patrimoniale de la Bâtisse Badeaux réside en outre dans sa situation. En effet, ce bâtiment est implanté sur la rue des Forges, l'artère commerciale de Trois-Rivières. Sa situation à proximité de l'hôtel de ville, de la cathédrale et du vieux secteur de Trois-Rivières, le place au cœur du centre urbain et de la vie économique de la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La famille Badeaux est établie à Trois-Rivières au moins depuis le XVIII^e siècle. Avec ses divers membres de profession libérale, dont un notaire, un médecin et un député, cette famille occupe une place notable dans l'histoire de Trois-Rivières. La Maison L. Badeaux est un magasin spécialisé dans la vente de nourriture sèche fondé en 1878 par Louis Badeaux. Il s'agissait d'un des plus importants magasins de « nouveautés » à Trois-Rivières. Le commerce était établi sur la rue Notre-Dame Centre avant que l'incendie de 1908 ne le détruise.

À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour reconfigurer certaines rues et édicter des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à la condition d'entamer les travaux dans des délais rapides. Après cet événement dévastateur, la Bâtisse Badeaux est construite en 1908-1909 à quelques pas de là sur la rue des Forges, face au marché et à la rue Badeaux afin de loger le magasin de Louis Badeaux. À l'origine, le Federal Store et le magasin de marchandises sèches de Fred Aboud occupent également la Bâtisse Badeaux.

Mis à part les devantures du rez-de-chaussée qui ont subi plusieurs modifications au fil des occupations par les commerces qui s'y sont succédé, ce bâtiment a conservé la plupart de ses caractéristiques architecturales d'origine.

Notices bibliographiques

LEBLANC, Armand. « La Sterling Shirt and Overalls ». *Le Madelinois*. Cap-de-la-Madeleine, Société d'histoire du Cap-de-la-Madeleine, n° 16 (hiver 2006-2007). p. 6-8.

PRINCE, Jean. « Les familles Badeau ». *Le Coteillage*. Trois-Rivières, La Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières inc., vol. 4, n° 1 (printemps 1986). p. 27.

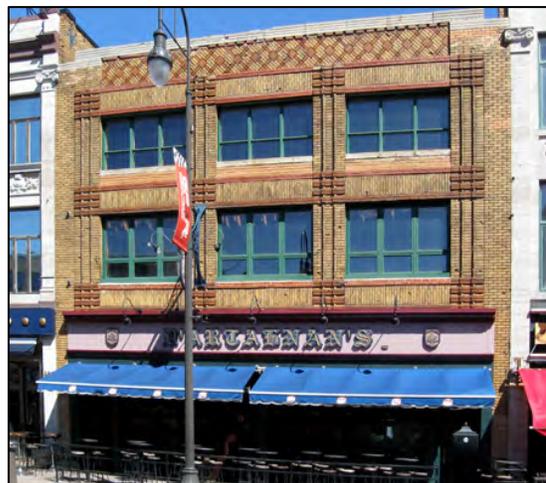


282–284, rue des Forges

Vers 1932

Description

Le 282–284, rue des Forges est un édifice à vocation mixte, à savoir commerciale et résidentielle, construit vers 1932. Il possède un plan carré, une élévation de trois étages et un toit plat. Les façades latérales sont contiguës aux bâtiments voisins. Le rez-de-chaussée est percé par des portes de garage en bois qui s'ouvrent pour créer une terrasse sur la rue. La façade avant est revêtue de brique aux étages supérieurs qui sont marqués par la régularité des trois ouvertures rectangulaires logeant trois fenêtres. La brique ocre, posée à la verticale ou à l'horizontale, est ponctuée de jeux de briques brunes créant des motifs aux coins des ouvertures et au sommet. Cet immeuble est situé sur la rue des Forges au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 282–284, rue des Forges tient notamment à son architecture. Il témoigne de l'architecture commerciale dans la première moitié du XX^e siècle à Trois-Rivières. Lors de la reconstruction de la ville après l'incendie de 1908, des normes de construction strictes sont établies si bien que cette partie de la ville située sur la rue des Forges est dotée d'une certaine homogénéité architecturale. Les édifices possèdent généralement une élévation de trois étages, un toit plat ainsi qu'un rez-de-chaussée percé de grandes fenêtres commerciales. Le programme décoratif se concentre aux étages supérieurs et varie d'un immeuble à l'autre. Dans ce cas, l'ornementation importante se compose surtout de nombreux jeux de briques qui créent des lignes verticales importantes. Ce bâtiment datant des années 1930 présente une influence Art déco plus rare dans ce secteur.

La valeur patrimoniale du bâtiment situé au 282, rue des Forges réside en outre dans sa position avantageuse. En effet, ce bâtiment est implanté sur la rue des Forges, l'artère commerciale par excellence de Trois-Rivières. Sa situation géographique, à proximité de l'hôtel de ville, de la Maison de la culture et du Musée québécois de culture populaire ainsi que de la cathédrale et du vieux Trois-Rivières, le place au cœur du centre urbain et de la vie économique de la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 282–284, rue des Forges est construit vers 1932. Ayant conservé sa vocation, ce bâtiment accueille des commerces au rez-de-chaussée. Les portes de garage vitrées au niveau de la terrasse constituent un ajout récent. La façade des deux étages supérieurs a toutefois conservé son apparence d'origine.

Bloc Dusseault • 359–369, rue des Forges

1911

Description

Le Bloc Dusseault est un édifice à vocation mixte, à savoir commerciale et résidentielle, construit en 1911. Il possède un plan rectangulaire, une élévation de trois étages et un toit plat. La façade principale est revêtue de brique alors que les façades secondaires sont contiguës aux bâtiments voisins. Le rez-de-chaussée, doté de vitrines commerciales, est entièrement vitré. De composition symétrique, cet édifice est divisé par des pilastres en trois bandes verticales qui comprennent chacune un commerce donnant sur la rue. Chaque étage supérieur est percé par six fenêtres. Celles du premier étage possèdent une ouverture presque carrée avec une fenêtre rectangulaire flanquée de deux baies latérales.



Celles de l'étage supérieur se caractérisent par une ouverture cintrée également encadrée par des baies latérales rectangulaires. Elles sont toutes munies de linteaux en pierre. Il y a aussi un motif de clé de voûte dans les linteaux cintrés des fenêtres supérieures. Le haut des quatre pilastres en brique est coiffé d'un chapiteau en pierre. Une bande horizontale en pierre termine le deuxième étage. Au-dessus de cette bande se trouve une corniche à modillons qui forme un fronton central à l'intérieur duquel se trouve l'inscription « BLOC DUSSEAULT » dans une insertion en pierre. La corniche est dominée par un parapet marqué par deux arcs cintrés présentant une insertion de pierre indiquant « 1911 ». Le Bloc Dusseault se dresse sur la rue des Forges, principale artère commerciale de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du Bloc Dusseault tient notamment à son intérêt historique. Il témoigne de l'importante période de construction qui suit l'incendie majeur qui détruit le centre-ville de Trois-Rivières le 22 juin 1908. À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour refaire certaines rues et édicter des règlements de



Le bloc Dusseault, vers 1912. Archives *Le Nouvelliste*

construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à la condition d'entamer les travaux dans des délais rapides. La construction du Bloc Dusseault sur la rue des Forges s'inscrit dans cette période de grande construction puisqu'il est construit en 1911.

La valeur patrimoniale du Bloc Dusseault repose également sur son architecture. Il est représentatif des bâtiments construits à la suite de l'incendie de 1908 à Trois-Rivières. Lors de la reconstruction de la ville, des normes de



Le bloc Dusseault, vers 1920. CIEQ

construction strictes sont établies. De plus, plusieurs bâtiments sont construits dans les mêmes années et par un nombre d'architectes restreint, ce qui contribue à donner une certaine homogénéité architecturale à cette partie de la ville située sur la rue des Forges. Le Bloc Dusseault est un excellent exemple des édifices bâtis vers 1908–1912 en raison notamment de sa volumétrie, de son élévation de trois étages, de son toit plat et de son parement de brique. Son rez-de-chaussée entièrement percé de grandes fenêtres commerciales est représentatif des bâtiments commerciaux du début du XX^e siècle desquels le programme décoratif se concentre aux étages supérieurs. La structure du bâtiment est soulignée notamment par les pilastres qui créent des lignes verticales importantes et les bandes de pierre horizontales qui démarquent les étages. La composition régulière et symétrique, la présence de pilastres et le fronton créé par la corniche épaisse confèrent un style néo-Renaissance à ce bâtiment qui conserve une bonne authenticité.

La valeur patrimoniale du Bloc Dusseault réside en outre dans sa position avantageuse. En effet, ce bâtiment est implanté sur la rue des Forges, l'artère commerciale de Trois-Rivières. Sa situation géographique, à proximité de l'hôtel de ville, de la Maison de la culture ainsi que de la cathédrale et du vieux Trois-Rivières, le place au cœur du centre urbain et de la vie économique de la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le Bloc Dusseault témoigne de l'importante période de construction qui suit l'incendie majeur qui touche Trois-Rivières en 1908. Le 22 juin, un incendie ravage le centre-ville. À l'été 1908, tout le centre-ville est à rebâtir. La Ville en profite pour refaire certaines rues et émettre des règlements de construction plus stricts. Des sommes d'argent sont également mises à la disposition des propriétaires pour la reconstruction, à condition par contre qu'ils entament les travaux dans des délais rapides. La construction du bâtiment sis sur la rue des Forges s'inscrit ainsi dans cette période de grande construction puisqu'il est construit en 1911 comme l'indiquent les pierres de date insérées dans le parapet.



Le bloc Dusseault, 1954. AVTR

Aujourd'hui, le bâtiment conserve sa vocation et accueille des commerces au rez-de-chaussée.

Notices bibliographiques

Mauricie. Base de données en histoire régionale [En ligne]. <http://www.cieq.ca/mauricie/>

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 16 (juin 2006).

Salle J.-Antonio-Thompson • 374-376, rue des Forges

1927 | Daniel John Crichton, architecte / Émmanuel Briffa, décorateur intérieur

Réhabilitation : 1987 | Bigué et Lord, architectes

Autre(s) nom(s) : Théâtre Capitol

Description

La Salle J.-Antonio-Thompson est un théâtre construit en 1927. Ce bâtiment possède un plan rectangulaire plus profond que large qui s'élève sur trois étages et se termine par un toit plat. La façade avant est composée en pierre de taille qui déborde un peu sur la façade latérale droite alors que le reste de l'édifice est recouvert de brique rouge. La façade latérale gauche est contiguë au bâtiment voisin. La façade principale est percée au rez-de-chaussée par quatre portes séparées par des baies vitrées qui sont protégées par une imposante marquise qui s'avance sur le trottoir. Les deux étages supérieurs sont composés avec symétrie. Chacun possède quatre fenêtres disposées par paires. Au centre de ces paires se trouve une petite colonne torsadée, motif qui est repris pour marquer l'angle droit du bâtiment. Les deux étages supérieurs sont séparés par un motif d'arcades cintrées alignées verticalement avec les fenêtres. Le sommet est orné d'un parapet en gradin au centre duquel se trouve un blason orné d'une fleur de lys en bas-relief. La partie en pierre de taille de la façade latérale droite possède le même couronnement. À droite se trouve également un volume adjacent d'un étage entièrement recouvert de brique. Ce volume est percé de nombreuses fenêtres qui sont très grandes et qui sont séparées par des piliers de brique, à l'exception de la façade avant exclusivement composée de verre. Le revêtement est agrémenté de jeux de briques et d'insertions de pierre. Ce bâtiment à vocation culturelle se trouve sur la rue des Forges, rue commerçante située au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la Salle J.-Antonio-Thompson repose sur son architecture cinématographique. Au Québec, l'architecture des cinémas antérieurs à 1940 se divise en trois phases : les scopes et les théâtres cinématographiques (salles adaptées au cinéma comme genre mineur, 1895-1915), les super palaces et les palaces de quartier (palaces cinématographiques, 1915-1930) et les salles des années 1930 (standardisation, 1930-1940). Durant la deuxième période, l'industrie du cinéma s'affirme et on assiste à la création d'un type architectural propre aux représentations cinématographiques, qui emprunte néanmoins sa monumentalité à l'architecture théâtrale du XIX^e siècle. Conçus par des architectes et des décorateurs réputés, ces édifices invitent à l'évasion. La Salle J.-Antonio Thompson est construite en 1927 et reflète le palace de quartier, notamment par son volume, ses nombreux espaces intérieurs, sa façade originale étroite et richement ornée, sa salle au décor somptueux, sa scène conçue aussi pour accueillir certaines représentations théâtrales, comme le vaudeville, ainsi que sa capacité d'accueil élevée.

La valeur patrimoniale de la Salle J.-Antonio-Thompson repose également sur l'intérêt de son décor intérieur. Les plans sont conçus par l'architecte Daniel John Crichton (1868-1946), concepteur de



La salle J.-Antonio-Thompson, date et source inconnues.

plusieurs cinémas à Montréal. Cette salle de spectacles possède un plan rectangulaire, un parterre accessible par des portes situées à l'arrière, un balcon de forme arrondie avec une pente douce. Deux loges sont placées à angle entre la scène et le balcon de chaque côté. La décoration intérieure est réalisée par Emmanuel Briffa (1875-1955), auteur de la décoration de plus de 200 salles de cinéma en Amérique du Nord. L'ornementation à la fois peinte et tridimensionnelle est riche et abondante. Entre 1915 et 1930, le décor des salles de cinéma s'inspire de tendances internationales, dont les styles Adam, atmosphérique, exotique et Art déco. Le décor opulent de la Salle J.-Antonio Thompson puise à plusieurs tendances. Il

comprend des fresques, des dorures, un lustre imposant au centre de la salle, des caissons et des moulures épaisses sur les murs et au plafond. L'ensemble forme un décor d'une grande richesse.

La valeur patrimoniale de la Salle J.-Antonio-Thompson repose aussi sur son intérêt pour l'histoire culturelle de Trois-Rivières. Pendant plusieurs décennies, les pièces de théâtre sont présentées dans un cadre pédagogique notamment au Couvent des Ursulines et au Séminaire Saint-Joseph. À cette époque, les spectacles sont rares et ont peu de succès, car le clergé catholique s'y oppose vivement. Il faut attendre le XX^e siècle pour voir plusieurs troupes de théâtre se former à Trois-Rivières. L'hôtel de ville demeure longtemps la principale salle de spectacles. En 1909, à la suite du grand incendie de 1908, Arthur-Jean-Baptiste Robert (?-1939) profite des avantages offerts pour la reconstruction et inaugure le premier véritable théâtre de la ville. Il en ouvre un deuxième en 1912 puis, un dernier en 1927, le théâtre Capitol, plus moderne et conçu pour le vaudeville et le cinéma, qui devient la salle la plus importante à Trois-Rivières. En 1979, le Capitol change son nom pour Salle J.-Antonio Thompson, en mémoire de Joseph-Antonio Thompson (1896-1974), musicien, compositeur et professeur de musique qui a grandement participé au développement artistique de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de la Salle J.-Antonio Thompson réside en outre dans son emplacement. En effet, cette salle de spectacles est située sur la rue des Forges, l'artère commerciale par excellence de Trois-Rivières, dans un secteur bien pourvu en restaurants et en lieux d'hébergement. Sa situation géographique, à proximité de la Maison de la Culture et de l'hôtel de ville ainsi que de la cathédrale et du vieux Trois-Rivières, la place au cœur du circuit culturel et touristique de la ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.



Intérieur de la salle actuelle. Ville de Trois-Rivières.

Synthèse historique

La Salle J.-Antonio-Thompson s'inscrit dans l'histoire culturelle de Trois-Rivières. Pendant plusieurs décennies, les pièces de théâtre sont présentées dans un cadre pédagogique notamment au Couvent des Ursulines et au Séminaire Saint-Joseph. À cette époque, les spectacles sont rares et ont peu de succès, car le clergé catholique s'y oppose vivement. Il faut attendre le XX^e siècle pour voir plusieurs troupes de théâtre se former à Trois-Rivières. L'hôtel de ville demeure longtemps la principale salle de spectacles, mais d'autres lieux servent également de scène tels que les grands hôtels, les salles paroissiales, le sous-sol de l'église presbytérienne St. Andrew, le marché aux denrées et la salle d'audience du palais de justice.



Intérieur de la salle actuelle. Ville de Trois-Rivières.

En 1909, Arthur-Jean-Baptiste Robert (-1939) profite des avantages offerts pour la reconstruction de la ville et inaugure le premier véritable théâtre de la ville, nommé Le Bijou. Il ouvre un deuxième théâtre en 1912, Le Gaieté. En 1927, Robert est responsable de l'érection d'un nouveau théâtre, plus moderne et conçu pour le vaudeville et le cinéma. Les plans sont de l'architecte montréalais Daniel-John Crighton (1868-1946) et la décoration est accomplie par Emmanuel Briffa (1875-1955). Baptisé Le Capitol, il est inauguré le 7 avril 1928. Cette salle devient la plus importante à Trois-Rivières si bien que les grands spectacles, concerts et autres événements s'y déroulent.

En 1966, les Robert vendent l'entreprise à la United Amusement Corporation qui se dévoue au cinéma. En 1978, la Ville se porte acquéreuse de l'édifice qu'elle fait restaurer l'année suivante afin d'éviter les travaux majeurs que la compagnie de cinéma désirait entreprendre. En 1979, le Capitol change son nom pour Salle J.-Antonio-Thompson, en mémoire de Joseph-Antonio Thompson (1896-1974), musicien, compositeur et professeur de musique qui a grandement participé au développement artistique de Trois-Rivières. En 1986-1987, les architectes Bigué et Lord conçoivent d'autres importants travaux qui permettent d'adapter l'édifice aux plus hautes normes en matière d'équipements scéniques tout en mettant en valeur le décor intérieur de la salle.

En 2001, le prix Félix de la salle de spectacles de l'année lui est décerné par l'ADISQ. La Corporation de développement culturel de Trois-Rivières gère aujourd'hui ce lieu de diffusion artistique.

Notices bibliographiques

« La conception des théâtres jusqu'à 1950 ». L'Encyclopédie canadienne [En ligne].
<http://www.thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=f1ARTf0009135>

LANKEN, Dane. *Montreal movie palaces : great theatres of the golden era, 1884-1938*. Waterloo, Ont., Archives of Canadian Art, 1993. 190 p.

MARTINEAU, Jocelyne. *Les salles de cinéma construites avant 1940 sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal*. Montréal, Ministère des Affaires culturelles, Direction du patrimoine de Montréal, 1987-1988, 2 cahiers.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 10 (août 2000).

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Salle de spectacle J.-Antonio- Thompson ».

Moulin à vent des Forges • 1250, boulevard des Forges

1938

Autre(s) nom(s) : Le Moulin en fleur ; Petit moulin de la place du Père-Lejeune ; Moulin latrines

Description

Le moulin à vent des Forges est un bâtiment public construit en 1938. Reprenant la forme d'un moulin à vent ancestral, cet édifice en pierre à moellons est composé de deux volumes juxtaposés, soit un corps rectangulaire d'un étage et demi coiffé d'un toit à deux versants surmonté d'une souche de cheminée au centre, ainsi qu'une tour circulaire de deux étages et demi coiffée d'un toit conique percé de petites lucarnes. Les deux parties du moulin présentent plusieurs composantes similaires, dont leur toiture recouverte de bardeaux de bois et leurs fenêtres à carreaux ornées de persiennes. Une



entrée est aménagée sur deux façades dans l'aile rectangulaire. Le moulin est situé au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières, implanté sur un terre-plein entre deux axes du boulevard des Forges et à proximité de l'entrée du Terrain de l'Exposition.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du moulin à vent des Forges repose notamment sur son intérêt historique. Ce bâtiment est associé au vaste projet de réaménagement du Terrain de l'Exposition qui marque la fin des années 1930 à Trois-Rivières. Mené par le gouvernement de l'Union nationale, dirigé par Maurice Duplessis (1890-1959), ce projet consiste à élaborer un immense parc récréatif en construisant des édifices destinés au sport, au divertissement et aux expositions agricoles. Bâti en 1938 près de l'entrée du site, ce moulin abrite les toilettes publiques. Il connaît par la suite diverses fonctions, servant entre autres de poste de taxi, de bureau de tourisme et de siège social à la Jeune Chambre de commerce de Trois-Rivières. La Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières (SCAP) y aménage ses locaux en 1981. Elle occupe l'édifice jusqu'en 1995. Deux ans plus tard, la Société d'horticulture de la Mauricie s'installe dans le moulin, renommé le Moulin en fleur. Elle y tient encore aujourd'hui des réunions et des événements publics.

La valeur patrimoniale du moulin à vent des Forges repose également sur son intérêt architectural. Le bâtiment, qui a l'aspect au premier coup d'œil d'un moulin à vent ancestral datant de l'époque de la Nouvelle-France, s'inscrit en fait dans un courant architectural régionaliste du début du XX^e siècle. Principalement associé à l'architecture résidentielle, ce courant consiste à évoquer des formes architecturales des habitations datant de la colonisation française des XVII^e et XVIII^e siècles, traduisant une certaine nostalgie. Ces bâtiments d'esprit ancien constituent en quelque sorte un manifeste prônant un retour aux sources et aux valeurs traditionnelles. Cette idéologie est notamment véhiculée par le gouvernement de l'Union nationale. Toutefois, dans le contexte d'aménagement du Terrain de l'Exposition, ce moulin fait figure d'exception à côté des pavillons modernes en béton érigés à l'intérieur du site. Ses murs en pierre à moellons, sa tour conique, son toit recouvert de bardeaux de bois et ses fenêtres à carreaux ornées de persiennes rappellent les anciennes constructions seigneuriales. Les autres bâtiments du site préfigurent la disparition de ce

courant historiciste et régionaliste avec l'avènement du modernisme, qui se répand au Québec après la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le moulin à vent des Forges est construit en 1938 à proximité de l'entrée du Terrain de l'Exposition. Ce bâtiment est en effet associé au vaste projet de réaménagement du site mené par le gouvernement de l'Union nationale, dirigé par Maurice Duplessis (1890–1959).

Ce moulin abrite d'abord les toilettes publiques du Terrain de l'Exposition. Il connaît par la suite diverses fonctions, servant entre autres de poste de taxi, de bureau de tourisme et de siège social à la Jeune Chambre de commerce de Trois-Rivières. La Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières (SCAP) y aménage ses locaux en 1981. Elle occupe l'édifice jusqu'en 1995. Deux ans plus tard, la Société d'horticulture de la Mauricie s'installe dans le moulin, renommé le Moulin en fleur. Elle y tient encore aujourd'hui des réunions et des événements publics.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières : d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). 16 p.

Porte Pacifique–Duplessis • 1600, boulevard des Forges

1938 | Jules Caron, architecte

Description

La porte Pacifique–Duplessis est un monument commémoratif construit en 1938. Reprenant la forme d'un arc de triomphe, la structure en béton recouvert de crépi est divisée en trois sections. Celle du centre, la plus large, est coiffée d'un toit à deux versants. Un passage en forme d'arc surbaissé est aménagé dans chaque section. De style Art déco, cette porte est ornée sur ses deux faces de bas-reliefs en béton avec agrégat de granite qui représentent des événements et des thèmes majeurs de l'histoire trifluvienne. Des luminaires verticaux en fibre de verre, groupés par trois sur chaque pilier, éclairent le monument la nuit. Quatre dates sont inscrites dans des médaillons : 1617, 1634, 1738 et 1938. La porte Pacifique–Duplessis marque l'entrée principale du parc de l'Exposition à l'angle des boulevards des Forges et du Carmel. Elle est située au nord du centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

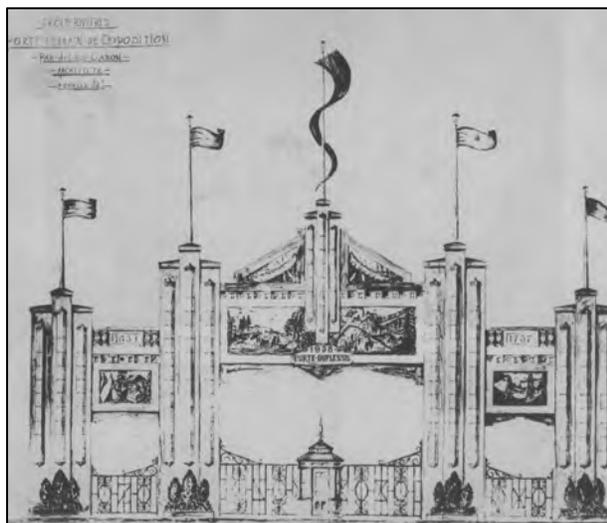
La valeur patrimoniale de la porte Pacifique–Duplessis repose notamment sur son intérêt historique. Ce monument est édifié dans le cadre d'un vaste projet de réaménagement du parc de l'Exposition, en période de crise économique. En effet, des programmes gouvernementaux sont mis en place durant la Grande Crise des années 1930 pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. La porte Pacifique–Duplessis, et dans un contexte plus large, tous les bâtiments et structures du parc de l'Exposition, s'inscrivent dans ces mesures. La Deuxième Guerre mondiale (1939–1945) éclate alors que le réaménagement du parc est à peine terminé. Pendant toute la durée du conflit, les lieux sont occupés par l'armée qui en fait un camp militaire. La porte Pacifique–Duplessis, qui constitue l'entrée principale du parc, est fermée à la circulation. Elle reprend son usage après la guerre, et sert encore aujourd'hui d'accès au site.

La valeur patrimoniale de la porte Pacifique–Duplessis tient également à ses intérêts architectural et artistique. L'œuvre est conçue par l'architecte Jules Caron (1885–1942), qui réalise aussi les plans de plusieurs bâtiments du parc de l'Exposition, dont la bâtisse industrielle et la « vacherie ». Issu d'une famille d'architectes très actifs dans la région, Caron construit à Trois-Rivières de nombreuses résidences et quelques édifices publics, dont un bureau de poste (1933–1936), une succursale de la Banque Nationale (1935) et une école de papeterie (1937). Pour les bâtiments du parc de l'Exposition, il s'inspire du style Art déco issu de l'Exposition des arts décoratifs et industriels modernes qui a eu lieu à Paris en 1925. Ce style, en vogue au Québec à partir de la fin des années 1920, est caractérisé, entre autres, par une accentuation de la verticalité, par des surfaces claires et lisses, par des jeux de volumes composés de retraits et de saillies et par une simplification géométrique des ornements. La porte Pacifique–Duplessis est représentative de ce courant par ses surfaces en béton recouvertes de crépi, par la forme en escalier du sommet de ses piliers, par ses luminaires verticaux et ses frises ornées de motifs géométriques. Les bas-reliefs de la structure sont aussi le fruit d'une fine recherche artistique. Ceux-ci sont conçus par le sculpteur Jean-Jacques

Cuvelier et réalisés par Télémaire Auger, tailleur de pierre. Ces images s'intègrent harmonieusement à l'ensemble et contribuent à créer un effet monumental.

La valeur patrimoniale de la porte Pacifique-Duplessis réside en outre dans son intérêt symbolique. Le monument commémore les grandes étapes de l'histoire municipale et régionale. Il est dédié à la mémoire du frère Pacifique Duplessis, franciscain décédé à Québec en 1619 et considéré comme le premier maître d'école en Nouvelle-France. Missionnaire « aux Trois-Rivières », il enseigne aux Amérindiens entre 1616 et 1618 dans une cabane construite sur le Platon. Cette scène est d'ailleurs illustrée dans un des bas-reliefs de la porte. Les autres bas-reliefs rappellent quant à eux divers moments ou événements importants à Trois-Rivières et en Mauricie, comme l'arrivée de Laviolette, fondateur de la Ville, la présence amérindienne, l'industrie des pâtes et papiers, la sidérurgie et l'énergie hydroélectrique. Le monument porte également l'inscription de quatre années : 1617 pour la présence du frère Pacifique Duplessis à Trois-Rivières, 1634 qui marque la fondation de la Ville, 1738 où a lieu l'allumage du haut fourneau des forges du Saint-Maurice et, enfin, 1938, année où la porte est construite. Par sa lecture suggestive du passé, la porte Pacifique-Duplessis alimente le sentiment d'appartenance des citoyens de la ville et de la région.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.



Dessin de la porte Pacifique-Duplessis par Jules Caron, vers 1938. Tiré de *Les Caron, une dynastie d'architectes depuis 1867*



La porte Pacifique-Duplessis, vers 1960. Photo: J. P. Body, BANQ

Synthèse historique

La porte Pacifique-Duplessis est édifée dans le cadre d'un vaste projet de réaménagement du parc de l'Exposition à Trois-Rivières. Ce site, occupé depuis la fin du XIX^e siècle, accueille des expositions agricoles, des événements et diverses festivités.

Durant la crise économique des années 1930, des programmes gouvernementaux sont mis en place afin de doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. La reconstruction des bâtiments du parc de l'Exposition et la porte Pacifique-Duplessis fait partie de ces mesures gouvernementales. L'ensemble du projet est achevé en 1938.

La Deuxième Guerre mondiale (1939–1945) éclate alors que le réaménagement du parc est à peine terminé. Pendant toute la durée du conflit, les lieux sont occupés par l'armée qui en fait un camp militaire. La porte Pacifique–Duplessis, qui constitue l'entrée principale du parc, est fermée à la circulation. Elle reprend son usage après la guerre.

Ce monument est érigé à la mémoire du frère Pacifique Duplessis, franciscain décédé à Québec en 1619 et considéré comme le premier maître d'école en Nouvelle–France. Missionnaire « aux Trois–Rivières », il enseigne aux Amérindiens entre 1616 et 1618. La porte commémore aussi les grandes étapes de l'histoire municipale et régionale avec ses bas–reliefs illustrant des thèmes majeurs : l'arrivée de Lavolette, fondateur de la Ville, la présence amérindienne, l'industrie des pâtes et papiers, la sidérurgie et l'énergie hydroélectrique.

La porte Pacifique–Duplessis bénéficie d'une restauration complète en mai 1996. Quelques interventions sont aussi effectuées en 2009 et en 2010. Le monument sert encore aujourd'hui d'accès au site de l'Exposition. Les voitures de course du Grand Prix de Trois–Rivières franchissent notamment son seuil chaque année.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois–Rivières : d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois–Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois–Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 14–15.

GÉLINAS, Hélène, Daniel ROBERT, Louise VERREAULT–ROY et René VERRETTE. *Inventaire des plaques et monuments commémoratifs, suivi d'un relevé des lieux–dits et des toponymes trifluviens*. Trois–Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois–Rivières, 1994 (juillet). p. 32.

Patrimoine Trois–Rivières. Dossier documentaire « Monument Porte–Pacifique–Duplessis ».

ROBERT, Daniel. « Une action née de l'urgence ». *Continuité : le patrimoine en perspective*. Québec, Conseil des monuments et sites du Québec, n° 77 (été 1998). p. 23–25.

Église de Saint-Jean-de-Brébeuf • 2850, boulevard des Forges

1956–1957 | Jean-Louis Caron, architecte

Description

L'église de Saint-Jean-de-Brébeuf est un lieu de culte de tradition catholique érigé de 1956 à 1957. Le bâtiment, revêtu de pierre à bossages, possède une structure d'acier. Avec un plan en croix latine, bien que le transept soit peu marqué, il est coiffé d'un toit à deux versants droits. La façade, aménagée dans un mur pignon, comporte deux bandeaux de pierre lisse se croisant à la manière d'un wigwam indien. Elle est flanquée à gauche d'une tour-clocher ornée d'unités cylindriques et de bastions, et percée d'une fenêtre en forme de flèche. Les longs pans possèdent deux séries d'ouvertures rectangulaires séparées par des allèges en tôle galvanisée. Un petit lanternon marque la jonction du chœur sur le toit. L'église est située sur un terrain planté de quelques arbres en bordure d'une intersection dans un secteur résidentiel de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Jean-de-Brébeuf repose notamment sur son intérêt historique. Le bâtiment témoigne du développement du territoire de Trois-Rivières au milieu du XX^e siècle. Durant la période de prospérité qui suit la Deuxième Guerre mondiale, de nouveaux secteurs domiciliaires sont aménagés en périphérie du centre historique de la ville, afin de loger la population croissante. Plusieurs nouvelles paroisses sont alors fondées. En 1954, 350 familles sont établies dans deux nouveaux secteurs en développement, nommés « Spémont » et « Sainte-Marie ». C'est durant cette même année qu'est érigée canoniquement la paroisse Saint-Jean-de-Brébeuf, pour desservir les habitants de ces quartiers. L'abbé Ovila Gagnon, vice-supérieur et préfet des études au Séminaire Saint-Joseph, est nommé curé-fondateur. Le lieu de culte et le presbytère sont construits en 1956 et en 1957.

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Jean-de-Brébeuf tient également à son intérêt architectural et, par le fait même, à son concepteur, Jean-Louis Caron (1913–1983), issu d'une famille de sculpteurs et d'architectes ayant produit une quantité considérable de bâtiments à usages religieux et institutionnel, majoritairement dans les régions de Trois-Rivières et de Nicolet. Formé à l'École des Beaux-Arts de Montréal, Jean-Louis Caron poursuit l'œuvre familiale pour concevoir à son tour plusieurs lieux de culte, dont l'Église du Très-Saint-Sacrement à Trois-Rivières, construite en même temps que l'église de Saint-Jean-de-Brébeuf. Les églises de Jean-Louis Caron, tout comme ses autres réalisations, illustrent le penchant de cet architecte pour le modernisme et les formes originales. Dans le cas de l'église de Saint-Jean-de-Brébeuf, Caron s'inspire du saint patron de la paroisse et inclut dans son œuvre plusieurs références aux Amérindiens et à la Nouvelle-France. À titre d'exemple, les deux bandeaux de pierre lisse qui se croisent sur la façade rappellent un wigwam, tandis que la fenêtre de la tour-clocher est en forme de flèche. À l'intérieur, le décor dépouillé de l'église laisse apparaître des poutres et des chevrons en bois non peint. Ce détail, de même que les bastions sur le clocher, est choisi par l'architecte pour rappeler les constructions anciennes du Québec. La sobriété moderne et le style personnel et unique de ce lieu de culte

intègrent toutefois des éléments plus conventionnels faisant de lui une église tout de même bien ancrée dans la tradition. Ainsi, le plan en croix latine, le toit à deux versants, la façade-pignon, le parement en pierre et la monumentalité de l'édifice le rattachent aux formes habituelles des églises québécoises depuis le XIX^e siècle. L'église de Saint-Jean-de-Brébeuf demeure par ailleurs originale par son décor symbolique et bénéficie de la renommée de son créateur, Jean-Louis Caron, acteur important de l'architecture moderne à Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Durant la période de prospérité qui suit la Deuxième Guerre mondiale, de nouveaux secteurs domiciliaires sont aménagés en périphérie du centre historique de Trois-Rivières, afin de loger la population croissante. Plusieurs nouvelles paroisses sont alors fondées. En 1954, 350 familles sont établies dans deux nouveaux secteurs en développement, nommés « Spémont » et « Sainte-Marie ». C'est durant cette même année qu'est érigée canoniquement la paroisse Saint-Jean-de-Brébeuf, pour desservir les habitants de ces quartiers. L'abbé Ovila Gagnon, vice-supérieur et préfet des études au Séminaire Saint-Joseph, est nommé curé-fondateur. Le lieu de culte et le presbytère sont construits en 1956 et en 1957.



Dessin de l'église de Saint-Jean-de-Brébeuf, vers 1954. Tiré de *Les Caron, une dynastie d'architectes depuis 1867*

Les plans de ces deux édifices sont conçus par l'architecte Jean-Louis Caron (1913-1983), issu d'une famille de sculpteurs et d'architectes ayant signé une quantité considérable de bâtiments à usages religieux et institutionnel, majoritairement dans les régions de Trois-Rivières et de Nicolet.

Pour construire cette église, Caron s'inspire du saint patron de la paroisse et inclut dans son œuvre plusieurs références aux Amérindiens et à la Nouvelle-France. L'architecte dessine lui-même le mobilier en bois, tandis que les œuvres d'art à l'intérieur sont conçues par le sculpteur Léo Arbour de Pointe-du-Lac et par le peintre trifluvien Jacques Lamer.

L'église de Saint-Jean-de-Brébeuf était toujours ouverte au culte en 2009.

Notices bibliographiques

CARON-DRICOT, Andrée. *Les Caron : une dynastie d'architectes depuis 1867*. Nicolet, Les Racontages, 1997. p. 251-252.

Paroisse Saint-Jean-de-Brébeuf : jubilé d'argent, 1954-1979. Trois-Rivières, s.n., 1979. 32 p.

Patri-Arch. *Églises paroissiales situées sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. 1^{ère} partie. Inventaire et évaluation du patrimoine religieux*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2000.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Paroisse Saint-Jean-de-Brébeuf ».

ROBERT, Daniel. « Les établissements paroissiaux ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998). p. 11-12.

Moulin à vent de Trois-Rivières • 3351, boulevard des Forges

1781

Monument historique classé (1961)

Description

Le moulin à vent de Trois-Rivières, classé en 1961, est une tour en pierre cylindrique de quatre étages, coiffée d'un toit conique de faible pente. Édifié en 1781 à proximité du fleuve Saint-Laurent, ce moulin a été déménagé en 1975 sur le campus de l'Université du Québec à Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du moulin à vent de Trois-Rivières repose sur son importance historique. Contrairement à la majorité des moulins construits au Québec, ce n'est pas un moulin banal. Il n'est donc pas relié à la vie socioéconomique d'une seigneurie, mais plutôt à celle de Trois-Rivières. Il était la propriété d'un particulier, qui le donnait en location à un meunier. Les Trifluviens y ont fait moudre leur grain entre 1781 et 1854, année où il cesse ses activités en raison d'une vive concurrence venant d'autres moulins.



Gravure du moulin à vent de Trois-Rivières réalisé pour son troisième centenaire en 1934. Source inconnue

La valeur patrimoniale du moulin de Trois-Rivières repose sur sa représentativité. Comme les autres moulins de la vallée du Saint-Laurent, c'est une tour cylindrique en pierre, coiffée d'un toit conique. Avec ses quatre étages, le moulin de Trois-Rivières est le plus élevé des 19 moulins à vent conservés au Québec.

La valeur patrimoniale du moulin à vent de Trois-Rivières repose également sur son intérêt technologique et ethnologique. Bien que privé de ses mécanismes d'origine, il témoigne d'une technique de mouture utilisée au cours du Régime français et au début du Régime anglais. À l'instar de plusieurs autres moulins construits entre le XVII^e et le XIX^e siècle dans la vallée du Saint-Laurent, il était implanté aux abords du fleuve Saint-Laurent, dans une région au relief plat, afin de tirer profit des vents dominants. Il témoigne aussi du savoir-faire des meuniers qui y travaillaient.

La valeur patrimoniale du moulin à vent de Trois-Rivières repose enfin sur sa fonction symbolique, puisqu'il a été acquis par la Ville de Trois-Rivières en 1906 et qu'il a été réparé et a reçu des ailes et un toit neufs à l'occasion des fêtes de son tricentenaire. La Ville manifestait ainsi son désir de conserver cette structure, attirant l'attention sur son histoire et son intérêt en tant que témoin d'un aspect de la vie d'autrefois et d'un savoir-faire tombé en désuétude.

Source : Ministère de la Culture et des Communications du Québec, 2004.

Synthèse historique

La Ville de Trois-Rivières se dote d'un moulin à vent dès 1650. Au XVIII^e siècle, deux moulins coexistent, dont un en pierre, bâti entre 1697 et 1704, sur le terrain de la commune (lieu commun de pâturage). Ce moulin, qui est successivement la propriété de Jean-Baptiste Fafard dit Laframboise, de Joseph Godefroy de Tonnancour, conseiller et procureur du roi, et d'Antoine Laguerche, est ravagé par les flammes en 1781. Peu de temps après le sinistre, les restes du moulin de la Commune sont achetés par Nathaniel Day, commissaire général de l'armée britannique, qui utilise les pierres pour en bâtir un nouveau près du fleuve. Au cours de son histoire, ce moulin change fréquemment de propriétaires, qui ne l'exploitent pas eux-mêmes mais le louent à des meuniers locaux. En 1830, le moulin est doté de deux paires de meules. Il cesse ses activités en 1854, en raison d'une vive concurrence venant d'autres moulins. Dix ans plus tard, les ailes, les pièces du mouvement et la toiture sont incendiées au cours d'un orage.



Carte postale illustrant le moulin à vent de la Commune, 1906. BAnQ



Le moulin à vent et les installations industrielles qui l'entourent, vers 1960. PTR

Le moulin à vent devient officiellement possession de la Ville de Trois-Rivières en 1906. À l'occasion des fêtes du tricentenaire, en 1934, il est réparé et reçoit des ailes et un toit neufs. Mais l'état du moulin, coincé entre les édifices de la rue Notre-Dame, se détériore rapidement. Pour assurer sa conservation, il est classé en 1961. En 1975, il est déménagé sur le terrain de l'Université du Québec à Trois-Rivières, son environnement d'origine étant jugé trop menaçant pour sa survie à long terme.

Notices bibliographiques

Commission des biens culturels du Québec. *Répertoire des motifs des biens classés et reconnus*. Québec, 2003. s.p.

Commission des monuments historiques de la province de Québec et Pierre-Georges ROY. *Vieux manoirs, vieilles maisons Québec*. Québec, Ls.-A. Proulx, 1927. s.p.

DESJARDINS, Pierre. *Les moulins à vent du Québec. Analyse et proposition d'intervention*. Québec, Ministère des Affaires culturelles, 1982. 18 p.

DIONNE, Pierre-Yves. « Moulin à vent ». Commission des biens culturels du Québec. *Les chemins de la mémoire*. Monuments et sites historiques du Québec. Tome I. Québec, Les Publications du Québec, 1990. p. 32.

PARADIS, Kathy et GAGNON, Laval. *La tournée des vieux moulins à vent du Québec*. Cap-Saint-Ignace, La Plume d'oie, 1999. 191 p.

Mausolée des Évêques (cimetière Saint-Michel) • 3400, boulevard des Forges

1965–1966 | Leclerc et Villemure, architectes

Monument historique cité (Ville de Trois-Rivières, 2007)

Monument historique classé (2009)

Description

Le mausolée des Évêques-de-Trois-Rivières, classé monument historique, est un bâtiment religieux de tradition catholique érigé en 1965 et 1966. Cette structure en béton, inspirée par l'expressionnisme formel, présente un plan irrégulier. Elle est composée de deux parties, soit le mausolée proprement dit et une chapelle funéraire. De plan semi-ovale, le mausolée est bas, refermé et surmonté d'un toit irrégulier à deux versants. La chapelle, de forme semi-conique, est percée à sa base de larges ouvertures non cloisonnées. Le mausolée des Évêques-de-Trois-Rivières est situé au centre du cimetière Saint-Michel à Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du mausolée des Évêques-de-Trois-Rivières repose sur son intérêt architectural. Le bâtiment est représentatif de l'influence de l'expressionnisme formel sur l'architecture religieuse québécoise dans la deuxième moitié du XX^e siècle. L'expressionnisme formel s'inscrit dans le mouvement moderne, qui marque une rupture avec les styles historiques par l'utilisation de nouveaux matériaux comme le verre, le béton ou l'acier et par la mise en valeur des formes pures. Ce courant émerge au Québec au cours des années 1960, à la fin de la période moderne en architecture. Il met de l'avant la dimension plastique et sculpturale des bâtiments par ses volumes et ses textures. Le mausolée des Évêques-de-Trois-Rivières, érigé en 1965 et en 1966, témoigne de ces principes. Le monument de plan irrégulier est entièrement fait de béton armé, présent sous des aspects variés. Les formes de la structure sont empreintes d'un symbolisme propre aux fonctions de chacune de ses parties. La chapelle évoque l'ascension des âmes par son volume en demi-cône élancé. La base ouverte sur deux côtés permet une libre circulation entre l'intérieur et l'extérieur. Le mausolée, qui jouxte la chapelle, présente un profil plus bas. Ses murs, essentiellement percés de soupiraux, sont beaucoup moins ouverts que ceux de la chapelle, afin de rappeler le repos des corps en terre.

La valeur patrimoniale du mausolée repose également sur son intérêt commémoratif. Ce lieu de mémoire abrite les dépouilles des évêques du diocèse de Trois-Rivières, auparavant inhumés au sous-sol de la cathédrale de l'Assomption. L'aménagement de deux salles communautaires dans les années 1960 oblige la translation des corps. Le mausolée, situé dans le cimetière Saint-Michel, compte dix emplacements. Il comprend les sépultures de M^{gr} Thomas Cooke (1792–1870), premier évêque du diocèse nommé en 1852, ainsi que ses successeurs, M^{gr} Louis-François Richer dit Laflèche (1818–1898), M^{gr} François-Xavier Cloutier (1848–1934), M^{gr} Alfred-Odilon Comtois (1876–1945) et M^{gr} Georges-Léon Pelletier (1904–1987). Les restes de 45 autres personnes, également

ensevelies sous la cathédrale, ont été enterrés en périphérie du monument. Parmi celles-ci se trouvent des évêques auxiliaires, des prêtres et quelques laïcs importants. Au fil des ans, les corps de 22 prêtres ont été mis en terre à leurs côtés. Le bâtiment est l'un des rares mausolées construits au Québec au XX^e siècle et le seul mausolée extérieur connu réservé à des religieux.

La valeur patrimoniale du mausolée repose aussi sur son association avec l'architecte Jean-Claude Leclerc (né en 1934). Lors d'un séjour en Europe, Leclerc effectue une tournée des principales œuvres de Le Corbusier (1887–1965) et travaille dans le bureau du chef d'atelier de ce dernier, André Wogenscky (1916–2004). Cette expérience influence ses créations, particulièrement entre 1964 et 1967, période où il est associé avec l'architecte Roger Villemure. La plupart des bâtiments qu'il conçoit se trouvent en Mauricie. À partir de 1972, il consacre sa carrière à l'enseignement en devenant directeur de l'École d'architecture de l'Université Laval, puis professeur. Le mausolée rappelle sa contribution au paysage moderne mauricien.

La valeur patrimoniale du mausolée repose en outre sur son intérêt paysager. Le monument, implanté au centre du cimetière Saint-Michel, occupe un espace dégagé offrant de multiples points de vue. Il est situé dans l'axe de composition principal du cimetière-jardin, qui relie l'entrée à un imposant calvaire formé de statues en bronze. Une percée dans le monument permet une vue cadrée vers le calvaire. Depuis l'entrée, la perspective sur la structure est renforcée par des alignements d'arbres. Le mausolée constitue donc une des pièces maîtresses de cet important cimetière de Trois-Rivières.

Source : Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine, 2009.

Synthèse historique

Le mausolée des Évêques se situe dans le diocèse de Trois-Rivières. Ce dernier est fondé en 1852, lors d'un démembrement du diocèse de Québec. De 1854 à 1858, la cathédrale de l'Assomption est érigée. Le sous-sol de l'église sert de crypte. Plusieurs évêques, prêtres et religieux ainsi que quelques laïcs importants de la région y sont ensevelis.

En 1964, des travaux de restauration sont effectués à la cathédrale de l'Assomption. Deux salles communautaires sont aménagées au sous-sol, à l'emplacement de la crypte, nécessitant la translation des restes. M^{gr} Georges-Léon Pelletier (1904–1987) décide alors de faire ériger un mausolée dans le cimetière Saint-Michel pour accueillir les sépultures déplacées. Cette décision coïncide avec des travaux de réaménagement, qui prévoient la construction de monuments au centre du terrain. Le mausolée, qui comprend une chapelle funéraire extérieure de soixante places, est alors conçu par la firme Leclerc et Villemure.

Jean-Claude Leclerc (né en 1934) termine ses études en 1958. Il ouvre son propre bureau et engage le dessinateur Victor Pinheiro au début de la décennie 1960. L'année suivante, il s'associe avec l'architecte Roger Villemure. Leclerc est inspiré par l'œuvre tardive de Le Corbusier (1887–1965), qui se caractérise par ses formes expressives. Il travaille avec le chef d'atelier de ce dernier, André



Le mausolée des évêques en construction, 1966. BANQ

Wogensky (1916–2004), lors d'un séjour en Europe. Cette influence se reflète dans ses créations, particulièrement entre 1964 et 1967.



Le mausolée des évêques à la fin de sa construction, 1966. BAnQ

La construction du mausolée débute à l'automne 1965 et se termine au printemps suivant. Les corps sont exhumés de la crypte, identifiés et inhumés dans leur nouveau lieu de sépulture à l'été 1966. Le mausolée abrite les sépultures de M^{gr} Thomas Cooke (1792–1870), premier évêque du diocèse nommé en 1852, ainsi que de ses successeurs, M^{gr} Louis-François Richer dit Laflèche (1818–1898), M^{gr} François-Xavier Cloutier (1848–1934), M^{gr} Alfred-Odilon Comtois (1876–1945). Les restes de 45 autres personnes, également ensevelies sous la cathédrale, sont enterrés en périphérie du monument. Parmi celles-ci se trouvent des évêques auxiliaires, des prêtres et quelques laïcs importants, dont le juge Dominique Mondelet (1798–1863), le seigneur

Joseph-Michel Boucher de Niverville (1808–1870) et son fils, Louis-Charles Boucher de Niverville (1825–1869), avocat, maire et député. Le monument funéraire est inauguré au printemps 1967. Le calvaire, visible à travers une percée de la structure, est installé en 1968.

Au fil des ans, les corps de 22 prêtres sont mis en terre autour du mausolée. M^{gr} Georges-Léon Pelletier repose auprès de ses prédécesseurs, à l'intérieur du monument qu'il a fait construire.

Le mausolée des Évêques-de-Trois-Rivières est cité monument historique en 2007. Il est classé en 2009.

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Le mausolée des évêques de Trois-Rivières : Rapport d'évaluation patrimoniale*. Québec, ministère de la Culture et des Communications, 2007. 104 p.

Site des Forges du Saint-Maurice • 10000, boulevard des Forges

1730 à 1883 (Occupation du site)

Reconstruction de certains éléments et aménagement du site : 1980 à 1990

Complexe du Haut Fourneau : 1983 | Gauthier, Guité et Roy, architectes

Lieu historique national du Canada des Forges-du-Saint-Maurice (1973)

Description

Le site des Forges du Saint-Maurice, reconnu lieu historique national du Canada en 1973, est un lieu d'interprétation historique et archéologique aménagé en plusieurs phases dans les années 1980. D'une superficie de près de 60 hectares, il comprend plusieurs vestiges d'habitations, de forges et de structures industrielles diverses, un complexe de facture contemporaine construit en 1983 et un vaste bâtiment en pierre reconstruit de 1988 à 1989 d'après les plans d'origine de l'édifice datant du XVIII^e siècle. Le complexe du Haut Fourneau présente une volumétrie expressive composée de structures métalliques,



d'une grande roue et de parties en béton et en verre recouvrant partiellement les vestiges d'un ancien fourneau. Située sur un promontoire naturel, la « grande maison » est une habitation rectangulaire de deux étages coiffée d'un toit à deux versants percé de lucarnes. Elle est prolongée par une annexe latérale perpendiculaire et ses murs sont recouverts de crépi. Le bâtiment loge des salles d'expositions ainsi que l'accueil du site. Les différentes composantes du lieu bordent un ruisseau dévalant un ravin et se jetant dans la rivière Saint-Maurice, qui coule à l'ouest du site. L'ensemble est implanté sur un terrain au relief très accusé et partiellement planté d'arbres, à 15 kilomètres au nord du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du site des Forges du Saint-Maurice repose notamment sur son intérêt historique et sur son ancienneté. Il s'agit à la fois de la première usine sidérurgique et de la première communauté industrielle fondées au Canada. Le site et ses minerais de qualité sont reconnus et



Aquarelle de la maison des forges, Henry Richard S. Bunnett. 1887. Musée McCord

inventoriés dès le milieu du XVII^e siècle par les autorités coloniales. Toutefois, le développement de cette industrie débute véritablement en 1730 lorsque le roi de France accorde un brevet d'exploitation des forges à François Poulin de Francheville, seigneur de Saint-Maurice. Malgré l'embauche d'ouvriers spécialisés venus de France, les premières années sont marquées par des difficultés résultant d'une mauvaise planification. L'entreprise, en déficit, est cédée au roi en 1741. Après la Conquête (1760), les forges sont gérées par le gouvernement britannique. C'est au XIX^e siècle que le site prend un essor considérable jusqu'à devenir un village industriel

où sont logés et nourris plus d'une centaine d'ouvriers et leur famille. En 1846, les Forges du Saint-Maurice redeviennent une compagnie privée en service jusqu'en 1883. Cette année-là, l'entreprise se voit obligée de fermer, à cause du contexte concurrentiel et des hauts coûts d'exploitation. Pendant plus de 150 ans, l'activité industrielle du site a eu une influence déterminante sur l'économie de la région.

La valeur patrimoniale du site des Forges du Saint-Maurice tient également à son intérêt didactique. Des campagnes de fouilles archéologiques menées entre 1973 et 1984 ont dévoilé des artefacts et des vestiges qui sont maintenant mis en valeur et interprétés sur les lieux. La reconstruction de bâtiments et l'aménagement du site à des fins touristiques, dans les années 1980, permettent aujourd'hui d'instruire le public sur l'histoire de son occupation. Les visiteurs et les classes d'écopistes peuvent emprunter un parcours historique ponctué de panneaux d'interprétation à travers les vestiges et les diverses composantes du site. Le bâtiment nommé la « grande maison » abrite des salles d'expositions qui renseignent sur l'histoire des forges, tandis que le complexe du Haut Fourneau interprète les mécanismes et les procédés de l'industrie sidérurgique. Géré par Parcs Canada depuis sa reconnaissance comme lieu historique national en 1973, le site des Forges du Saint-Maurice est à la fois un lieu de commémoration et d'apprentissage.

La valeur patrimoniale du site des Forges du Saint-Maurice réside aussi dans l'intérêt de son implantation. L'ensemble s'inscrit dans un paysage naturel enchanteur, à proximité de la rivière Saint-Maurice qui coule à l'ouest de son emplacement. Le terrain, au relief fortement accusé, comporte un promontoire naturel sur lequel est construite la « grande maison ». Les composantes bâties du site sont distribuées en bordure d'un ruisseau sinueux dévalant un ravin et se jetant dans la rivière. Une partie du site est boisée, tandis qu'un dégagement caractérise la zone des vestiges archéologiques. En outre, ce paysage naturel est facilement accessible à partir de Trois-Rivières, dont le centre-ville est situé à 15 kilomètres au sud.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.



Vue panoramique des forges du Saint-Maurice, vers 1880. Photo de George McDougall, Musée McCord

Synthèse historique

Le site des Forges du Saint-Maurice et ses minerais de fer de qualité sont reconnus et inventoriés dès le milieu du XVII^e siècle par les autorités coloniales de la Nouvelle-France. Toutefois, le développement de cette industrie débute véritablement en 1730 lorsque le roi de France accorde un brevet d'exploitation des forges à François Poulin de Francheville, seigneur de Saint-Maurice. Malgré

l'embauche d'ouvriers spécialisés venus de France, les premières années sont marquées par des difficultés résultant d'une mauvaise planification. L'entreprise, en déficit, est cédée au roi en 1741.



Peinture illustrant le site des forges du Saint-Maurice, date inconnue. BANQ



Carte postale illustrant les vieilles forges du Saint-Maurice, début XX^e siècle. BANQ

et nourris plus d'une centaine d'ouvriers et leur famille. À son apogée en 1845, le village compte environ 425 personnes, dont des travailleurs saisonniers. Cette époque de stabilité et de prospérité a lieu sous la gouvernance de Mathew Bell (1769–1849), qui administre la compagnie durant plus de 50 ans, soit de 1793 à 1846. Sous sa direction, l'entreprise diversifie sa production et commercialise des produits qui seront très demandés, tels que les poêles en fonte. Cette période a marqué l'imaginaire collectif de la région; les forges ainsi que le personnage de Mathew Bell sont en effet à l'origine de légendes.

En 1846, les Forges du Saint-Maurice redeviennent une compagnie privée et continuent leur production jusqu'en 1883. Cette année-là, l'entreprise se voit obligée de fermer, à cause du contexte concurrentiel et des hauts coûts d'exploitation. Ce site est alors abandonné pendant plusieurs années.

À partir de 1920, les forges suscitent un intérêt grandissant auprès des amateurs d'histoire, des gouvernements provincial et fédéral et du public. L'historien Benjamin Sulte publie cette année-là une histoire des Forges du Saint-Maurice, tout en recommandant à la Commission des lieux et monuments historiques du Canada la désignation du site comme lieu historique national. Le gouvernement du Québec prend possession du site en 1962, puis des fouilles et certains travaux de restauration ont lieu entre 1966 et 1972.



Reconstitution historique des hauts fourneaux des Forges du Saint-Maurice.

En 1973, le site passe sous la juridiction du gouvernement canadien et est officiellement désigné lieu historique national. Depuis, il est géré par Parcs Canada. D'autres campagnes de fouilles archéologiques sont menées entre 1973 et 1984, des bâtiments sont reconstruits et le site

est aménagé à des fins touristiques dans les années 1980. Il accueille notamment des salles d'exposition, un complexe d'interprétation des mécanismes et des procédés de l'industrie sidérurgique et un parcours historique ponctué de panneaux d'interprétation.

Notices bibliographiques

DESFOSSÉS-LE PAGE, Carmen. « Mise en valeur des Forges du Saint-Maurice ». *Le Coteillage*. Trois-Rivières, La Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières inc., vol. 4, n° 1 (printemps 1986). p. 16-17.

LANDRY, Marie-Thérèse. « Ainsi parlait le sol des forges ». *Continuité : le patrimoine en perspective*. Québec, Conseil des monuments et sites du Québec, n° 77 (été 1998). p. 35-37.

MARCHAND, Mario. « Diversifier l'économie : la « grande maison » des Forges du Saint-Maurice » *Trois-Rivières : l'histoire par le bâti*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1989. 11-13 p.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Forges du Saint-Maurice (Lieu historique national) Parcs Canada /1 ».

TOUSIGNANT, Martine. *Les Forges du Saint-Maurice*. Ottawa, Parcs Canada, 2004, 24 p.

Église de Saint-Michel-Archange • 10165, boulevard des Forges

1924

Démontage et déménagement : 1930

Autre(s) nom(s) : Église de Saint-Michel-des-Forges

Description

L'église de Saint-Michel-Archange est un lieu de culte catholique construit en 1924 puis déplacé et remonté en 1930 à son emplacement actuel. L'église possède un plan en croix latine avec chœur en saillie surmonté d'un toit à deux versants droits. La façade, symétrique, possède un clocher central disposé dans une légère avancée. Toutes les ouvertures sont cintrées. Les façades sont revêtues de brique beige alors que le clocher est recouvert de tôle et le toit de bardeau d'asphalte. Ce temple est situé en milieu rural, près du site historique national du Canada des Forges-du-Saint-Maurice, à Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Michel-Archange réside notamment dans son intérêt architectural. Elle est représentative des petites églises construites dans les paroisses rurales du Québec au début du XX^e siècle. Contrairement aux églises en pierre souvent monumentales, ces églises sont caractérisées par leurs dimensions modestes, leur plan rectangulaire et leur façade d'une grande simplicité, généralement surmontée d'un clocher. Elles s'inscrivent en continuité avec les traditions du XIX^e siècle. L'église de Saint-Michel-Archange en constitue un bon exemple en raison, notamment, de son plan modeste en croix latine dont les transepts sont très courts, de sa façade symétrique avec clocher central et de la grande simplicité de son ornementation.

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Michel-Archange repose également sur son intérêt historique. Elle constitue le quatrième lieu de culte de l'ancien village des Forges du Saint-Maurice. En 1738, ce plus ancien centre métallurgique en Amérique amorce ses activités. Le village des Forges est fondé en 1740 sous le vocable Saint-Louis. La première chapelle est alors aménagée dans la maison des missionnaires, puis une deuxième chapelle, vers 1755, près de la maison des récollets qui desservent la mission. La paroisse Saint-Maurice est inaugurée en 1841 et, vers 1852, un troisième temple est édifié, mais cette fois-ci à l'extérieur du site des Forges. Les Forges cessent leurs activités en 1883. La paroisse change son nom en 1921 pour Saint-Michel-Archange. L'église de Saint-Ignace-du-Lac, construite en 1924, doit être fermée en 1930 afin de permettre la construction d'un barrage sur la rivière Mattawin. Une entente intervient alors entre l'évêque de Trois-Rivières et la Shawinigan Water & Power Co afin que cette dernière cède le temple presque neuf à la paroisse de Saint-Michel-Archange. L'église est alors démontée, transportée et reconstruite à côté du nouveau presbytère. En 1961, la municipalité est annexée à la Ville de Trois-Rivières, mais l'église demeure un élément central de la vie communautaire du secteur Les Vieilles-Forges.

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Michel-Archange tient aussi à son implantation. En milieu rural, les villages s'organisent souvent autour des édifices paroissiaux et le clocher de l'église domine alors les bâtiments voisins. L'église constitue ainsi un point de repère notable dans le

paysage et signale la présence de la paroisse. L'église de Saint-Michel-Archange se dresse dans un environnement encore peu urbanisé où le paysage bâti se trouve essentiellement sur un axe principal, le boulevard des Forges. Entourée du presbytère, du cimetière et de l'école, elle occupe une place de choix au centre de l'agglomération. Élément structurant dans la trame bâtie du secteur, elle constitue un exemple typique d'un noyau paroissial villageois traditionnel en milieu rural.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'actuelle église de Saint-Michel-Archange est le quatrième lieu de culte de cette paroisse. En 1738, le plus ancien centre métallurgique en Amérique, les Forges du Saint-Maurice, amorce ses activités. Le village des Forges est fondé en 1740 et prend le nom de Saint-Louis. La première chapelle est aménagée dans la maison des missionnaires; vers 1755, une deuxième chapelle est construite près de la maison des récollets qui desservent la mission.

La paroisse Saint-Maurice est inaugurée en 1841. La troisième chapelle de la mission des Forges du Saint-Maurice est édiflée vers 1852, à l'extérieur du site des Forges. En 1920, la mission des Forges reçoit son premier curé résident et elle devient la paroisse Saint-Michel-Archange en 1921. L'arrivée de ce nouveau desservant est l'occasion de construire un presbytère ainsi qu'une annexe pour y loger la sacristie et un nouveau clocher.

En 1924, une deuxième église est construite dans la récente paroisse de Saint-Ignace-du-Lac, mais rapidement le village est fermé pour permettre la construction d'un barrage sur la rivière Mattawin. À la demande de l'évêque de Trois-Rivières, la Shawinigan Water & Power Company accepte de céder le temple catholique, presque neuf, à la paroisse Saint-Michel-Archange. L'église est alors démontée, transportée, puis reconstruite sur de nouvelles fondations à côté du nouveau presbytère, en face de l'ancienne chapelle. Les murs sont recouverts de brique et un clocher est installé permettant de loger trois cloches. Les entrepreneurs sont Louis Rainville et Wilfrid Marchand. L'ancienne chapelle est démolie l'année suivante, mais l'annexe encore récente est récupérée et recouverte de papier goudronné imitant la brique pour servir à nouveau de sacristie. Le chemin de croix est érigé en 1931.

La mission devient la municipalité distincte de Saint-Michel-des-Forges à partir de 1954. En 1959, Monseigneur George-Léon Pelletier (1904-1987) érige canoniquement la paroisse de Saint-Michel-des-Forges sous la protection de saint Michel, archange. En 1961, la municipalité est annexée à la Ville de Trois-Rivières. En 1972, la paroisse Saint-Jean-Baptiste de Grand-Mère offre les bancs de son église. Des rénovations sont effectuées, notamment entre 1978 et 1988.

Notices bibliographiques

DE LAGRAVE, François. *Au pays des cyclopes : Saint-Michel-des-Forges, 1740-1990*. Trois-Rivières, La Corporation communautaire de Saint-Michel-des-Forges, 1990. 1085 p.

HALLÉ, France. *Saint-Louis-de-France, 1904-2004*. Trois-Rivières, Corporation des fêtes du centenaire de Saint-Louis-de-France, 2004. 271 p.

Patri-Arch. *Églises paroissiales situées sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. 1^{ère} partie. Inventaire et évaluation du patrimoine religieux*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2000.

ROBERT, Daniel. « Les établissements paroissiaux ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998). p. 12-13.

Église de Saint-Philippe • 500, rue Gervais

1908–1909 | Daoust et Lafond, architectes

Description

L'église de Saint-Philippe est un lieu de culte catholique construit de 1908 à 1909 dans un style néo-roman. Elle possède un plan en croix latine avec chœur en saillie et un toit à deux versants droits comportant certains jeux d'agencements de volumes complexes. Les deux grands transepts possèdent des toitures en croupe et le chevet est formé d'un volume aux pans coupés. Les ouvertures cintrées sont soulignées par un arc en pierre de taille. La façade principale est composée avec symétrie. Elle possède deux tours carrées au sommet desquelles se trouvent les clochers revêtus de cuivre et décorés de flèches et de crochets. Le bas des façades sont revêtus de brique et le haut, d'acier. L'église de Saint-Philippe est située dans un environnement urbain dense à Trois-Rivières.



Cette église comprend quatre œuvres d'art classées en 1974, soit les tableaux *Le ravisement de saint Paul*, *Saint Pierre délivré de sa prison* et *La vision de saint Roch* de Joseph Légaré ainsi que *L'Assomption de la Vierge* de Claude François.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Philippe tient notamment à son intérêt historique. Elle témoigne du développement intense que connaît Trois-Rivières au début du XX^e siècle. À ce moment, le quadrilatère que forment les rues du Fleuve, Saint-Georges, Royale et Gervais est déjà parsemé de résidences, de petites manufactures et d'ateliers. Les distances que doivent parcourir certains paroissiens pour se rendre aux services religieux sont considérables. De plus, ce lieu de culte est trop exigu pour le nombre croissant de fidèles. Après l'incendie qui détruit une bonne partie de la ville en 1908, il faut tout rebâtir. Les francs-tenanciers du quartier adressent alors une requête à l'évêque. Le 1^{er} mai 1909, la paroisse de Saint-Philippe est érigée canoniquement. C'est la première paroisse à se détacher de la paroisse mère de l'Immaculée-Conception.

La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Philippe réside aussi dans son architecture et dans son créateur, l'architecte Charles Lafond (1867–1937). Lafond est très actif au début du XX^e siècle, notamment à Shawinigan où il est le concepteur de plusieurs bâtiments institutionnels religieux et civiques. L'église de Saint-Philippe présente d'ailleurs plusieurs similitudes avec l'église Saint-Marc de Shawinigan, aujourd'hui disparue à la suite d'un incendie. L'agence Daoust et Lafond est responsable des plans de l'église de Saint-Philippe en 1908. Cette église imposante de style néo-roman, avec ses nombreux volumes, ses agencements de toits et ses deux tours-clochers, s'inscrit en continuité avec la tradition néoclassique du XIX^e siècle.

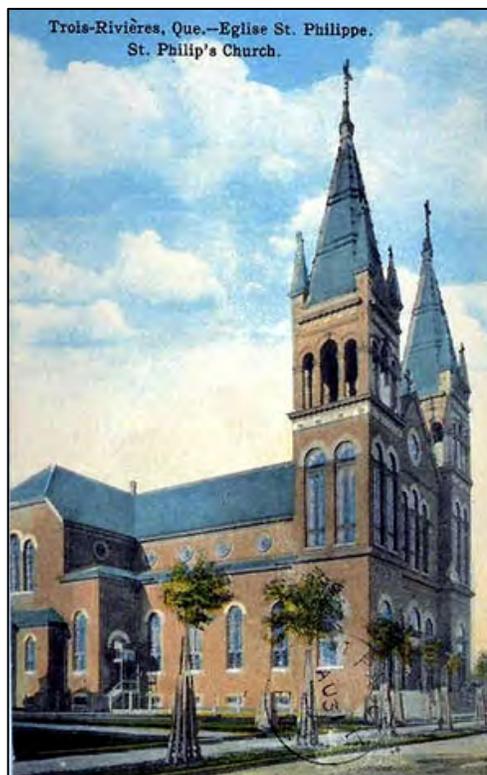
La valeur patrimoniale de l'église de Saint-Philippe tient également à la richesse de son décor intérieur. En effet, elle présente un des décors les plus élaborés et les plus achevés des églises

paroissiales trifluviennes. Elle accueille de nombreuses œuvres d'art qui proviennent de l'ancienne église paroissiale incendiée en 1908, dont un tableau de Claude François (Frère Luc) (1614–1685), trois peintures de Joseph Légaré (1795–1855), un bénitier en argent (1760) et plusieurs pièces d'orfèvrerie. L'artiste trifluvien Louis-Eustache Monty (1873–1933) a également exécuté 34 tableaux ornant le temple. Des colonnes corinthiennes, des sculptures, un orgue, un autel et un maître-autel en marbre ainsi que du mobilier en bois complètent l'ensemble. Les peintures du Frère Luc et de Légaré sont classées biens culturels par le gouvernement du Québec depuis octobre 1974.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Saint-Philippe est la première paroisse détachée de la paroisse mère de l'Immaculée-Conception. Au début du XX^e siècle, le quadrilatère formé des rues du Fleuve, Saint-Georges, Royale et Gervais est déjà parsemé de résidences, de petites manufactures et d'ateliers. Les distances que doivent parcourir certains paroissiens pour se rendre aux services religieux sont considérables. Le 22 juin 1908, le feu détruit une grande partie de Trois-Rivières. Le 30 juillet, la majorité des francs-tenanciers du quartier Saint-Philippe, lesquels possèdent un bien-fonds générant des revenus annuels atteignant ou dépassant un seuil déterminé par l'autorité compétente, adressent une requête à l'évêque demandant l'érection d'une nouvelle paroisse. Ainsi, la paroisse de Saint-Philippe est érigée canoniquement le 1^{er} mai 1909 par Monseigneur François-Xavier Cloutier (1848–1934) par détachement de la paroisse mère. L'érection civile a lieu au début de l'automne suivant.



L'église Saint-Philippe, vers 1910. BANQ



L'église Saint-Philippe, vers 1910. PTR

Le 29 octobre 1908, la construction de la nouvelle église débute. Les travaux sont confiés aux entrepreneurs Héon, Roy et McLeod, suivant les plans des architectes Daoust et Lafond. La pierre angulaire est celle de l'ancienne église paroissiale de l'Immaculée-Conception (1710) incendiée quelques mois plus tôt. Le 7 novembre 1909, l'église Saint-Philippe est inaugurée. Le grand orgue à tuyaux est installé en 1911 et la décoration intérieure est achevée en 1927, signée par l'artiste trifluvien Louis-Eustache Monty (1873–1933). Il réalise 34 tableaux qui s'ajoutent à certaines œuvres de la première église paroissiale qui ont été sauvées des flammes, dont des peintures du Frère Luc (1614–1685) et de Joseph Légaré (1795–1855), plusieurs pièces d'orfèvrerie et un bénitier en argent (1760). Les

portiques des entrées latérales, originellement en bois, sont reconstruits en maçonnerie entre 1947 et 1956. La couverture d'origine en tôle à la canadienne est remplacée en 1958 par du cuivre sur baguettes. En 1974, le gouvernement du Québec classe biens culturels quatre tableaux du Frère Luc et de Joseph Légaré.

Entre 1977 et 1980, des travaux majeurs ont lieu afin d'alléger le bâtiment. L'enfoncement des clochers et de certaines parties des transepts est dû à la faiblesse du sol et des fondations. L'architecte Jean-Louis Caron (1913-1983) et l'ingénieur Pierre Lacoursière sont chargés d'effectuer les travaux qui s'imposent. La solution retenue consiste à remplacer certains murs de brique par des matériaux plus légers. La rosace centrale, les huit fenêtres des tours et les impostes cintrées des entrées sont également recouvertes d'un parement d'acier.

L'église de Saint-Philippe, fermée au culte depuis décembre 2007, a été mise en vente en 2009.

Notices bibliographiques

Album des églises de la province de Québec. Volume 2. Montréal, Compagnie canadienne nationale de publication, 1929. p. 75.

GAUTHIER, Raymonde. *Trois-Rivières disparue, ou presque.* Montréal, Fides, 1978. p. 169.

Jalons : paroisse de l'Immaculée-Conception, Trois-Rivières, 1678-1978. Trois-Rivières, s.n., 1978. p. 94-95.

LAFLEUR, Ginette. *Histoire de la paroisse St-Philippe de Trois-Rivières, 1909-1984.* Trois-Rivières, Fabrique Saint-Philippe, 1984. 130 p.

Patri-Arch. *Églises paroissiales situées sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. 1^{ère} partie. Inventaire et évaluation du patrimoine religieux.* Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2000.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Paroisse Saint-Philippe ».

ROBERT, Daniel. « Les établissements paroissiaux ». *Patrimoine trifluvien.* Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998). p. 9-10.

Pavillons de la piscine du parc de l'Exposition • 1505, avenue Gilles–Villeneuve

1938–1939 | Jules Caron, architecte

Description

Les pavillons de la piscine du parc de l'Exposition sont deux édifices identiques construits en 1938 et 1939 afin de servir de vestiaires pour une vaste piscine extérieure, aménagée entre les deux constructions. De facture moderne, ceux-ci évoquent un paquebot : de plan rectangulaire, les pavillons en béton recouvert de crépi sont composés d'un long corps de bâtiment horizontal d'un étage, interrompu au centre par un agencement de volumes verticaux plus élevés et disposés en escalier. Toutes les parties des édifices sont coiffées d'un toit plat. La section centrale comporte trois portes à double vantail



surmontées d'une imposte et séparées par des pilastres. Cette entrée est flanquée de chaque côté d'une fenêtre verticale. La partie basse et les façades latérales sont percées de minces fenêtres horizontales. Les surfaces sont couronnées d'une mince corniche et certains détails architecturaux, tels que les chambranles des fenêtres et les portes, sont peints en rouge. Enfin, quatre mâts et une cheminée surmontent la toiture au centre. La piscine, de forme grande et rectangulaire, possède une structure épousant la forme d'un bateau en son centre. Les deux pavillons et la piscine sont implantés à proximité d'autres bâtiments destinés au divertissement et au sport, sur le Terrain de l'Exposition, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale des pavillons de la piscine du parc de l'Exposition repose notamment sur leur intérêt historique. Leur construction témoigne des mesures prises par le gouvernement de Maurice Duplessis (1890–1959) pour contrer la Grande Crise des années 1930. Dès qu'elle prend le pouvoir en 1936, l'Union nationale met en place un programme d'aide aux chômeurs touchés par la crise économique. Des subventions sont créées pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. C'est dans ce contexte que les autorités municipales de la Ville de Trois-Rivières décident de créer un immense parc récréatif sur le terrain de l'Exposition, où sont déjà construits des bâtiments en bois et quelques structures utilisées pendant l'Exposition agricole annuelle. Datant du XIX^e siècle, ces constructions sont alors désuètes. En 1938 et 1939, de nouveaux bâtiments en béton sont construits et la grande piscine est creusée sur le site. Les pavillons de la piscine constituent les vestiaires pour hommes et pour femmes. Presque terminés, les travaux sont interrompus quand éclate la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945). Le Terrain de l'Exposition est fermé au public et occupé par l'armée pendant toute la durée du conflit. Après plusieurs ennuis techniques et une controverse au sujet des bains mixtes, la piscine de l'Exposition ouvre finalement ses portes en 1947. Jusqu'au milieu des années 1960, elle s'avère un lieu très populaire, apparaissant même sur les cartes postales touristiques de la ville. Restaurés au milieu des années 1990, la piscine et ses pavillons sont encore aujourd'hui fréquentés durant l'été.

La valeur patrimoniale des pavillons de la piscine du parc de l'Exposition tient également à leur intérêt architectural. Ils forment un ensemble harmonieux avec les autres constructions du Terrain de l'Exposition, qui s'inscrivent toutes dans le sillon du Mouvement moderne. Certains bâtiments partagent des caractéristiques propres à l'Art déco, tandis que d'autres, comme ces pavillons, ont une esthétique plus près du courant américain appelé *streamline* ou *streamline moderne*. Ce dernier se répand en Amérique du Nord à partir de la fin des années 1920. Il est influencé par les formes du design industriel, ainsi que par la vitesse et le mouvement des nouveaux moyens de transport comme les paquebots transatlantiques. Il est notamment caractérisé par des lignes continues, des ouvertures horizontales, des éléments métalliques, des surfaces lisses et claires et des toitures plates soulignées d'une mince corniche. Comportant tous ces éléments, les pavillons de la piscine se distinguent par leur forme particulière évoquant un paquebot. En effet, leur volume bas et allongé percé de minces fenêtres horizontales, leur section centrale plus élevée, leurs mâts et leur cheminée créent cette image. La structure en forme de bateau, installée au milieu de la piscine fait d'ailleurs écho à ces caractéristiques.



La piscine du parc de l'Exposition, années 1960. BANQ

La valeur patrimoniale des pavillons de la piscine du parc de l'Exposition repose aussi sur leur concepteur, l'architecte, Jules Caron (1885–1942), qui réalise simultanément les plans de plusieurs bâtiments du site de l'Exposition, dont la « vacherie », la bâtisse industrielle et la porte Pacifique–Duplessis. Issu d'une famille d'architectes très actifs dans la région, Caron construit à Trois–Rivières de nombreuses résidences et quelques édifices publics, dont un bureau de poste (1933–1936), une succursale de la Banque Nationale (1935) et une école de papeterie (1937). Ses œuvres affichent souvent un style Art déco, comme ici pour les vestiaires de la piscine. Le Terrain de l'Exposition présente par ailleurs une concentration rare et appréciable de son œuvre.

La valeur patrimoniale des pavillons de la piscine du parc de l'Exposition réside en outre dans l'intérêt de leur implantation. Indissociables de la piscine qui les sépare, ils sont aussi étroitement liés aux autres bâtiments du site. Ceux-ci font tous partie d'un complexe voué aux manifestations sportives, aux expositions agricoles et aux rassemblements populaires. Les pavillons de la piscine sont entourés d'édifices construits à cette fin, dont le Colisée, le Stade Fernand–Bédard et l'aréna Claude–Mongrain.

Source : Municipalité de Trois–Rivières, 2010.

Synthèse historique

Les pavillons de la piscine du parc de l'Exposition s'inscrivent dans un vaste projet de réaménagement du Terrain de l'Exposition à Trois–Rivières, durant la Grande Crise des années 1930.

Dès qu'il prend le pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale, dirigé par Maurice Duplessis (1890–1959), met en place un programme d'aide aux chômeurs touchés par la crise économique. Des subventions sont créées pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. C'est dans ce contexte que les autorités municipales de la Ville de Trois–Rivières décident de créer un immense parc récréatif sur le Terrain de l'Exposition, où sont déjà construits des bâtiments en bois et quelques structures



La piscine du parc de l'Exposition, date inconnue. PTR

utilisées pendant l'Exposition agricole annuelle. Datant du XIX^e siècle, ces constructions sont alors désuètes.

En 1938 et 1939, de nouveaux bâtiments en béton sont construits et la grande piscine est creusée sur le site. Les pavillons de la piscine constituent les vestiaires pour hommes et pour femmes. Les plans sont conçus par l'architecte Jules Caron (1885–1942), l'auteur de plusieurs autres édifices du site. Presque terminés, les travaux sont interrompus quand éclate la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945). Le Terrain de l'Exposition est fermé au public et occupé par l'armée pendant toute la durée du conflit.

Après la guerre, la Ville redevient propriétaire de la piscine, mais éprouve quelques difficultés d'ordre technique qui retardent son ouverture au public : retard dans le réaménagement des vestiaires, absence d'un filtre à eau, formation et embauche des gardiens. Par ailleurs, une controverse au sujet des bains mixtes amène la municipalité à céder aux pressions des divers mouvements catholiques qui exigent la séparation des deux sexes. La piscine du parc de l'Exposition ouvre finalement ses portes en 1947. Jusqu'au milieu des années 1960, elle s'avère un lieu très populaire. Qualifiée de plus grande piscine extérieure en Amérique, elle apparaît même sur les cartes postales touristiques de la ville. Des spectacles nautiques et des compétitions sportives y sont aussi présentés.

En 1954, la gestion de la piscine est confiée à l'Œuvre des terrains de jeux (O.T.J.), un organisme municipal récemment créé. À partir de 1969, c'est le Service des loisirs de la Ville qui en assure l'entretien. Cependant, l'endroit connaît une période difficile jusqu'au milieu des années 1990. En effet, déjà vétuste, la piscine nécessite des réparations coûteuses et sa popularité diminue en raison de l'apparition de nombreuses autres piscines municipales.



La piscine du parc de l'Exposition, date inconnue. PTR

Rénovée en 1995, la piscine du parc de l'Exposition accueille encore aujourd'hui des baigneurs durant l'été et demeure une des plus grandes piscines extérieures au Canada.

Notices bibliographiques

BAnQ-Mauricie/Bois-Frances. Fonds Jean-Louis Caron, cote : P32. Localisation : 1E01011-03-003A-01, contenant : 1982-08-001/93, plan « Bâtisse vestiaire, façades principales et postérieure », 20 décembre 1938.

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières: d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10-11,14.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

Stade Fernand-Bédard • 1550, avenue Gilles-Villeneuve

1938 | Ernest L. Denoncourt et Jules Caron, architectes

Autre(s) nom(s) : Stade municipal ; Stade de Trois-Rivières ; Stade Maurice-Duplessis ; Stade de baseball

Description

Le Stade Fernand-Bédard est un édifice public à vocation sportive et récréative construit en 1938. Le vaste bâtiment en béton recouvert de crépi s'inspire du courant de l'architecture moderne américaine dit *streamline*. Il présente un plan en « V » tronqué et une élévation de trois étages; il est coiffé d'un toit plat. La façade comporte un avant-corps central dans lequel est aménagée l'entrée principale, protégée d'une marquise. Cet avant-corps est surmonté d'un parapet et orné de bandeaux gris verticaux; ces détails se retrouvent également aux angles de l'édifice. Les murs du stade sont percés de fenêtres



rectangulaires disposées de façon régulière. Certaines ouvertures, telles que les portes et les fenêtres de la partie supérieure du bâtiment, sont rouges. Des bandeaux horizontaux et une mince corniche soulignent les volumes et les surfaces lisses. Enfin, des mâts et des structures métalliques sont visibles au niveau de la toiture. Le Stade Fernand-Bédard comprend un terrain clôturé qui se déploie en éventail à l'arrière. Il est situé sur le Terrain de l'Exposition, au cœur d'un complexe voué au sport et aux divertissements, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du Stade Fernand-Bédard repose notamment sur son intérêt historique. Le bâtiment est associé au baseball, sport très prisé à Trois-Rivières depuis la fin du XIX^e siècle. Il témoigne également des mesures prises par le gouvernement pour contrer la Grande Crise des années 1930. Pratiqué dans les collèges de la ville à partir des années 1880, le baseball gagne en popularité au début du XX^e siècle et se voit de plus en plus financé par des compagnies. La Ville de Trois-Rivières joint les rangs du baseball professionnel pour la première fois en 1922. L'année suivante, un terrain voué à la pratique de ce sport et des estrades en bois sont aménagés par la Ville non loin de l'emplacement du stade actuel. En 1937, le premier ministre du Québec et député de Trois-Rivières, Maurice L. Duplessis (1890-1959), visite ces installations et remarque leur désuétude. Il promet alors l'érection d'un « temple moderne » du baseball, ce qui sera réalisé l'année suivante avec la construction du stade sur le Terrain de l'Exposition. À l'instar du Colisée et des autres bâtiments du site, le Stade Fernand-Bédard s'inscrit dans un vaste projet de réaménagement des lieux nécessitant l'embauche de milliers de travailleurs alors au chômage. Le projet est financé par un programme gouvernemental visant à doter les municipalités québécoises de nouvelles infrastructures et ainsi stimuler l'économie. Alors que les autres bâtiments du site sont réquisitionnés par l'armée pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), le stade demeure ouvert au public. Il a depuis été l'hôte de manifestations sportives d'envergure, et conserve encore aujourd'hui sa vocation initiale.

La valeur patrimoniale du Stade Fernand-Bédard réside également dans son intérêt architectural et par le fait même, dans ses concepteurs, les architectes Ernest L. Denoncourt (1888-1972) et Jules Caron (1885-1942) qui se sont associés pour mener ce projet. Denoncourt et Caron figurent parmi les architectes les plus prolifiques de Trois-Rivières. Leurs réalisations, qui s'élèveraient à plusieurs centaines, marquent le paysage bâti de la ville au XX^e siècle. Connus pour leurs œuvres modernistes, ces architectes sont notamment les auteurs à titre individuel des plans de plusieurs écoles et églises à Trois-Rivières, ainsi que de nombreux édifices commerciaux, résidentiels et institutionnels. Pour le stade du Terrain de l'Exposition, ils s'inspirent du courant de l'architecture moderne américaine dit *streamline* ou *streamline moderne*. Ce style se répand en Amérique du Nord à partir de la fin des années 1920. Il est influencé par les formes du design industriel, ainsi que par la vitesse et le mouvement des nouveaux moyens de transport comme les paquebots transatlantiques. Il est notamment caractérisé par des lignes continues, des ouvertures horizontales, des surfaces lisses et claires et des toitures plates soulignées d'une mince corniche. Le Stade Fernand-Bédard est représentatif du courant *streamline* par ses bandeaux et ses corniches qui marquent les façades et définissent les volumes, par son toit plat, et par ses murs en béton recouverts de crépi blanc. Avec ses garde-corps métalliques au sommet et sa forme particulière, le bâtiment fait d'ailleurs penser à un paquebot. Son style architectural s'harmonise avec celui du Colisée, édifice voisin conçu dans le même esprit.

La valeur patrimoniale du Stade Fernand-Bédard tient en outre à l'intérêt de son implantation. L'édifice fait partie d'un complexe voué aux manifestations sportives, aux expositions agricoles et aux rassemblements populaires. Il est entouré de bâtiments construits à cette fin, dont l'aréna Claude-Mongrain du Pavillon de la Jeunesse et le Colisée. Situé sur le Terrain de l'Exposition, le stade est associé au vaste projet de réaménagement de ce site à la fin des années 1930.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'histoire du Stade Fernand-Bédard du Terrain de l'Exposition à Trois-Rivières est liée à celle de l'engouement local pour le baseball, aux mesures gouvernementales du temps de la Grande Crise des années 1930 et au célèbre homme politique Maurice L. Duplessis (1890-1959).

Pratiqué dans les collèges de la ville à partir des années 1880, le baseball gagne en popularité au début du XX^e siècle et se voit de plus en plus financé par des compagnies. La Ville de Trois-Rivières joint les rangs du baseball professionnel pour la première fois en 1922, avec l'équipe des « Trios ». L'année suivante, un terrain voué à la pratique de ce sport et des estrades en bois sont aménagés par la ville non loin de l'emplacement du stade actuel.

En 1937, le premier ministre du Québec et député de Trois-Rivières, Maurice L. Duplessis (1890-1959), visite ces installations et remarque leur désuétude. Lui-même étant un grand amateur de ce sport, il promet alors l'érection d'un « temple moderne » du baseball, qui sera réalisé l'année suivante avec la construction du Stade sur le Terrain de l'Exposition. À l'instar du Colisée et des autres bâtiments du site, le stade s'inscrit dans un vaste projet de réaménagement des lieux nécessitant l'embauche de milliers de travailleurs alors au chômage. Le projet est financé par un



Le stade municipal de Trois-Rivières, 1946. Photo de Roland Lemire, BANQ

programme gouvernemental visant à doter les municipalités québécoises de nouvelles infrastructures et ainsi stimuler l'économie.

Nommé à ses débuts « Stade Maurice Duplessis », l'édifice ne portera jamais véritablement cette appellation, d'autant plus que Duplessis et son parti perdent les élections provinciales à peine quelques semaines après l'inauguration du stade en septembre 1939. Simultanément au stade de Trois-Rivières, Duplessis a également fait construire un stade similaire à Québec, au parc Victoria, selon les plans des mêmes architectes.

Alors que les autres bâtiments du site sont réquisitionnés par l'armée pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945), le Stade demeure ouvert au public pendant cette période trouble.

Le stade a depuis été l'hôte de manifestations sportives d'envergure, comme le Championnat canadien de baseball en 1984 et le Championnat mondial de baseball junior en 1989 et en 1998. L'édifice est rebaptisé Stade Fernand-Bédard en 2001, puis restauré en 2009, à l'occasion du 375^e anniversaire de la ville.

Notices bibliographiques

« Architecture trifluvienne : XVII^e – XX^e siècles ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003). p. 27.

BAnQ-Mauricie/Bois-Frances. Fonds Jean-Louis Caron, cote : P32. Localisation : 1E01011-04-005B-01 Boite : 1982-08-001/90. [Plusieurs plans du stade].

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières: d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10- 11,14.

PARADIS, Jean-Marc. *100 ans de baseball à Trois-Rivières*. Trois-Rivières, Championnat mondial de baseball junior 1989, 1989. 164 p.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

ROBERT, Daniel. « Trois-Rivières et Duplessis ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 9 (juin 1999). p. 18.

Pavillon des bovins du parc de l'Exposition • 1700, avenue Gilles–Villeneuve

1938–1939 | Jules Caron, architecte

Autre(s) nom(s) : Vacherie

Description

Le Pavillon des bovins, également connu sous le nom de « vacherie », est un vaste édifice public servant de salle d'exposition et construit en 1938 et 1939. Le bâtiment en béton recouvert de crépi présente un plan rectangulaire constitué d'un volume central de deux étages, d'un corps plus bas s'élevant sur un étage et d'une tour frontale de trois étages. La section centrale est coiffée d'un toit à croupes tandis que les autres sections sont coiffées d'un toit plat. La tour frontale, qui comporte une toiture conique, est percée de fenêtres sur les deux étages supérieurs alors que le rez-de-chaussée, ouvert, forme un porche soutenu par des pilastres. Les autres parties du bâtiment sont marquées par de minces fenêtres horizontales, dont plusieurs sont aujourd'hui condamnées. Un lanternon orne le toit au centre de l'édifice. Enfin, une annexe rectangulaire est aménagée perpendiculairement au mur arrière. Le Pavillon des bovins est entouré de bâtiments destinés au divertissement et au sport, sur le Terrain de l'Exposition, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du Pavillon des bovins repose notamment sur son intérêt historique. L'édifice est étroitement associé à un événement annuel centenaire à Trois-Rivières, soit l'Exposition agricole, tandis que sa construction témoigne des mesures prises par le gouvernement pour contrer la Grande Crise des années 1930. L'Exposition agricole de Trois-Rivières voit le jour en 1896 afin de favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Des bâtiments en bois sont alors construits sur le site actuel du Terrain de l'Exposition. Cet événement populaire prend de plus en plus d'ampleur au fil des années, et attire des forains qui y exploitent des manèges. Dans les années 1930, les bâtiments sont devenus désuets. Dès sa prise du pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale de Maurice Duplessis (1890–1959) met en place un programme d'aide aux chômeurs touchés par la crise économique. Des subventions sont créées pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. Le Pavillon des bovins et les bâtiments actuels du Terrain de l'Exposition s'inscrivent dans un vaste projet de réaménagement du site, qui fait partie de ces mesures gouvernementales. Les travaux sont exécutés en 1938, mais interrompus l'année suivante quand éclate la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945). Le Terrain de l'Exposition est dès lors occupé par l'armée jusqu'à la fin du conflit. Les soldats achèvent les travaux sur les bâtiments et les recouvrent de crépi. Ils aménagent des dortoirs dans quelques édifices, dont le Pavillon des bovins qui sert de caserne aux sous-officiers. L'édifice retrouve sa vocation initiale à la fin des années 1940.



Le pavillon des bovins (vacherie), 1946. Photo de Roland Lemire, BAnQ

notamment caractérisé par des lignes continues, des formes arrondies, des ouvertures horizontales, des surfaces lisses et claires et des toitures plates soulignées d'une mince corniche. Le Pavillon des bovins est représentatif de ce style par ses bandeaux horizontaux et ses corniches qui marquent les façades et définissent les volumes, par son toit en partie plat, par ses murs en béton recouverts de crépi blanc, par sa tour frontale et par ses minces fenêtres horizontales. Les plans de l'édifice sont conçus par l'architecte Jules Caron (1885–1942), qui réalise aussi les plans de plusieurs bâtiments du site, dont la bâtisse industrielle et la porte Pacifique–Duplessis. Issu d'une famille d'architectes très actifs dans la région, Caron construit à Trois–Rivières de nombreuses résidences et quelques édifices publics, dont un bureau de poste (1933–1936), une succursale de la Banque Nationale (1935) et une école de papeterie (1937). Le Terrain de l'Exposition présente une concentration rare et appréciable de son œuvre.

La valeur patrimoniale du Pavillon des bovins réside en outre dans l'intérêt de son implantation. L'édifice fait partie d'un complexe voué aux manifestations sportives, aux expositions agricoles et aux rassemblements populaires. Il est entouré de bâtiments construits à cette fin, dont la bâtisse industrielle qui se présente un peu comme sa jumelle, le Colisée et le Stade Fernand–Bédard.

Source : Municipalité de Trois–Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le Pavillon des bovins, communément appelé « vacherie », est construit en 1938 afin de servir de salle d'exposition pour les animaux à l'Exposition agricole de Trois–Rivières.

Cet événement annuel voit le jour en 1896 afin de favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Des bâtiments en bois sont alors construits sur le site actuel du Terrain de l'Exposition. Cette fête populaire prend de plus en plus d'ampleur au fil des années, et attire des forains qui y exploitent des manèges. Dans les années 1930, les bâtiments sont devenus désuets.

Dès sa prise du pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale de Maurice Duplessis (1890–1959) met en place un programme d'aide aux chômeurs touchés par la crise économique. Le Pavillon des bovins et les bâtiments actuels du Terrain de l'Exposition s'inscrivent dans un vaste projet de réaménagement du site, qui fait partie de ces mesures gouvernementales. Les plans du Pavillon des bovins sont conçus par l'architecte Jules Caron (1885–1942), qui réalise aussi les plans de plusieurs bâtiments du Terrain de l'Exposition, dont la bâtisse industrielle et la porte Pacifique–Duplessis.

La valeur patrimoniale du Pavillon des bovins tient également à son intérêt architectural. Le bâtiment forme un ensemble harmonieux avec les autres constructions du site, qui s'inscrivent toutes dans le sillon du Mouvement moderne. Certains bâtiments partagent des caractéristiques propres à l'Art déco, tandis que d'autres, comme le Pavillon des bovins, ont une esthétique plus près du courant américain appelé *streamline* ou *streamline moderne*. Ce dernier se répand en Amérique du Nord à partir de la fin des années 1920. Il est influencé par les formes du design industriel, ainsi que par la vitesse et le mouvement des nouveaux moyens de transport comme les paquebots transatlantiques. Il est

Les travaux sont exécutés en 1938, mais sont interrompus l'année suivante quand éclate la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945). Le Terrain de l'Exposition est occupé par l'armée pendant toute la durée du conflit. Les soldats achèvent les travaux sur les bâtiments et les recouvrent de crépi. Ils aménagent des dortoirs dans quelques édifices, dont le Pavillon des bovins qui sert de caserne aux sous-officiers.

L'édifice retrouve sa vocation initiale à la fin des années 1940. En 1956, des travaux sont effectués au deuxième étage et une annexe destinée à servir d'abri aux jeunes éleveurs est construite à l'arrière du Pavillon.



Le pavillon des Bovins du parc de l'Exposition, vers 1940.
PTR

Contrairement à la bâtisse industrielle, qui présente une architecture presque identique au plan d'origine, le Pavillon des bovins n'a pas bénéficié de travaux de restauration ces dernières années. Son état de conservation est actuellement précaire.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières: d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10-11,13.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

Colisée de Trois-Rivières • 1740, avenue Gilles-Villeneuve

1938

Modifications : 1963 | Jean-Louis Caron, architecte

Description

Le Colisée de Trois-Rivières est un édifice public à vocation sportive et récréative construit en 1938. Le vaste bâtiment en béton recouvert de crépi s'inspire du courant de l'architecture moderne américaine dit *streamline*. Il présente un plan rectangulaire et un volume articulé en escalier sur trois étages. La section supérieure de l'édifice est coiffée d'un toit à deux versants droits, tandis que les deux étages inférieurs sont coiffés d'un toit plat. La façade comporte un parapet strié de bandeaux horizontaux, auquel est superposé un deuxième parapet vertical. L'entrée principale, constituée de trois portails



vitrés, est protégée par un large porche. Des fenêtres rectangulaires tripartites marquent la façade, alors que les murs latéraux sont aveugles. Une souche de cheminée s'élève à l'extrémité droite du toit en façade, au sommet de l'édifice. Les volumes du Colisée sont définis par une corniche et des bandeaux en béton. Ce bâtiment est relié par des passages couverts aux édifices voisins, également dédiés aux manifestations sportives. Il est situé sur le Terrain de l'Exposition, au cœur d'un complexe voué au sport et aux divertissements, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du Colisée de Trois-Rivières repose notamment sur son intérêt historique. Construit à une époque de crise économique et de guerre, le bâtiment a connu une histoire mouvementée avant de devenir l'un des principaux lieux de rassemblement populaire de la ville. Sa construction est planifiée dès 1931, alors que la Ville de Trois-Rivières signe une convention en vertu de la *Loi de l'aide aux chômeurs*. En effet, des programmes gouvernementaux sont mis en place durant la Grande Crise pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. La construction du Colisée et, dans un contexte plus large, le réaménagement du Terrain de l'Exposition s'inscrivent dans ces mesures. Ces travaux ne sont toutefois véritablement réalisés qu'en 1938. À peine construits, le Colisée et les autres bâtiments du Terrain de l'Exposition sont cédés à l'armée et le site est utilisé comme camp militaire pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945). À partir de 1946, le Colisée redevient une propriété municipale. Durant quelques années, il sert principalement de roulathèque, c'est-à-dire une piste intérieure de patinage à roulettes. En 1951, un système de réfrigération nécessaire à la glace artificielle est installé, permettant à l'édifice de devenir l'aréna principal de Trois-Rivières. Depuis, le Colisée accueille une multitude d'événements, d'assemblées, d'expositions et de manifestations sportives. Les équipes de hockey régionales s'y entraînent également.

La valeur patrimoniale du Colisée de Trois-Rivières réside aussi dans son intérêt architectural. Le bâtiment s'inspire du courant de l'architecture moderne américaine dit *streamline* ou *streamline moderne*. Ce dernier se répand en Amérique du Nord dès la fin des années 1920. Il est influencé par les formes du design industriel, ainsi que par la vitesse et le mouvement des nouveaux moyens de transport comme les paquebots transatlantiques. Il est notamment caractérisé par des lignes

continues, des ouvertures horizontales, des surfaces lisses et claires et des toitures plates soulignées d'une mince corniche. Le Colisée est représentatif de ce style par ses bandeaux horizontaux et ses corniches qui marquent les façades et définissent les volumes, par son toit en partie plat, et par ses murs en béton recouverts de crépi blanc. Il conserve sensiblement la même apparence qu'à l'époque de sa construction. En 1963, l'architecte Jean-Louis Caron (1913-1983) apporte quelques légères modifications à l'édifice, comme l'ajout d'un large porche. Associés à la nouveauté et aux développements de la technologie moderne, les centres sportifs et les aréna érigés au Québec vers le milieu du XX^e siècle partagent souvent un style architectural semblable, hérité du Mouvement moderne. À titre d'exemple, le Colisée de Québec conçu par Robert Blatter (1899-1998), Fernand Caron (1905-1963) et Pierre Rinfret (1908-1967) en 1949-1950 possède, à l'époque de sa construction, plusieurs ressemblances stylistiques avec le Colisée de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale du Colisée de Trois-Rivières tient en outre à l'intérêt de son implantation. L'édifice fait partie d'un complexe voué aux manifestations sportives, aux expositions agricoles et aux rassemblements populaires. Il est entouré de bâtiments construits à cette fin, dont l'aréna Claude-Mongrain du Pavillon de la Jeunesse et le Stade Fernand-Bédard. Il est d'ailleurs relié à ses voisins par des passages couverts. Situé sur le Terrain de l'Exposition, le Colisée est associé au vaste projet de réaménagement de ce site à la fin des années 1930.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le Colisée de Trois-Rivières est construit en période de crise économique, dans le cadre d'un projet de réaménagement du Terrain de l'Exposition. Sa construction est planifiée dès 1931, alors que la Ville de Trois-Rivières signe une convention en vertu de la *Loi de l'aide aux chômeurs*. En effet, des programmes gouvernementaux sont mis en place durant la Grande Crise pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. La construction du Colisée et de la plupart des autres bâtiments du site s'inscrivent dans ces mesures. Ces projets ne sont toutefois véritablement réalisés qu'en 1938.



Le Colisée, 1946. Photo de Roland Lemire, BAnQ.

À peine construits, le Colisée et les autres bâtiments du Terrain de l'Exposition sont cédés à l'armée et le site est utilisé comme camp militaire pendant toute la durée de la Deuxième Guerre mondiale (1939-1945). Le Colisée sert alors de salle d'exercice et abrite également des bureaux administratifs.

À partir de 1946, l'édifice redevient une propriété municipale. Durant quelques années, il sert principalement de roulathèque, c'est-à-dire une piste intérieure de patinage à roulettes. Le Colisée présente aussi des expositions avicoles, des combats de boxe et des concours de « culture physique » au cours desquels est décerné le titre de « Monsieur Trois-Rivières ».

En 1951, un système de réfrigération nécessaire à la glace artificielle est installé, permettant à l'édifice de devenir l'aréna principal de la ville. Cette même année, le Colisée est officiellement

inauguré par le premier ministre du Québec et député de Trois-Rivières, Maurice L. Duplessis (1890–1959). À cette occasion, un match de hockey est disputé entre les Reds de Trois-Rivières et le Canadien de Montréal. Duplessis utilise également l'édifice comme amphithéâtre pour le lancement de sa campagne électorale en juin 1952.

Depuis, le Colisée accueille une multitude d'événements, d'assemblées et de manifestations sportives et populaires, tels que des matchs de lutte et de hockey. Les équipes de hockey régionales s'y entraînent d'ailleurs. En 1979, un autre aréna est construit à l'arrière du Colisée, lequel n'abrite donc plus la seule patinoire du Terrain de l'Exposition.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières: d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10–11, 14.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

ROBERT, Daniel. « Trois-Rivières et Duplessis ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 9 (juin 1999). p. 18.

Bâtisse industrielle du parc de l'Exposition • 1760, avenue Gilles Villeneuve

1938–1939 | Jules Caron, architecte

Autre(s) nom(s) : Pavillon de l'Industrie et de l'Agriculture

Description

La bâtisse industrielle du parc de l'Exposition est un vaste édifice public à vocation récréative construit de 1938 à 1939. Le bâtiment en béton recouvert de crépi présente un plan rectangulaire constitué d'un volume principal de deux étages au toit plat, d'un corps central plus élevé coiffé d'un toit à croupes et d'une tour frontale au toit conique. Cette tour est percée de grandes fenêtres sur trois niveaux et surmontée d'un lanternon. Les deux entrées principales de l'édifice, protégées d'une marquise, sont aménagées sur les façades latérales du corps central. Chacune est surmontée d'un bas-relief,



l'un représentant l'industrie, l'autre l'agriculture. Les façades du volume principal sont pratiquement aveugles et soulignées d'une mince corniche. Certains détails architecturaux, comme les chambranles des fenêtres et les portes, sont peints en rouge. La bâtisse industrielle est reliée par un passage couvert au Colisée, qui se dresse à sa droite. Entourée de bâtiments destinés au divertissement et au sport, elle est située sur le Terrain de l'Exposition, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la bâtisse industrielle du parc de l'Exposition repose notamment sur son intérêt historique. L'édifice est étroitement lié à un événement annuel centenaire à Trois-Rivières, soit l'Exposition agricole, tandis que sa construction témoigne des mesures prises par le gouvernement pour contrer la Grande Crise des années 1930. L'Exposition agricole de Trois-Rivières voit le jour en 1896 afin de favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Des bâtiments en bois sont alors construits sur le site actuel du Terrain de l'Exposition. Cet événement populaire prend de plus en plus d'ampleur au fil des années, et attire des forains qui y exploitent des manèges. Dans les années 1930, les bâtiments sont devenus désuets. Dès sa prise du pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale de Maurice Duplessis (1890–1959) met en place un programme d'aide aux chômeurs touchés par la Grande Crise. Des subventions sont créées pour doter les municipalités d'infrastructures nécessitant l'embauche d'une abondante main-d'œuvre alors sans travail. La bâtisse industrielle et les bâtiments actuels du Terrain de l'Exposition s'inscrivent dans un vaste projet de réaménagement du site, qui fait partie de ces mesures gouvernementales. Les travaux sont exécutés en 1938, mais sont interrompus l'année suivante quand éclate la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945). Le Terrain de l'Exposition est occupé par l'armée pendant toute la durée du conflit. La bâtisse industrielle est achevée et recouverte de crépi par les soldats, qui s'en servent comme caserne militaire. L'édifice retrouve sa vocation initiale à la fin des années 1940 et accueille encore aujourd'hui des expositions et d'autres événements ponctuels.

La valeur patrimoniale de la bâtisse industrielle du parc de l'Exposition tient également à son intérêt architectural. Le bâtiment forme un ensemble harmonieux avec les autres constructions du site, qui s'inscrivent toutes dans le sillon du Mouvement moderne. Certains bâtiments partagent des caractéristiques propres à l'Art déco. Or, certains autres, comme la bâtisse industrielle, affichent un programme esthétique proche du courant américain *streamline* ou *streamline moderne*, qui se répand en Amérique du Nord dès la fin des années 1920. Il est influencé par les formes du design industriel, ainsi que par la vitesse et le mouvement des nouveaux moyens de transport comme les paquebots transatlantiques. Il est notamment caractérisé par des lignes continues, des formes arrondies, de larges ouvertures, des surfaces lisses et claires et des toitures plates soulignées d'une mince corniche. La bâtisse industrielle est représentative de ce style par ses bandeaux horizontaux et ses corniches qui marquent les façades et définissent les volumes, par son toit en partie plat, par ses murs en béton recouverts de crépi blanc et par sa tour frontale percée de grandes fenêtres. Les plans de l'édifice sont conçus par l'architecte Jules Caron (1885–1942), qui réalise aussi les plans de plusieurs bâtiments du site, dont la « vacherie » et la porte Pacifique–Duplessis. Issu d'une famille d'architectes très actifs dans la région, Caron construit à Trois–Rivières de nombreuses résidences et quelques édifices publics, dont un bureau de poste (1933–1936), une succursale de la Banque Nationale (1935) et une école de papeterie (1937). Le Terrain de l'Exposition présente une concentration rare et appréciable de son œuvre.

La valeur patrimoniale de la bâtisse industrielle du parc de l'Exposition réside en outre dans l'intérêt de son implantation. Cet édifice fait partie d'un complexe voué aux manifestations sportives, aux expositions agricoles et aux rassemblements populaires, dont l'aréna Claude–Mongrain du Pavillon de la Jeunesse situé derrière, le Stade Fernand–Bédard et le Colisée, auquel il est d'ailleurs relié par un passage couvert.

Source : Municipalité de Trois–Rivières, 2010.

Synthèse historique

La bâtisse industrielle du parc de l'Exposition est construite en 1938 pour servir de pavillon de l'Industrie et de l'Agriculture lors de l'Exposition agricole de Trois–Rivières. Étrangement, l'appellation quelque peu anonyme de « bâtisse industrielle » lui est restée jusqu'à aujourd'hui.

L'événement annuel nommé Exposition agricole de Trois–Rivières voit le jour en 1896 afin de favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Des bâtiments en bois sont alors construits sur le site actuel du Terrain de l'Exposition. Cette fête populaire prend de plus en plus d'ampleur au fil des années, et attire des forains qui y exploitent des manèges. Dans les années 1930, les bâtiments sont devenus désuets.

Dès sa prise du pouvoir en 1936, le gouvernement de l'Union nationale de Maurice Duplessis (1890–1959) met en place un programme d'aide aux chômeurs touchés par la crise économique. La bâtisse industrielle et les bâtiments actuels du Terrain de l'Exposition s'inscrivent dans un vaste projet de réaménagement du site, qui fait partie de ces mesures gouvernementales. Les plans de la bâtisse industrielle sont conçus par l'architecte Jules Caron (1885–1942), qui réalise aussi les plans de plusieurs bâtiments du terrain de l'Exposition, dont la « vacherie » et la porte Pacifique–Duplessis. Les deux portes d'entrée sont chacune surmontées d'un bas-relief, l'un représentant l'industrie, l'autre l'agriculture.

Les travaux sont exécutés en 1938, mais sont interrompus l'année suivante quand éclate la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945). Le Terrain de l'Exposition est occupé par l'armée pendant

toute la durée du conflit. La bâtisse industrielle est achevée et recouverte de crépi par les soldats, qui s'en servent comme caserne militaire.

Après la guerre, l'édifice est occupé pendant quelques années par l'École technique, qui y enseigne certains métiers, dont la mécanique automobile. Il reprend sa vocation initiale de salle d'exposition à la fin des années 1940. Le bâtiment subit quelques modifications, dont la condamnation des fenêtres latérales.

En 1971, la bâtisse industrielle devient le pavillon des sports de l'Université du Québec à Trois-Rivières. L'intérieur est alors réaménagé pour convenir aux nouveaux besoins. Après des rénovations effectuées en 1999, l'institution quitte les lieux au début des années 2000. Le bâtiment retrouve son usage d'origine peu après. Lorsqu'il n'y a pas d'expositions, des compétitions sportives, des spectacles ou des salons thématiques s'y déroulent.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières : d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10-11, 13.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

Grange-écurie du parc de l'Exposition • 1770, avenue Gilles-Villeneuve

Vers 1938

Description

La grange-écurie du parc de l'Exposition est un bâtiment agricole construit entre 1930 et 1950. De plan rectangulaire, l'édifice en béton recouvert de crépi s'élève sur deux étages. Il est coiffé d'une toiture brisée à quatre versants en tôle rouge profilée. La couverture est percée de lucarnes en appentis et surmontée de deux cheminées d'aération. Une porte en bois à double vantail marque chaque étage sur le mur-pignon. La façade latérale droite comporte une série de minces ouvertures rectangulaires aujourd'hui condamnées et aménagées sous le larmier débordant du toit. Enfin, une annexe d'un étage



recouverte de tôle profilée blanche et coiffée d'un toit en appentis parcourt toute la longueur du mur latéral gauche. L'entrée de cette annexe est constituée d'une large porte en bois à deux vantaux fermés par une planche de bois disposée latéralement. La grange-écurie du parc de l'Exposition est implantée en face de l'Hippodrome, à proximité de bâtiments à vocation récréative et sportive, sur le Terrain de l'Exposition, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la grange-écurie du parc de l'Exposition repose notamment sur son intérêt historique. Ce bâtiment rappelle la fonction première du site de l'Exposition à Trois-Rivières, qui sert tout d'abord de piste de course à chevaux. Dès 1829, un « rond de course » est tracé sur le terrain appelé alors parc Saint-Louis. Une estrade en bois y est aménagée pour les spectateurs en 1853. Au fil des années, plusieurs dépendances se greffent à l'Hippodrome, comme un ensemble d'écuries. À partir de 1896, le site accueille l'Exposition agricole de Trois-Rivières, un événement annuel pour favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Les courses, les fêtes populaires et les expositions qui se déroulent sur le terrain attirent les foules et en font un lieu très fréquenté à certaines périodes de l'année. Plusieurs bâtiments tels que cette grange-écurie sont construits périodiquement afin d'héberger les chevaux et autres animaux, et d'entreposer divers équipements et matériaux. Le Terrain de l'Exposition est presque complètement réaménagé en 1938 dans le cadre de mesures gouvernementales pour contrer les effets de la crise économique. De nouveaux bâtiments en béton sont alors construits, remplaçant les structures désuètes du XIX^e siècle. Il est possible que cette grange-écurie soit bâtie dans ce contexte, étant elle-même en béton et recouverte de tôle.

La valeur patrimoniale de la grange-écurie du parc de l'Exposition tient également à son intérêt architectural. Il s'agit d'un type de bâtiment agricole fort répandu au Québec, habituellement en milieu rural. La grange à toit brisé est un modèle américain de dépendance agricole qui fait son apparition dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le modèle est diffusé assez rapidement au Québec par l'entremise des catalogues et des journaux d'agriculture. Plus spacieuse que la grange à pignon droit, la grange à toit brisé est appréciée pour son espace d'entreposage considérable au niveau des

combles, en plus d'assurer une meilleure isolation pour les animaux installés au rez-de-chaussée. Traditionnellement construite en bois, elle est parfois en béton lorsqu'érigée après 1930, comme ce bâtiment du Terrain de l'Exposition. Par ailleurs, ce dernier reprend, avec ses façades blanches et son toit rouge, un agencement typique des dépendances rurales québécoises.

La valeur patrimoniale de la grange-écurie du parc de l'Exposition réside en outre dans l'intérêt de son implantation. Elle est aménagée face à l'hippodrome, auquel elle est étroitement liée par sa fonction et son histoire. Elle est aussi située à proximité de l'ancien Pavillon de l'Agriculture et de l'Industrie et du Pavillon des bovins, deux autres bâtiments servant à abriter et à exposer des animaux. La grange-écurie forme donc un ensemble cohérent avec les autres éléments de son milieu.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La grange-écurie du parc de l'Exposition est un bâtiment destiné à abriter les chevaux de courses de l'Hippodrome et à entreposer divers équipements et matériaux.

Dès 1829, un « rond de course » est tracé sur le site, appelé alors parc Saint-Louis. Une estrade en bois y est aménagée pour les spectateurs en 1853. Au fil des années, plusieurs dépendances se greffent à l'Hippodrome, comme un ensemble d'écuries. Ces installations constituent le premier élément de ce qui deviendra un lieu de festivités populaires où se dérouleront des activités sportives, culturelles et récréatives. En effet, les courses, les fêtes et les expositions qui ont lieu sur le terrain attirent les foules et en font un endroit très fréquenté à certaines périodes de l'année. En plus des courses de chevaux, on y présente notamment les premières courses de cyclistes à la fin des années 1890.

À partir de 1896, le site accueille l'Exposition agricole de Trois-Rivières, un événement annuel pour favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Le Terrain de l'Exposition est presque complètement réaménagé en 1938 dans le cadre de mesures gouvernementales pour contrer les effets de la crise économique. De nouveaux bâtiments en béton sont alors construits, remplaçant les structures désuètes du XIX^e siècle. Il est possible que cette grange-écurie soit bâtie dans ce contexte. Elle est d'ailleurs entourée d'autres édifices construits en 1938 et servant à abriter et à exposer des animaux, comme l'ancien Pavillon de l'Agriculture et de l'Industrie et le Pavillon des bovins.

Notices bibliographiques

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières : d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10-11, 13.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Parc de l'Exposition de Trois-Rivières ».

Ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières • 1243, rue Hart

1936-1937

Autre(s) nom(s) : Édifice des guides catholiques ; Clinique du Parc

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

L'ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières est un bâtiment institutionnel construit de 1936 à 1937. Il possède un plan rectangulaire, un soubassement en béton, une élévation de deux étages et un toit plat. La façade latérale est contiguë au bâtiment voisin, celle de droite est en brique et la façade principale est revêtue de pierre de taille. La façade principale possède une entrée monumentale encastrée et encadrée de deux colonnes. La porte vitrée est entourée de baies latérales et d'une imposte. À l'étage, au-dessus de l'entrée, se trouve un bas-relief représentant un castor, une feuille d'érable, une croix chrétienne et un livre. Les angles arrondis de la façade principale sont pourvus chacun d'une longue baie vitrée verticale se déployant sur les deux étages de l'édifice. Les ouvertures de la façade latérale sont à guillotine. Une pierre de date indique « A-D 1937 » à droite de la porte. Ce bâtiment est situé sur la rue Hart, au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières tient notamment à son architecture. Bâti de 1936 à 1937, il est de style Art déco, populaire dans les années 1930 et 1940. Ce style apparaît pendant la période de l'entre-deux-guerres et est consacré par l'Exposition internationale des Arts décoratifs et industriels de Paris en 1925. L'Art déco est présent en architecture, mais aussi dans la conception de mobilier, d'objets décoratifs et d'affiches. Il se veut à la fois classique par sa composition et moderne par ses lignes épurées. Il se distingue par de grandes lignes qui augmentent l'impression de verticalité, par l'insertion de bas-relief et de pierre et par des motifs végétaux et géométriques stylisés. Dans le cas de l'édifice de la Commission des écoles catholiques, le classicisme se remarque dans la composition symétrique de la façade et la monumentalité octroyée à l'entrée qui est encadrée de colonnes. Par contre, les longues baies vitrées qui confèrent de la verticalité ainsi que les angles arrondis apportent un aspect plus moderne. Ce bâtiment constitue un exemple réussi et bien conservé de l'Art déco à Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de l'ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières réside également dans son historique. C'est dans ce bâtiment qu'est né le réseau de bibliothèques publiques de Trois-Rivières. En 1940, trois ans après la construction de l'édifice, la Commission scolaire entreprend de doter la jeunesse trifluvienne d'un centre de culture et de mettre sur pied une bibliothèque scolaire. Cette « Bibliothèque des Jeunes », dirigée par Claire Godbout, ouvre ses portes à l'étage de l'édifice en octobre 1941 avec une collection de 2000 volumes. En mai 1944, la Société Saint-Jean-Baptiste commence à promouvoir la création d'une bibliothèque publique. Après une

assemblée de fondation tenue en septembre de la même année, l'Association de la Bibliothèque des Trois-Rivières est officiellement reconnue le 11 octobre 1944. Au printemps suivant, la Commission scolaire cède l'administration de la Bibliothèque des Jeunes à la nouvelle association. En janvier 1946, le Conseil municipal réserve un espace pour la bibliothèque au deuxième étage de l'hôtel de ville où elle loge jusqu'en 1959. Reconnue officiellement comme bibliothèque municipale en 1963, elle compte aujourd'hui plusieurs succursales, dont la bibliothèque Gatien-Lapointe logée au centre culturel.

La valeur patrimoniale de l'ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières réside en outre dans l'intérêt de son emplacement. Il est situé sur la rue Hart, au cœur du vieux quartier de la ville et dans l'actuel centre commercial et institutionnel. La construction de bâtiments institutionnels majeurs, tels que la cathédrale et l'hôtel de ville, contribue au caractère élitiste et à l'essor de ce secteur. Ce bâtiment est situé face au parc Champlain à proximité de l'arrondissement historique de Trois-Rivières (décrété en 1964).

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Au début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg et près du fleuve. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits. Ainsi, la cathédrale est édifiée en 1858, le parc Champlain est aménagé en 1869, puis l'hôtel de ville est inauguré en 1872. Après la conflagration de 1908, plusieurs résidences y sont reconstruites.

L'ancien édifice de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières est construit en 1936-1937. En 1940, la Commission scolaire entreprend de doter la jeunesse trifluvienne d'un centre de culture et de mettre sur pied une bibliothèque scolaire. Cette « Bibliothèque des Jeunes », dirigée par Claire Godbout, ouvre ses portes à l'étage de l'édifice en octobre 1941 avec une collection de 2000 volumes. En mai 1944, la Société Saint-Jean-Baptiste commence à promouvoir la création d'une bibliothèque publique. Après une assemblée de fondation tenue en septembre de la même année, l'Association de la Bibliothèque des Trois-Rivières est officiellement reconnue le 11 octobre 1944. Au printemps suivant, la Commission scolaire cède l'administration de la Bibliothèque des Jeunes à la nouvelle association. En janvier 1946, le Conseil municipal réserve un espace pour la bibliothèque au deuxième étage de l'hôtel de ville où elle loge jusqu'en 1959. Reconnue officiellement comme bibliothèque municipale en 1963, elle compte aujourd'hui plusieurs succursales, dont la bibliothèque Gatien-Lapointe logée au centre culturel.

Aujourd'hui, l'ancien bâtiment de la Commission des écoles catholiques de Trois-Rivières loge une clinique de soins médicaux et dentaires.

Notices bibliographiques

Patri-Arch. *Inventaire du patrimoine architectural du Chemin du Roy*. Trois-Rivières, Ville de Trois-Rivières et Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 2003.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 10 (août 2000).

Ancien bureau de la Commission de l'Exposition • 1650, rue de l'Hippodrome

Vers 1920 | Jules Caron, architecte

Description

L'ancien bureau de la Commission de l'Exposition est un bâtiment administratif construit vers 1920. De plan rectangulaire, le bâtiment en bois de deux étages est coiffé d'un toit à deux versants à faible pente. Les larmiers du toit sont débordants et légèrement incurvés, laissant voir les chevrons. La jonction entre le rez-de-chaussée et le premier étage est marquée par un avant-toit en bardeaux de bois peint en rouge, également recourbé et soutenu par des chevrons. La façade présente un avant-corps surmonté d'un fronton. La partie inférieure de cet avant-corps constitue une véranda dans laquelle est aménagée l'entrée principale, accessible par une série de marches. Le deuxième étage du bâtiment est percé sur presque toute sa surface de fenêtres rectangulaires groupées par trois. Les façades, recouvertes de planches posées à clin et peintes en blanc, sont ornées de planches cornières. Un appentis est aménagé sur le mur latéral gauche, tandis qu'une annexe rectangulaire de deux étages est accolée au mur arrière. Le bâtiment est voisin de l'Hippodrome, sur le Terrain de l'Exposition, au nord-ouest du centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien bureau de la Commission de l'Exposition repose notamment sur son intérêt historique. Le bâtiment est associé à un événement annuel centenaire, soit l'Exposition agricole de Trois-Rivières, qui voit le jour en 1896 pour favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Des bâtiments en bois sont alors construits sur le site actuel du Terrain de l'Exposition. En 1915, la gestion du terrain est confiée à la municipalité, en raison de difficultés financières. C'est à ce moment que la Ville crée la Commission de l'Exposition, dont le mandat est d'organiser l'événement et de préparer adéquatement le site. D'autres édifices et diverses installations sont donc bâtis l'année suivante, dont une maison pour le gardien du site. Les bureaux de la Commission auraient quant à eux été bâtis quelques années plus tard, vers 1920. Le bâtiment serait donc le plus ancien édifice du Terrain de l'Exposition encore sur place aujourd'hui. Ce dernier accueille pendant plusieurs années le bureau de la Commission de l'Exposition. En 1971, le Club Autosport mauricien (CAM) prend possession du bâtiment. Ce dernier abrite ensuite l'Organisation du Grand Prix de Trois-Rivières, un événement fondé en 1967 par le CAM et se déroulant chaque été sur le Terrain de l'Exposition.

La valeur patrimoniale de l'ancien bureau de la Commission de l'Exposition tient également à son intérêt architectural. Cette maison s'inscrit parmi des tendances stylistiques véhiculées par les catalogues d'architecture au début du XX^e siècle, notamment les formes issues du courant anglais *Arts and Crafts*. Ce courant naît en Grande-Bretagne au XIX^e siècle, en réaction à l'industrialisation et à la standardisation des arts décoratifs et de l'architecture. Il préconise un retour à l'artisanat et aux styles d'habitations traditionnels de la campagne anglaise, dans le but de créer un milieu de vie



Le bureau de la Commission de l'Exposition, date inconnue. AVTR

fondé sur des principes humanistes. Le mouvement se répand aux États-Unis à la fin du siècle, où il intègre différentes influences locales. Sa portée sociale disparaît au profit de ses caractéristiques formelles, qui sont largement diffusées dans les catalogues de maisons. Au Québec, plusieurs résidences du début du XX^e siècle reprennent les grandes lignes de ce courant, dont la construction avec des matériaux naturels, les toitures imposantes et débordantes laissant voir les chevrons, les ouvertures nombreuses et variées et les espaces extérieurs protégés tels que les perrons, galeries et vérandas. L'ancien bureau de la Commission de l'Exposition comporte plusieurs caractéristiques à

rapprocher avec ce style, comme son toit et son avant-toit en bardeaux aux larmiers débordants et recourbés, ses chevrons, son parement en planches posées à clin, sa véranda et ses multiples fenêtres. Par ailleurs, sa volumétrie particulière fait beaucoup penser aux maisons américaines du *Prairie Style*, popularisé par Frank Lloyd Wright (1867–1959) parfois perçu comme une variante américaine du mouvement *Arts and Crafts*. Ses fenêtres formant un bandeau dans la partie supérieure, la faible pente de son toit et l'accentuation de l'horizontalité sont des traits formels liés à cette tendance.

La valeur patrimoniale de l'ancien bureau de la Commission de l'Exposition réside aussi dans son association avec l'architecte qui l'a conçu, Jules Caron (1885–1942). Ce dernier réalise également, lors du réaménagement du Terrain de l'Exposition en 1938, la plupart des plans des nouveaux bâtiments, dont la « vacherie », la bâtisse industrielle et la porte Pacifique-Duplessis. Issu d'une famille d'architectes très actifs dans la région, Caron construit à Trois-Rivières de nombreuses résidences et quelques édifices publics, dont un bureau de poste (1933–1936), une succursale de la Banque Nationale (1935) et une école de papeterie (1937). Le Terrain de l'Exposition présente par ailleurs une concentration rare et appréciable de son œuvre.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'ancien bureau de la Commission de l'Exposition est construit au début du XX^e siècle, possiblement vers 1920, selon les plans de l'architecte Jules Caron (1885–1942). Il fait donc partie des plus anciens bâtiments du Terrain de l'Exposition à Trois-Rivières, qui est presque complètement réaménagé à la fin des années 1930.

L'Exposition agricole de Trois-Rivières est un événement annuel qui voit le jour en 1896 pour favoriser l'amélioration de l'agriculture et le commerce des animaux. Des bâtiments en bois sont alors construits sur le site actuel du Terrain de l'Exposition. En 1915, la gestion du terrain est



Le bureau de la Commission de l'Exposition, date inconnue. PTR

confiée à la municipalité, en raison de difficultés financières. C'est à ce moment que la Ville crée la Commission de l'Exposition, dont le mandat est d'organiser l'événement et de préparer adéquatement le site. D'autres édifices et diverses installations sont donc bâtis l'année suivante, dont une maison pour le gardien du site. Les bureaux de la Commission auraient quant à eux été bâtis quelques années plus tard, vers 1920.

En 1938, le Terrain de l'Exposition est transformé en vaste parc récréatif et presque tous les bâtiments du site sont reconstruits en béton. Ce projet s'inscrit dans les mesures prises par le gouvernement afin de contrer les effets de la crise économique. Durant la Deuxième Guerre mondiale, le site et ses nouveaux bâtiments sont occupés par l'armée.

La résidence de la rue de l'Hippodrome accueille pendant plusieurs années le bureau de la Commission de l'Exposition. En 1971, le Club Autosport mauricien (CAM) prend possession du bâtiment. Ce dernier abrite ensuite l'Organisation du Grand Prix de Trois-Rivières, un événement fondé en 1967 par le CAM et se déroulant chaque été sur le Terrain de l'Exposition.

Notices bibliographiques

BAnQ-Mauricie/Bois-Francs. Fonds Jean-Louis Caron, cote : P32. Localisation : Boite : 84 plans « Bureau de l'exposition ».

« Le terrain de l'exposition de Trois-Rivières : d'une crise à l'autre ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 2 (avril 1992). p. 10-11, 14.

Hôtel de ville et centre culturel de Trois-Rivières • 1325-1425, place de l'Hôtel-de-Ville

1964-1968 | Leclerc & Villemure ; Denoncourt & Denoncourt, architectes

Autres nom(s) : Mairie de Trois-Rivières ; Maison de la Culture de Trois-Rivières ; Bibliothèque Gatién-Lapointe

Description

L'hôtel de ville et le centre culturel de Trois-Rivières sont deux bâtiments institutionnels et publics de style moderne, construits de 1964 à 1968. D'aspect sculptural, chaque édifice du complexe est en béton, occupe un espace rectangulaire et s'articule sur trois niveaux. La façade principale de l'hôtel de ville comporte un volume projeté vers l'avant et soutenu par de hauts pilotis. Ce volume saillant, sous lequel est aménagé le hall d'entrée vitré, est éclairé par des fenêtres disposées en bandeau sur chaque face. Un volume aveugle, légèrement plus bas, complète la façade à droite. Les murs latéraux de l'édifice sont soulignés par un jeu de pare-soleil en béton disposés en oblique. Les parois sont crépies, parfois lisses et de couleur claire, parfois texturées et plus sombres. Le centre culturel, érigé à quelques mètres et légèrement en retrait par rapport à la façade de l'hôtel de ville, partage plusieurs caractéristiques formelles avec ce dernier : parois claires, pare-soleil obliques, fenêtres horizontales. Une partie de son toit est inclinée. La façade du centre culturel n'est pas aménagée parallèlement à celle de l'hôtel de ville, mais plutôt sur une autre face du quadrilatère définissant l'îlot. L'ensemble est implanté au-dessus d'un stationnement souterrain sur une place publique aménagée en bordure d'un parc au cœur de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'hôtel de ville et du centre culturel de Trois-Rivières repose notamment sur leur intérêt historique. Si ces institutions possèdent leur genèse historique propre, les bâtiments actuels rappellent quant à eux le centième anniversaire de la Confédération canadienne. L'hôtel de ville est le troisième construit à cet endroit en moins d'un siècle. Avant la construction du premier édifice en 1872, les élus municipaux devaient se réunir dans une salle du palais de justice ou au dernier étage du marché aux denrées. Ce premier édifice est incendié en 1910 et reconstruit quelques mois plus tard. Au début des années 1960, il est jugé désuet et en mauvais état. Parallèlement, le besoin pressant d'une salle de spectacles et d'installations adéquates pour les organismes culturels de Trois-Rivières mène les autorités concernées à considérer l'idée d'un nouveau complexe réunissant à la fois un hôtel de ville et un centre culturel. Après plusieurs



Le premier hôtel de ville, vers 1900. ASSJTR

négociations, on décide de présenter ce projet à la Commission du centenaire de la Confédération canadienne. Le centenaire doit être souligné en 1967 et à cette occasion, un vaste programme de financement pour la construction d'édifices publics commémorant cet événement est mis en branle partout au Canada dès 1962. Le projet du complexe de l'hôtel de ville est donc élaboré en 1964 et accepté par la Commission au début de l'année suivante. L'hôtel de ville est inauguré en 1967 et le centre culturel en 1968.



L'ancien hôtel de ville vers 1960. AVTR



L'hôtel de ville reconstruit en 1912, 1934. ASSJTR

La valeur patrimoniale de l'hôtel de ville et du centre culturel de Trois-Rivières tient également à leur intérêt architectural. L'ensemble est considéré comme une icône du modernisme dans la région. Les plans sont conçus en collaboration par deux firmes d'architectes. Il s'agit de la firme Leclerc et Villemure formée de Jean-Claude Leclerc et Roger Villemure, et de Denoncourt et Denoncourt composée d'Ernest L. Denoncourt et de son fils Maurice. Tous ces architectes figurent parmi les acteurs importants de l'architecture trifluvienne du XX^e siècle. Pour le projet du complexe de l'hôtel de ville, ils conçoivent des bâtiments « enveloppants », c'est-à-dire que l'intérieur et l'extérieur se confondent parfois : murs vitrés, entrées de plain-pied, allées piétonnières circulant autour et aménagement intérieur dégagé comprenant des mezzanines. Cette architecture sculpturale et complexe, inspirée des œuvres du Mouvement moderne telles que celles réalisées par Le Corbusier, se découvre petit à petit par le visiteur lorsqu'il fait le tour des bâtiments. Ce concept de « promenade architecturale » caractérise plusieurs constructions en béton des années 1960, au Québec. Le projet de l'hôtel de ville et du centre culturel a remporté le prix Massey en 1971 pour la qualité de sa conception ; il s'agit de la plus haute distinction en architecture au Canada.

La valeur patrimoniale de l'hôtel de ville et du centre culturel de Trois-Rivières réside en outre dans l'intérêt de leur implantation. Les bâtiments sont construits à la suite d'un vaste projet de réaménagement urbain comprenant la redéfinition des tracés de circulation, une nouvelle configuration du parc Champlain et la construction de la place de l'Hôtel-de-Ville. Ces travaux sont exécutés en 1966 par un comité d'architectes, d'architectes-paysagistes et d'urbanistes. Le site, ainsi que les bâtiments qu'il



L'hôtel de ville actuel, vers 1970. CIEQ

comprend, regroupe en un même endroit plusieurs fonctions de haute importance dans une ville : fonctions officielles et institutionnelles, récréatives et culturelles. Certaines artères formant le quadrilatère autour de la place sont rétrécies ou carrément interrompues pour laisser tout l'espace à la disposition des piétons. Une petite cour agrémentée d'une fontaine est aménagée entre l'hôtel de ville et le centre culturel, tandis que le hall vitré de l'hôtel de ville offre une vue sur le parc Champlain. L'idée maîtresse à l'origine de ce projet est de pourvoir la ville d'un noyau et d'y attirer toute la collectivité.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'hôtel de ville actuel de Trois-Rivières est le troisième construit sur ce site. Avant la construction du premier édifice en 1872, les élus municipaux devaient se réunir dans une salle du palais de justice ou au dernier étage du marché aux denrées. Ce premier édifice comporte aussi à l'époque une salle de spectacles au deuxième étage. C'est là que sont présentées les premières « vues animées », ou films, dans la région, à la fin du XIX^e siècle. Le bâtiment muni d'une toiture mansardée, œuvre des architectes Bourgeau et Leprohon, est rénové en 1890 et incendié en 1910. Il est reconstruit quelques mois plus tard



L'hôtel de ville actuel, vers 1970. CIEQ

au même endroit, en brique, sur le même plan au sol qui est doté cette fois-ci d'un haut campanile. Sa façade monumentale fait face au parc Champlain et à la cathédrale.

Au début des années 1960, l'édifice est jugé désuet et en mauvais état. Parallèlement, le besoin pressant d'une salle de spectacles et d'installations adéquates pour les organismes culturels de Trois-Rivières mène les autorités concernées à considérer l'idée d'un nouveau complexe réunissant à la fois un hôtel de ville et un centre culturel. Après plusieurs négociations, on décide de présenter ce projet à la Commission du centenaire de la Confédération canadienne. Le centenaire doit être souligné en 1967 et à cette occasion, un vaste programme de financement pour la construction d'édifices publics commémorant cet événement est mis en branle partout au Canada dès 1962.



Le centre culturel

Le projet du complexe de l'hôtel de ville est élaboré en 1964 et accepté par la Commission au début de l'année suivante. Les plans des deux édifices sont réalisés par deux firmes d'architectes associées pour l'occasion. Il s'agit de la firme Leclerc et Villemure formée de Jean-Claude Leclerc et Roger Villemure, et de Denoncourt et Denoncourt composée d'Ernest

Denoncourt et de son fils Maurice. Tous ces architectes figurent parmi les acteurs importants de l'architecture trifluvienne du XX^e siècle. Le projet de l'hôtel de ville et du centre culturel vaut à ses concepteurs la plus haute récompense en architecture au Canada, soit le prix Massey. Ce prix leur

est décerné en 1971 pour la qualité de conception des bâtiments. Cette réalisation fait également l'objet de plusieurs articles et critiques dans les revues spécialisées en architecture.

L'hôtel de ville et le centre culturel de Trois-Rivières sont construits à la suite d'un vaste projet de réaménagement urbain comprenant la redéfinition des tracés de circulation, une nouvelle configuration du parc Champlain et la construction de la place de l'Hôtel-de-Ville. Ces travaux sont exécutés en 1966 par un comité d'architectes, d'architectes-paysagistes et d'urbanistes. L'hôtel de ville est inauguré en 1967 et le centre culturel en 1968. Un stationnement est aménagé au sous-sol du complexe. En 1985, l'agrandissement du centre culturel afin de loger une bibliothèque change légèrement la disposition originelle de la place de l'Hôtel-de-Ville. Le centre culturel est désigné aujourd'hui sous l'appellation de Maison de la Culture de Trois-Rivières. Il comprend notamment deux salles de spectacles, une salle d'exposition et la Bibliothèque Gatien-Lapointe.

Le complexe de l'hôtel de ville et du centre culturel est considéré comme une icône du modernisme dans la région.

Notices bibliographiques

DURAND, Daniel. « Le patrimoine architectural moderne de la région de Trois-Rivières », *Bulletin / Docomomo Québec*. Outremont, juin 1994.

« Exercice éclectique ». *Architecture-bâtiment-construction*. Montréal, Éditions Southam, vol. 23, n° 267 (septembre 1968). p. 27-32.

« Le nouvel hôtel de ville et le centre culturel de Trois-Rivières ». *Bâtiment*. juillet 1966. p. 30-33.

Les projets du centenaire au Québec. Québec, Secrétariat de la province de Québec, 1965. p. 71-72.

Le Centre culturel de Trois-Rivières, 1968-1993 : 25 ans déjà. Trois-Rivières, Service des affaires culturelles de la Ville de Trois-Rivières, 1993, 57 p.

Forges de la Salamandre • 2, chemin de l'île Saint-Christophe

Entre 1896 et 1925

Description

Les Forges de la Salamandre sont un petit bâtiment industriel construit entre 1896 et 1925. L'édifice en pierre à bossages présente un plan rectangulaire et une élévation d'un étage et demi. Il est coiffé d'un toit à deux versants droits recouvert de tôle. Une souche de cheminée et un évent percent l'une des extrémités de la toiture. Chacun des murs latéraux comporte des fenêtres rectangulaires disposées de manière régulière et protégées d'un grillage artisanal en fer forgé. Une large porte en bois, sans baie, est aménagée à l'extrémité de l'un des murs latéraux alors qu'une double porte similaire est pratiquée au



centre de l'une des façades pignon. Outre les grilles des fenêtres, le bâtiment sobre possède peu d'éléments décoratifs. Il est implanté à l'intérieur du parc de l'île Saint-Quentin en bordure de la voie publique sur un terrain planté d'arbres, plus précisément sur la pointe sud-est de l'île Saint-Christophe, dans le delta du Saint-Maurice, à Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale des Forges de la Salamandre repose sur son intérêt historique et sur la continuité de son usage industriel d'origine. Le bâtiment est construit entre 1896 et 1925, probablement afin d'abriter une forge annexée à une scierie ou un autre type d'industrie. Le territoire de l'île Saint-Christophe est tout d'abord une seigneurie concédée successivement, dès le milieu du XVII^e siècle, à plusieurs propriétaires, dont les Jésuites. L'île conserve une fonction essentiellement agricole jusqu'à la fin du XIX^e siècle alors que l'essor de l'industrie forestière attire de nouvelles installations dans les environs : scieries, estacades et hangars reliés au flottage du bois sur le Saint-Maurice. De fait, en 1896, une scierie et des bâtiments annexes y sont construits par William Ritchie; il est possible que le bâtiment des Forges de la Salamandre fasse à l'origine partie de ce petit complexe industriel. Cette scierie est vendue en 1901 à l'Union Bag Pulp and Paper Company, qui l'exploite jusqu'en 1925. Aujourd'hui, le bâtiment des Forges de la Salamandre accueille une petite forge dans laquelle œuvrent quelques artisans. La vocation industrielle initiale de l'édifice est donc préservée, ce qui ajoute à sa valeur.

La valeur patrimoniale des Forges de la Salamandre repose également sur son intérêt architectural. Cette construction, conçue pour répondre à des besoins précis, reflète par son aspect dépouillé son usage à des fins utilitaires. Son volume rectangulaire simple, ses murs solides en pierre, ses larges portes en bois sans fenêtre, sa cheminée et son évent sont des éléments fonctionnels traduisant la vocation industrielle de l'édifice. La double porte du mur pignon est par ailleurs une composante commune aux forges, car elle permet d'y faire entrer et sortir de grosses pièces ainsi que des chevaux à ferrer. Le bâtiment se distingue aussi par son esthétique sobre. Les principaux ornements consistent en des grillages artisanaux en fer exécutés par les artisans des Forges de la Salamandre. L'édifice présente un bon état d'authenticité et ses principales composantes semblent dater de l'époque de sa construction, mis à part les fenêtres qui ont été remplacées récemment.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le bâtiment des Forges de la Salamandre est construit entre 1896 et 1925 à la pointe sud-est de l'île Saint-Christophe, dans le delta du Saint-Maurice. Ce territoire est tout d'abord une seigneurie concédée successivement, dès le milieu du XVII^e siècle, à plusieurs propriétaires, dont les Jésuites. L'île conserve une fonction essentiellement agricole jusqu'à la fin du XIX^e siècle, alors que l'essor de l'industrie forestière attire de nouvelles installations dans les environs : scieries, estacades et hangars reliés au flottage du bois sur le Saint-Maurice. De fait, en 1896, une scierie et des bâtiments annexes y sont construits par William Ritchie; il est possible que le bâtiment des Forges de la Salamandre fasse à l'origine partie de ce petit complexe industriel. La scierie est vendue en 1901 à l'Union Bag Pulp and Paper Company, qui l'exploite jusqu'en 1925.

Aujourd'hui, les Forges de la Salamandre accueillent une petite forge dans laquelle œuvrent quelques artisans. Le bâtiment semble avoir conservé la plupart de ses composantes d'origine, mis à part les fenêtres qui ont été remplacées récemment.

Notices bibliographiques

ROBERT, Daniel. « Le domaine des Ursulines de Trois-Rivières et l'espace urbain, XVII^e–XX^e siècles ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 7 (juin 1997). p. 5, 11.

ROBERT, Daniel. « L'espace trifluvien ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 12 (juin 2002). p. 5, 10.

ROBERT, Daniel. « Les industries du bois ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 12 (juin 2002). p. 5, 10.

Édifice de l'Institut de la sécurité • 1220, rue Jean-Nicolet

Vers 1950

Autre(s) nom(s) : Bibliothèque municipale, Place Jean-Nicolet

Description

L'édifice de l'Institut de la sécurité, mieux connu aujourd'hui sous le nom de Place Jean-Nicolet, est un bâtiment institutionnel construit au milieu du XX^e siècle. Cette construction en béton présente un plan rectangulaire, une élévation de deux étages et un toit plat. La façade asymétrique est percée de six ouvertures verticales composées de deux fenêtres séparées par un panneau opaque central. L'entrée, aménagée légèrement à droite de l'axe central, est accessible par un escalier en béton et protégée d'une marquise. Les murs du bâtiment sont constitués de blocs de béton disposés



verticalement et horizontalement en alternance, évoquant la pierre. Ils sont couronnés d'une large corniche. Une entrée secondaire marque la façade latérale gauche et donne sur un parc de stationnement. L'édifice est implanté en bordure d'une intersection, sur un terrain modérément en pente adjacent à un parc municipal, à proximité de la rivière Saint-Maurice. Il est situé au nord-est du centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'édifice de l'Institut de la sécurité repose notamment sur son intérêt historique. Construit au milieu du XX^e siècle, il conserve une vocation institutionnelle depuis l'époque de sa construction. Le bâtiment a pour première fonction d'abriter l'Institut de la sécurité de Trois-Rivières. Acquis par la Ville en 1959, il accueille la bibliothèque des adultes, une division de la bibliothèque municipale, jusqu'en 1965. Il s'agit à l'époque d'une des nombreuses succursales de la bibliothèque réparties dans la ville, avant l'aménagement de la bibliothèque actuelle dans le centre culturel en 1968. Il a ensuite logé les bureaux de la compagnie Canron dont l'usine est située en face, de l'autre côté du boulevard du Saint-Maurice. Aujourd'hui, l'édifice est occupé par des cliniques de soins dentaires et médicaux. Son usage public initial est donc maintenu.

La valeur patrimoniale de l'édifice de l'Institut de la sécurité repose également sur son intérêt architectural. Le bâtiment affiche une sobriété moderne rehaussée par quelques détails originaux lui conférant un aspect prestigieux. Son volume simple permettant une lisibilité claire du plan intérieur, son toit plat, ses façades en béton et son ornementation dépouillée sont en effet des éléments caractéristiques de l'architecture du Mouvement moderne. Ce dernier est d'abord développé en Europe durant la période de l'entre-deux-guerres par des architectes d'avant-garde; il marque une rupture complète avec les styles historiques des époques précédentes. Utilisant les technologies les plus récentes et les nouveaux matériaux tels que le béton et l'aluminium, les protagonistes du Mouvement rejettent l'ornement et misent sur une simplicité formelle adaptée à la fonction du bâtiment. Au Québec, ce style gagne des adeptes un peu plus tard, soit durant les années 1940 et 1950. L'édifice de l'Institut de la sécurité est représentatif du style tout en intégrant une ornementation minimale s'appuyant sur le jeu des matériaux et des textures. Le contour et les

appuis des ouvertures, la large corniche, la disposition particulière des blocs de béton ainsi que l'asymétrie de la façade marquent la composition et traduisent un souci esthétique remarquable.

La valeur patrimoniale de l'édifice de l'Institut de la sécurité repose en outre sur l'intérêt de son implantation. Le bâtiment est construit sur un terrain adjacent à un parc municipal et bénéficie donc de la proximité de cet aménagement paysager de qualité. Il est aussi entouré de quelques arbres matures et de résidences. Enfin, l'édifice se trouve à faible distance de la rivière Saint-Maurice et à quelques pas des quartiers historiques de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'Institut de la sécurité est construit au milieu du XX^e siècle. Le bâtiment a pour première fonction d'abriter l'Institut de la sécurité de Trois-Rivières. Acquis par la ville en 1959, il accueille la bibliothèque des adultes, une division de la bibliothèque municipale, jusqu'en 1965. Il s'agit à l'époque d'une des nombreuses succursales de la bibliothèque réparties dans la ville, avant l'aménagement de la bibliothèque actuelle dans le Centre culturel en 1968. Il a ensuite logé les bureaux de la compagnie Canron dont la fonderie est située en face, de l'autre côté du boulevard du Saint-Maurice. Pendant plusieurs années, le bâtiment côtoie l'usine de filtration d'eau potable de la Ville. Aujourd'hui démolie, cette usine a fait place à un parc municipal.



L'édifice de l'Institut de la Sécurité, 1960. PTR

Les principales modifications apportées au bâtiment concernent les ouvertures dont une partie était à l'origine comblée par des blocs de verre. Plusieurs mâts ornaient également la façade principale. Aujourd'hui, l'édifice est occupé par des cliniques de soins dentaires et médicaux.

Notices bibliographiques

« La route 138 à Trois-Rivières : une image à rehausser ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 14 (novembre 2004). p. 11.

ROBERT, Daniel. « La vie culturelle trifluvienne ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 10 (août 2000). p. 19.

Ancien charnier du cimetière Saint-Louis • 1294, rue Laflèche

1887

Autre(s) nom(s) : Chapelle funéraire du cimetière Saint-Louis ; Columbarium du cimetière Saint-Louis

Description

L'ancien charnier du cimetière Saint-Louis est un bâtiment à fonction funéraire érigé en 1887. Il possède un plan rectangulaire qui repose sur des fondations de pierre et est coiffé d'un toit à deux versants droits. Les façades sont revêtues d'un parement de brique rouge et la toiture est couverte de tôle à la canadienne. La façade principale est symétrique. La porte d'entrée à double vantail avec imposte cintrée est encadrée par deux fenêtres et surmontée d'une pierre de date, d'un oculus et d'un petit clocher. Toutes les ouvertures sont cintrées et encadrées de pierre de taille. L'ancien charnier est situé dans le cimetière Saint-Louis au cœur de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien charnier du cimetière Saint-Louis tient notamment à son architecture. Le bâtiment témoigne des tendances dans l'architecture religieuse québécoise du XIX^e siècle. À cette époque, l'utilisation du vocabulaire classique est favorisée dans la construction des bâtiments de fonction religieuse et les charniers reprennent généralement les formes d'une église d'une manière très simplifiée. Cet ancien charnier témoigne de cette façon de faire par son plan

rectangulaire très modeste coiffé d'un toit à deux versants et disposant d'un clocher. Sa composition est symétrique et sobre et les ouvertures cintrées rappellent les églises néo-romanes. Malgré son ancienneté notable, ce bâtiment possède une authenticité remarquable.



Le charnier du cimetière Saint-Louis, vers 1890. ASSJTR

La valeur patrimoniale de l'ancien charnier du cimetière Saint-Louis repose également sur son intérêt historique. Il témoigne du développement du territoire et de la croissance démographique de Trois-Rivières au XIX^e siècle. La fabrique de Trois-Rivières achète le terrain du cimetière en 1862 afin d'y ériger son deuxième cimetière. Situé loin de l'agglomération, sur le coteau Saint-Louis alors inhabité, il répond aux nouvelles règles d'hygiène visant à diminuer les risques de maladies épidémiques. Le charnier est édifié en 1887 afin de conserver les corps durant l'hiver puisqu'à cette époque, les outils ne permettent pas de creuser le sol gelé. L'évolution des rites funéraires entraîne le changement de vocation du bâtiment en columbarium. L'ancien charnier constitue ainsi un témoin de l'époque de sa construction.

La valeur patrimoniale de l'ancien charnier du cimetière Saint-Louis réside en outre dans son implantation. Le bâtiment est situé dans le cimetière Saint-Louis, l'un des plus vieux cimetières catholiques de la ville. Érigé selon les plans du cimetière jardin d'inspiration anglaise, ce cimetière possède un plan d'aménagement paysager géométrique disposant d'arbres, de fleurs et d'espaces libres bien entretenus favorisant le repos, le recueillement et la promenade. La chapelle est entourée de nombreux bâtiments funéraires anciens, dont plusieurs caveaux familiaux et autres monuments de qualité remarquable, ainsi que d'un environnement naturel mature.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le 5 août 1862, la fabrique de Trois-Rivières achète un terrain sur le coteau Saint-Louis qui est alors inhabité et pourvu de terres cultivables afin d'y établir son deuxième cimetière. À cette époque, les cimetières doivent être situés à l'écart des agglomérations afin de répondre aux nouvelles normes d'hygiène plus strictes visant notamment à diminuer les risques de maladies épidémiques. Le nouveau cimetière est ouvert en 1865 et la première inhumation a lieu l'année suivante. En 1867, les premiers caveaux familiaux sont érigés. Pendant plusieurs années, les défunts provenant de l'ancien cimetière paroissial ainsi que du cimetière des pauvres sont transférés. Le charnier est édifié en 1887 afin de conserver les corps durant l'hiver puisqu'à cette époque, les outils ne permettent pas de creuser le sol gelé. En 1888, le chemin de croix est érigé.



Le cimetière Saint-Louis, date inconnue. PTR

L'amélioration des technologies et l'évolution des rites funéraires entraînent la fermeture puis le changement de vocation du bâtiment. Cet ancien charnier sert aujourd'hui de columbarium. Ce changement d'usage n'a pas modifié l'architecture extérieure du bâtiment.

Notices bibliographiques

DAMPLOUSSE, Violaine. « Le cimetière en Mauricie : espace sacré, espace social et lieu de mémoire. Le cas du cimetière Saint-Louis de Trois-Rivières (1865-1950) ». Mémoire de maîtrise présenté comme exigence partielle de la maîtrise en études québécoises à l'Université du Québec à Trois-Rivières, 2008.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Cimetière Saint-Louis (boul. des Forges) ».

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Cimetières de Trois-Rivières ».

ROBERT, Daniel. « Les cimetières de Trois-Rivières ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998). p. 21-23.

Palais de justice de Trois-Rivières • 250, rue Laviolette

1913

Agrandissement : vers 1937 | Ernest L. Denoncourt

Agrandissement : 2001–2003 | Côté Chabot Morel, Émile Gilbert et associés, François R. Beauchesne & Raymond Bluteau, architectes en consortium

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Adresse secondaire : 850, rue Hart

Description

Le palais de justice de Trois-Rivières est un bâtiment institutionnel construit en 1913. Il dispose d'un volume rectangulaire qui s'élève sur deux étages et est coiffé d'un toit plat. De composition symétrique, sa façade principale en pierre de taille est soulignée par deux avancées situées aux extrémités et par un portail central soulignant l'entrée monumentale. L'entrée est précédée d'un grand escalier en pierre. La porte à double vantail et à imposte est surmontée d'un premier petit fronton au-dessus duquel se trouve une fenêtre. Ces éléments sont encadrés de colonnes doriques dont le fut cannelé accentue la verticalité jusqu'à l'entablement orné de motifs en bas-relief et dominé par un imposant fronton.



Les fenêtres rectangulaires sont encadrées d'un chambranle en pierre avec un motif de clé de voûte et elles sont disposées avec une grande régularité. Les angles des avancées sont soulignés par un chaînage. Le bâtiment est ceint d'une épaisse corniche et d'un parapet. Le palais de justice est situé sur la rue Laviolette, une artère importante riche en bâtiments institutionnels, au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du palais de justice de Trois-Rivières tient notamment à son architecture. Il constitue un exemple achevé et bien conservé de l'architecture Beaux-Arts. Cette architecture est fréquente au début du XX^e siècle dans la construction de bâtiments institutionnels. Elle est issue de



L'ancien palais de justice, vers 1920. Tiré de Trois-Rivières illustrée, p. 154.

la tradition classique qui refait surface aux XVIII^e et XIX^e siècles et qui se poursuit au XX^e siècle. Le style Beaux-Arts est prisé des architectes ayant étudié à l'École des Beaux-Arts. Ils utilisent le vocabulaire classique tout en élaborant des compositions nouvelles et en intégrant des techniques et matériaux récents. Le palais de justice construit en 1913 reflète la clarté des plans, le respect des proportions et la monumentalité propres à ce type de bâtiment. L'utilisation d'un parement de pierre de taille, le programme décoratif comprenant des colonnes doriques, un entablement important et deux

frontons ainsi que la composition régulière et symétrique participent à la création du caractère de l'édifice. Il s'impose comme bâtiment d'importance par son volume massif implanté avec un important recul de la voie publique et son entrée monumentale. L'adjonction qu'il a subie au début des années 2000 respecte le bâtiment d'origine et s'intègre avec discrétion.



Le nouveau palais de justice, vers 1940. BANQ

La valeur patrimoniale du palais de justice de Trois-Rivières repose en outre sur son intérêt historique. Il témoigne du développement des institutions relatives à l'administration de Trois-Rivières. Au XVIII^e siècle, Trois-Rivières est un centre régional dont l'importance croît constamment de même que, parallèlement, la population et les problèmes civils. Pendant plusieurs années, le monastère et l'église des Récollets servent de tribunal et de prison de laquelle les détenus, trop nombreux, ont peu de mal à s'évader. En 1811, une loi est adoptée à l'Assemblée législative autorisant la construction d'une prison à Trois-Rivières. L'édification débute en 1816. En même temps, et juste à côté, un palais de justice est construit. Les deux bâtiments entrent en fonction en 1822. Le bâtiment est agrandi quelques fois au XIX^e siècle. En 1913, après un incendie, le palais de justice subit des transformations considérables et sa façade principale prend l'apparence d'aujourd'hui. Il est à nouveau agrandi dans les années 1930 puis en 2001–2003. Le palais de justice demeure un symbole de l'importance de Trois-Rivières comme capitale régionale.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Pendant plusieurs années, le monastère et l'église des Récollets servent lieu de prison et de tribunal. En 1811, une loi est adoptée à l'Assemblée autorisant la construction d'une prison à Trois-Rivières. L'édification débute en 1816. Parallèlement, et juste à côté, un premier palais de justice est construit à Trois-Rivières. Olivier Larue se charge de la maçonnerie alors que François Normand, François Routier et François Lafontaine font la menuiserie. Les deux bâtiments entrent en fonction en 1822.



Le nouveau palais de justice, vers 1950. ASSJTR

Le bâtiment est modifié quelques fois au XIX^e siècle alors qu'un portique et une aile lui sont ajoutés respectivement en 1866 et 1873. En 1913, après un incendie, le palais de justice subit des transformations considérables et prend l'apparence d'aujourd'hui. Ce sont probablement les architectes du ministère des Travaux publics de la Province de Québec qui prennent en charge ces travaux. Vers 1937, une aile est ajoutée à l'arrière et la façade restaurée selon les plans de l'architecte Ernest L. Denoncourt. En 2001–2003, des travaux majeurs sont entrepris. Émile Gilbert, architecte, est le chargé du projet réalisé par les architectes Côté Chabot Morel, Émile Gilbert et

associés, François R. Beauchesne et Raymond Bluteau. Ils construisent un nouveau bâtiment qui incorpore l'aile arrière, mais laisse intacte la partie ancienne visible de la rue Laviolette. Le palais de

justice est alors transféré dans cette nouvelle partie, dont l'entrée principale donne sur la rue Hart. Le bâtiment ancien est occupé par des locaux de la Société immobilière du Québec.

Notices bibliographiques

GAUTHIER, Raymonde. *Trois-Rivières disparue, ou presque*. Montréal, Fides, 1978. 189 p.

MARCHAND, Mario. *Trois-Rivières : l'histoire par le bâti*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1989. 61 p.

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Palais de justice ».

« Production d'architectes en pratique privée. L'agrandissement du Palais de justice de Trois-Rivières ». *ARQ : Architecture Québec*. Montréal, Groupe culturel Préfontaine, n° 133 (novembre 2005). p. 24.

329, rue Laviolette

Vers 1877

Bâtiment situé dans l'aire de protection d'un monument historique classé

Description

Le bâtiment situé au 329, rue Laviolette est un édifice à fonction résidentielle construit vers 1877. Il possède un plan rectangulaire ainsi qu'une élévation de deux étages et demi. Il repose sur un soubassement en pierre. Les façades sont revêtues de brique alors que le toit à deux versants droits est recouvert de tôle à la canadienne et est percé de lucarnes à pignon. Il y a un volume annexe en appentis d'un étage sur la façade latérale gauche qui est composé de grandes fenêtres. La façade principale est munie d'un porche qui forme une avancée centrale d'un étage au-dessus duquel se trouve un petit balcon accessible par une porte vitrée à imposte. La porte principale est à double vantail et possède des panneaux de bois. Les fenêtres rectangulaires à imposte sont disposées avec symétrie et régularité et elles sont coiffées d'un linteau en pierre. Les angles du bâtiment sont soulignés par un chaînage en pierre contrastant avec la brique rouge. Une corniche à consoles et des retours de l'avant-toit ornent la rive du toit. Ce bâtiment est situé sur la rue Laviolette, au centre de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 329, rue Laviolette repose notamment sur son architecture. Construit vers 1877, cet édifice témoigne de l'architecture résidentielle au XIX^e siècle. À ce moment, l'architecture est encore fortement marquée par l'influence néoclassique qui est surtout utilisée pour les bâtiments institutionnels. Lorsque ce courant stylistique est employé dans la construction de résidence, elle témoigne du statut social de ses propriétaires. La maison georgienne est une variante assez pure du courant néoclassique. Elle se distingue notamment par son élévation sur deux étages et demi qui lui



Le 329, rue Laviolette, 1954. AVTR

octroie un espace habitable majeur. La composition symétrique, le chaînage d'angle et les retours de corniche amorçant un fronton constituent d'autres caractéristiques néoclassiques que possède cette ancienne résidence.

La valeur patrimoniale du 329, rue Laviolette tient également à son implantation. Il se trouve au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien, à proximité de l'arrondissement historique. Ce bâtiment profite d'un emplacement privilégié près d'autres maisons bourgeoises et de bâtiments institutionnels majeurs dont le palais de justice, la cathédrale, l'évêché et le Musée québécois de culture

populaire. L'ancienne résidence est implantée dans l'ancien quartier de l'élite de Trois-Rivières, l'actuel centre-ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison sise au 329, rue Laviolette témoigne du développement de la rue Laviolette aux XIX^e et XX^e siècles. Dès le début du XIX^e siècle, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors inoccupé et verdoyant, à l'écart du bourg. Au fil des décennies, des bâtiments institutionnels importants sont construits à proximité, ce qui contribue à accroître le caractère élitiste de cette rue habitée par des familles influentes de la ville, dont des avocats, juges, industriels, politiciens et médecins. Cette résidence est construite vers 1877. Depuis 1982, elle abrite le restaurant Au four à bois.

Notices bibliographiques

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Maison Restaurant Au four à bois ».

Ancien hôpital Normand et Cross • 347, rue Laviolette

1870

Transformation majeure et agrandissement : 1918 | Asselin et Denoncourt, architectes

Autre(s) nom(s) : Hôpital privé de Trois-Rivières ; Centrale d'Action Catholique ; Maison Blanche ; Centre diocésain de pastorale ; Centre diocésain Monseigneur-Pelletier

Description

L'ancien hôpital Normand et Cross est constitué de deux résidences dont l'une est construite en 1870. Il possède un plan rectangulaire, s'élève sur trois étages et est coiffé d'un toit à mansarde à deux versants percé de lucarnes cintrées. Au centre de la façade principale, l'entrée précédée d'un escalier est située dans une légère avancée. Les façades sont recouvertes d'un parement de brique alors que le toit est revêtu de tôle à baguettes. Les fenêtres sont rectangulaires et disposées avec régularité. La composition est sobre et symétrique. L'ornementation est composée d'une corniche à denticules, de linteaux et de chaînages d'angle. Le bâtiment est situé dans un secteur ancien et urbanisé, près de bâtiments institutionnels au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien hôpital Normand et Cross tient notamment à son intérêt historique. Le modèle traditionnel des hôpitaux demeure longtemps celui d'un établissement tenu par des religieuses et dirigé par le clergé. Cependant, en Mauricie, au tournant du XX^e siècle, les usines viennent modifier ce portrait en raison de leur grande demande et de la disponibilité des ressources financières. De plus, durant ces années, l'influence des médecins croît et le pouvoir clérical s'effrite dans la sphère médicale. C'est dans ce contexte que, en 1912, le docteur Georges Bourgeois (?-1919) aménage une clinique privée dans sa résidence de la rue Laviolette. En 1915, le Dr Bourgeois s'associe avec le Dr Ernest Cross. La superficie de l'établissement double en 1918 alors que les propriétaires achètent la maison voisine. Les deux résidences sont réunies en un seul bâtiment selon les plans des architectes Asselin et Denoncourt. Le Dr Bourgeois décède en 1919 et le Dr Cross s'associe avec le Dr Louis-Philippe Normand (1863-1928). L'hôpital prend alors le nom



La rue Laviolette, vers la fin du XIX^e siècle. BANQ

Normand et Cross. En 1946, l'établissement est connu sous le nom Hôpital privé de Trois-Rivières. En 1958, Monseigneur Georges-Léon Pelletier (1904-1987) fait l'acquisition des lieux au nom de la Corporation épiscopale de Trois-Rivières afin d'y relocaliser les œuvres diocésaines. En 1987, il devient le Centre diocésain Monseigneur-Pelletier.

La valeur patrimoniale de l'ancien hôpital Normand et Cross repose de plus sur son intérêt architectural. Construit à la fin du XIX^e siècle, il



L'hôpital du docteur Bourgeois, vers 1912. Archives *Le Nouvelliste*

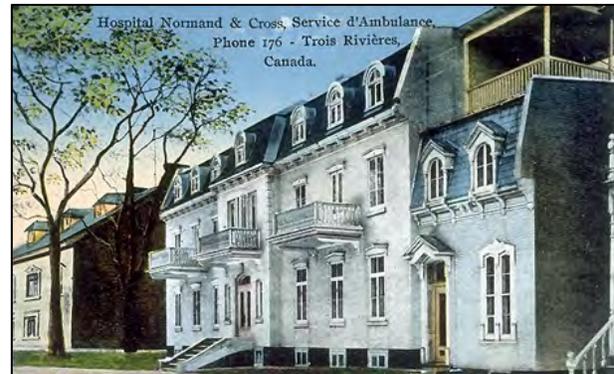
témoigne de l'architecture Second Empire populaire à cette époque dans la conception de bâtiments institutionnels et religieux ainsi que pour la construction de résidences cossues. Ce style prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III. De grands bâtiments sont alors réalisés selon des formes inspirées de la Renaissance française. La caractéristique essentielle des bâtiments de style Second Empire est le toit à la Mansart, constitué d'un terrasson et d'un brisis. La composition généralement symétrique et ordonnée de même que la présence de nombreux ornements tels que des chaînages d'angle et une corniche ajoutent au prestige de ces bâtiments.

La valeur patrimoniale de l'ancien hôpital Normand et Cross tient également à son implantation. Il est au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien, à proximité de l'arrondissement historique. Ce bâtiment profite d'un emplacement privilégié près de maisons bourgeoises de grande qualité architecturale et de bâtiments institutionnels majeurs dont la cathédrale, l'évêché et le palais de justice. L'ancien hôpital est implanté dans l'ancien quartier de l'élite de Trois-Rivières, l'actuel centre-ville.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le modèle traditionnel des hôpitaux demeure longtemps celui d'un établissement tenu par des religieuses et dirigé par le clergé. Cependant, en Mauricie, au tournant du XX^e siècle, les usines viennent modifier ce portrait en raison de leur grande demande et de la disponibilité des ressources financières. De plus, durant ces années, l'influence des médecins croît et le pouvoir clérical s'effrite dans la sphère médicale. C'est dans ce contexte que, en 1912, le docteur Georges Bourgeois (-1919) aménage une clinique privée dans sa résidence de la rue Laviolette. Le Dr Bourgeois est médecin pour le 86^e régiment de Trois-Rivières, et fait partie de la première équipe de l'Hôpital Saint-Joseph. Cet hôpital laïc déplaît à l'évêque qui tente d'empêcher les religieuses d'y œuvrer. En 1915, le Dr Bourgeois s'associe avec le Dr Ernest Cross, un médecin protestant de la Shawinigan Water and Power Co., ce qui poursuit la détérioration des relations entre le Dr Bourgeois et l'évêque. Malgré les obstacles imposés par le clergé, l'hôpital prospère grâce à la clientèle ouvrière et à la seule ambulance automobile de la ville dont il est propriétaire. La superficie de l'établissement double en 1918 alors que les propriétaires achètent la maison voisine. Les deux résidences sont réunies en un seul bâtiment selon les plans des architectes Asselin et Denoncourt.



L'hôpital Normand et Cross, vers 1920. BANQ

Le Dr Bourgeois décède en 1919 et le Dr Cross s'associe avec le Dr Louis-Philippe Normand (1863-1928) à la demande de l'évêque qui ne veut pas d'un hôpital protestant dans sa ville. L'hôpital prend alors le nom Normand et Cross. En 1946, l'établissement est connu sous le nom d'Hôpital privé de Trois-Rivières.



L'hôpital Normand et Cross, vers 1920. ASSJTR

Par la suite, l'usine Wabasso y tient ses quartiers généraux pendant quelques années jusqu'à ce qu'en 1958, Monseigneur Georges-Léon Pelletier (1904-1987) fasse l'acquisition des lieux au nom de la Corporation épiscopale de Trois-Rivières afin d'y relocaliser les œuvres diocésaines.

L'ancien hôpital prend alors le nom de Centrale d'Action Catholique mais est désigné plus communément comme la Maison Blanche en raison de son aspect extérieur. C'est en 1966 qu'est incorporé officiellement l'Office diocésain de pastorale et que le bâtiment prend le nom de Centre diocésain de pastorale. En 1987, il devient le Centre diocésain Monseigneur-Pelletier.

Aujourd'hui, le centre regroupe plusieurs services : le service des communautés chrétiennes, le service des ministères et le service des milieux. Sa mission consiste à « accompagner les gens dans leur cheminement chrétien, à aider à la vitalité des diverses communautés chrétiennes et à assurer la présence de l'Église ».

Notices bibliographiques

GUÉRARD, François. « Les principaux intervenants dans l'évolution du système hospitalier en Mauricie, 1889-1939 ». *Revue d'histoire de l'Amérique française*. Montréal, Institut d'histoire de l'Amérique française, vol. 48, n° 3 (hiver 1995). p. 375-401.

MASSE, Yvon. « L'Hôpital Normand et Cross ». *Journal de voyage*, 22 mai 2009 [En ligne]. <http://croquisdevoyage.blogspot.com/2009/05/lhopital-normand-cross.html>

NORMAND, Antoine L. *Louis-Philippe Normand (1863-1928)* [En ligne]. <http://www.lpnormand.ca/>

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Sillery, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 3 (avril 1993).

543, rue Laviolette

Vers 1919

Description

Le 543, rue Laviolette est un bâtiment résidentiel construit vers 1919. La maison possède un plan carré qui s'élève sur deux étages et demi sur un soubassement en pierre. Le tiers droit de la façade principale forme une tourelle de deux étages coiffée d'un fronton. Un volume annexe se trouve à l'arrière et fait saillie sur la façade latérale gauche. Le bâtiment est coiffé d'un toit à pavillon recouvert de tôle en plaques. Le toit est percé d'une lucarne pendante à pignon et d'une lucarne cintrée sur la façade avant ainsi que d'une lucarne cintrée sur la façade latérale gauche. Les façades sont revêtues de brique. Sur la façade avant, les ouvertures sont rectangulaires alors qu'elles sont à arc surbaissé sur les côtés. La porte à baie latérale et à imposte est située au centre. Elle est accessible par un petit escalier et protégée d'un auvent indépendant soutenu par des colonnes. Les fenêtres à guillotine sont distribuées avec régularité. Sur les façades latérales, elles sont coiffées de platebandes en brique alors qu'il y a des bandeaux de brique sur la façade avant. Une corniche à consoles ceint le bâtiment. Cette résidence est située sur la rue Laviolette, au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 543, rue Laviolette repose notamment sur l'intérêt de son architecture. Elle constitue un bon exemple de la maison cubique populaire au début du XX^e siècle en raison de son faible coût de construction, de la simplicité de l'accessibilité aux plans et de l'intérêt des dimensions de son espace habitable. Aussi appelé *Four Square House*, ce modèle est conçu aux États-Unis par l'architecte Frank Kidder en 1891. Cette résidence possède de ce type de bâtiment le plan carré, le toit en pavillon et l'élévation sur deux étages entièrement utilisables. La disposition symétrique et régulière des ouvertures ainsi que l'entrée centrale constituent d'autres éléments récurrents. Le revêtement de toit en tôle et des façades en brique sont des matériaux traditionnels fréquents pour ce type de maison. Les ornements tels que les jeux de briques et la corniche à consoles contribuent à la valeur architecturale de ce bâtiment. La tourelle et son fronton de style néo-Queen Anne confèrent une touche d'éclectisme au bâtiment. Cette demeure a conservé une authenticité certaine au niveau de ses matériaux et de sa volumétrie.

La valeur patrimoniale du 543, rue Laviolette tient également à son implantation. Cette résidence se trouve sur la rue Laviolette qui possède aux XIX^e et XX^e siècles un prestige notable. En effet, plusieurs bâtiments majeurs y sont construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, le Séminaire Saint-Joseph en 1874, ainsi que quelques établissements scolaires et de santé. Cette demeure jouit d'un emplacement privilégié près d'autres maisons bourgeoises et de bâtiments institutionnels importants dont la cathédrale et l'évêché. Elle est implantée dans l'ancien quartier de l'élite trifluvienne, au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien à proximité de l'arrondissement historique.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Cette résidence témoigne du prestige de la rue Laviolette aux XIX^e et XX^e siècles. En effet, plusieurs bâtiments majeurs y sont construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, la cathédrale en 1858, le Séminaire Saint-Joseph en 1874, ainsi que quelques établissements scolaires et institutions de santé. Plusieurs résidences cossues y sont construites pour les familles bourgeoises.

La résidence sise au 543, rue Laviolette est bâtie vers 1919. Elle faisait partie à l'origine d'un ensemble de trois maisons aux caractéristiques semblables. La maison située à sa gauche a été démolie. Si son volume et ses matériaux d'origine sont intacts, sa longue galerie couverte, qui longeait toute la façade avant et la façade latérale gauche, comme celle de sa voisine de droite (559-561, rue Laviolette), est disparue.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 1 (avril 1991).

549–561, rue Laviolette

Vers 1915

Description

Le 559–561, rue Laviolette est un bâtiment résidentiel construit vers 1915. La maison possède un plan carré qui s'élève sur deux étages et demi sur un soubassement en pierre. Elle est coiffée d'un toit en pavillon recouvert de tôle en plaques et percé d'une lucarne à croupe au centre. Un volume annexe est présent à l'arrière et fait saillie sur la façade latérale gauche. Cette partie se termine par un pignon au sommet. Les façades sont revêtues de brique d'argile. Une grande galerie circule sur la façade avant et celle de gauche. Elle est protégée d'un auvent indépendant revêtu de tôle à baguettes et soutenu par des colonnes en bois. Une balustrade ouvragée en bois ceint l'ensemble de la galerie.



Un escalier atteint l'étage supérieur par le côté gauche en transperçant l'auvent pour atteindre un balcon et une entrée. Ils sont protégés par un second auvent soutenu par des colonnes qui est restreint à cette façade. La porte principale est située au centre de la façade principale. Elle est de facture traditionnelle en bois, possède une imposte et est accessible par un escalier menant à la galerie. À droite de l'entrée se trouve un oriel avec fenêtres en *bow-window*. Toutes les fenêtres sont rectangulaires avec imposte et surmontées d'un linteau en pierre. Elles sont distribuées avec régularité et symétrie. Le toit est souligné par une corniche à consoles et possède des retours de l'avant-toit au niveau du pignon de la façade latérale gauche. Cette résidence est située sur la rue Laviolette, au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 559–561, rue Laviolette repose notamment sur l'intérêt de son architecture. Elle constitue un bon exemple de la maison cubique populaire au début du XX^e siècle en raison de son faible coût de construction, de la simplicité de l'accessibilité aux plans et de l'intérêt des dimensions de son espace habitable. Aussi appelé Four Square House, ce modèle est conçu aux États-Unis par l'architecte Frank Kidder en 1891. Cette résidence possède de ce type de bâtiment le plan carré, le toit en pavillon et l'élévation sur deux étages entièrement utilisables. La disposition symétrique et régulière des ouvertures ainsi que l'entrée centrale constituent d'autres éléments récurrents. Le revêtement de toit en tôle et des façades en brique sont des matériaux traditionnels fréquents pour ce type de maison. La longue galerie couverte d'un auvent de même que les ornements tels que la corniche à consoles et la balustrade contribuent à la valeur architecturale de ce bâtiment. Cette demeure a conservé une authenticité certaine tant sur le plan de ses matériaux et de ses composantes que de sa volumétrie.

La valeur patrimoniale du 559–561, rue Laviolette tient également à son implantation. La résidence se trouve sur la rue Laviolette qui possède aux XIX^e et XX^e siècles un prestige notable. En effet, plusieurs bâtiments majeurs y sont construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, le Séminaire Saint-Joseph en 1874, ainsi que quelques établissements scolaires et de santé. Le bâtiment profite d'un emplacement privilégié près d'autres maisons bourgeoises et de bâtiments institutionnels importants dont la cathédrale et l'évêché. La résidence est implantée dans l'ancien

quartier de l'élite trifluvienne, au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien à proximité de l'arrondissement historique.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La résidence témoigne du prestige de la rue Laviolette aux XIX^e et XX^e siècles. En effet, plusieurs bâtiments majeurs y sont construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, la cathédrale en 1858, le Séminaire Saint-Joseph en 1929, ainsi que quelques établissements scolaires et hospitaliers. Plusieurs résidences cossues y sont bâties pour les familles bourgeoises.

La résidence sise au 559-561, rue Laviolette est bâtie vers 1915. Elle faisait partie à l'origine d'un ensemble de trois maisons aux caractéristiques semblables. La maison située à l'extrême gauche de l'ensemble a été démolie. La résidence a conservé un bon état d'authenticité malgré le remplacement des fenêtres. L'escalier et l'auvent supérieur de la façade latérale gauche semblent toutefois avoir été ajoutés pour aménager un accès à un logement supplémentaire.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 1 (avril 1991).

Ancien couvent de l'Assomption • 579, rue Laviolette

1931 | Jules Caron, architecte

Autre(s) nom(s) : Résidence des Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge ; Résidence des religieuses de l'École Saint-Patrick

Description

L'ancien couvent de l'Assomption est un immeuble résidentiel construit en 1931. De plan rectangulaire, il s'élève sur trois étages et est coiffé d'un toit plat. Le soubassement est bien marqué par un motif de pierre dans le béton. Les façades sont revêtues d'un parement de brique, elles sont composées avec régularité et percées de nombreuses fenêtres rectangulaires ornées de platebandes en brique. L'entrée principale est située au centre de la façade. Elle est précédée d'un escalier et abritée d'une marquise qui prend appui sur des colonnes corinthiennes en béton. Ce toit constitue une avancée qui prend la forme d'une logette au niveau des deux étages surplombant la porte. Une très légère saillie met



en valeur les angles du bâtiment ainsi que les lignes verticales formées par les fenêtres. Un parapet termine le haut des façades. Il possède des insertions de pierre aux extrémités et au centre. Le bâtiment est situé dans un secteur ancien et urbanisé, près de bâtiments institutionnels au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien couvent de l'Assomption repose notamment sur sa valeur historique. Elle témoigne de la présence à Trois-Rivières de la communauté des Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge, ainsi que d'une communauté catholique anglophone importante. La congrégation religieuse, fondée en 1853, se dévoue d'abord à l'éducation des jeunes filles. En quelques décennies, elle se voit confier la direction de plusieurs écoles et pensionnats du diocèse de Trois-Rivières puis, plus spécifiquement, l'enseignement en anglais aux jeunes catholiques le requérant. Pendant plusieurs décennies, les enfants désirant un enseignement en anglais sont desservis par des classes et des petites écoles maintenues ouvertes çà et là dans la ville par la commission scolaire. C'est en 1927-1928 que la décision est prise d'ouvrir une nouvelle école dédiée à la clientèle anglophone et que le projet se met véritablement en place. Construite selon les plans de l'architecte Jules Caron (1885-1942), son ouverture a lieu en septembre 1930. La commission scolaire demande alors aux Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge de prendre en main ces groupes anglophones. Dès l'année suivante, les religieuses s'installent près de l'école, dans une résidence ayant appartenu à la famille Badeaux puis dans le nouveau couvent construit sur la rue Laviolette. Le dynamisme et la dévotion des religieuses permettent d'ajouter dès 1931 le cours secondaire, puis le cours commercial en 1933. En 1957, l'institution anglophone déménage et le bâtiment devient une école primaire francophone dirigée par les religieuses jusqu'en 1961.

La valeur patrimoniale de l'ancien couvent de l'Assomption réside aussi dans l'intérêt de son architecture. Il témoigne d'une architecture de transition du XX^e siècle. Au Québec comme ailleurs, la

standardisation des matériaux, l'industrialisation des procédés et l'apparition de nouvelles techniques de travail engendrent des changements notables dans la construction de bâtiments. Cependant, certaines traditions perdurent. Ainsi, l'ancien couvent, dessiné par l'architecte Jules Caron, évoque la modernité et le progrès technique par ses matériaux, notamment dans l'emploi d'un toit plat, du parement de brique et des insertions de pierres, mais la symétrie très soulignée par l'avancée et les jeux de briques, le soulignement du soubassement et l'entrée principale encadrée de colonnes corinthiennes constituent des éléments traditionnels rappelant le néoclassicisme. Ce bâtiment est marqué par l'éclectisme et démontre une période de transition entre une architecture plus conventionnelle qui s'inscrit dans les grands courants du passé et un style moderne coupé des traditions.

La valeur patrimoniale de l'ancien couvent de l'Assomption tient également à son implantation. Elle se trouve au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien, à proximité de l'arrondissement historique. Elle profite d'un emplacement privilégié près de bâtiments institutionnels majeurs dont la cathédrale, l'évêché et le Séminaire Saint-Joseph. L'ancienne institution scolaire est implantée dans l'actuel centre-ville de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'ancien couvent de l'Assomption témoigne de la présence à Trois-Rivières de la communauté des Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge, ainsi que d'une communauté catholique anglophone importante. La congrégation religieuse, fondée en 1853, se consacre d'abord à l'éducation des jeunes filles. En quelques décennies, elle se voit confier la direction de plusieurs écoles et pensionnats du diocèse de Trois-Rivières, puis, plus spécifiquement, l'enseignement en anglais aux jeunes catholiques le requérant.

La période de reconstruction qui suit la conflagration de juin 1908 marque également l'essor de la ville. Plusieurs usines ouvrent leurs portes dont la Wabasso Cotton qui amorce ses activités en 1908 et entraîne l'expansion d'un quartier ouvrier derrière le Séminaire Saint-Joseph. Pendant plusieurs décennies, les enfants désirant un enseignement en anglais sont desservis par des classes et des petites écoles maintenues ouvertes çà et là dans la ville par la commission scolaire. En 1924, il est question de construire l'École Saint-Paul où seraient éventuellement installées des classes anglaises. Entre-temps, ces classes seraient dispensées au-dessus du marché aux denrées ce qui provoque un mécontentement chez les Trifluviens. Suite au soulèvement de la population, ce projet avorte. C'est en 1927-1928 que la décision est prise d'ouvrir une nouvelle école dédiée à la clientèle anglophone et que le projet se met véritablement en place. Construite selon les plans de l'architecte Jules Caron (1885-1942), son ouverture a lieu en septembre 1930. La commission scolaire demande aux Sœurs de l'Assomption de la Sainte-Vierge de prendre en main ces groupes anglophones. Dès l'année suivante, les religieuses s'installent près de l'école, dans une résidence ayant appartenu à la famille Badeaux établie à Trois-Rivières depuis au moins le XVIII^e



La résidence des religieuses de l'école Saint-Patrick, vers 1950. ASSJTR

siècle. Peu après, leur nouveau couvent ayant front sur la rue Laviolette est construit selon les plans de l'architecte Jules Caron.

Le dynamisme et la dévotion des religieuses permettent d'ajouter dès 1931 le cours secondaire, puis, en 1933, le cours commercial. La paroisse Saint-Patrick est fondée en 1955 afin de desservir les catholiques anglophones. En 1957, l'institution anglophone déménage et le bâtiment devient une école primaire francophone dirigée par les religieuses jusqu'en 1961. Aujourd'hui, l'ancien couvent de l'Assomption sert de bureaux à divers organismes.

Notices bibliographiques

BAnQ, *Collections numériques, Cartes et plans* [En ligne]. <http://services.BAnQ.qc.ca>

Jalons : paroisse de l'Immaculée-Conception, Trois-Rivières, 1678-1978. Trois-Rivières, s.n., 1978. 106 p.

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Sillery, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 5 (avril 1995).

Édifice Bell Téléphone • 667, rue Laviolette

1927

Agrandissement : 1950 | David & David, architectes

Description

L'édifice Bell Téléphone est un bâtiment administratif construit en 1927 et agrandi en 1950. La partie ancienne, en brique rouge, présente un plan rectangulaire, une élévation de trois étages et un toit plat. La façade est divisée en deux sections. Celle de droite, légèrement en saillie, comporte un oriel dans sa partie inférieure et des ouvertures groupées par trois au centre, sur les étages supérieurs. L'entrée principale est aménagée dans la section de gauche. Elle est constituée d'une porte cintrée à imposte, accessible par quelques marches et couronnée d'une petite marquise en pierre également cintrée. L'édifice possède plusieurs ornements en pierre, comme des bandeaux marquant les différents niveaux, des appuis de fenêtre et des motifs en clé de voûte. Une épaisse corniche métallique ceinture le bâtiment au niveau de l'entresol, ou comble. Une annexe rectangulaire de deux étages, aux caractéristiques similaires, est construite à l'arrière de l'aile ancienne, du côté gauche. La partie moderne de l'édifice, de même hauteur, est accolée au mur arrière et se prolonge jusqu'au bout de l'îlot urbain. Cette construction en béton présente divers effets de texture sur ses façades, qui sont composés de stries verticales et horizontales. Les ouvertures, peu nombreuses, sont de format varié. L'ensemble est implanté en bordure d'une intersection et fait face à un vaste terrain paysager appartenant au Séminaire Saint-Joseph. Il est situé à proximité du noyau historique de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'édifice Bell Téléphone repose notamment sur son intérêt historique et sur son association avec une compagnie pionnière du domaine des communications au Canada. En effet, le bâtiment est construit pour abriter le siège de la Compagnie de Téléphone Bell au moment où le premier réseau de lignes téléphoniques prend de l'expansion à Trois-Rivières. Cette entreprise est officiellement fondée en 1880, six ans après l'invention du téléphone par Alexander Graham Bell (1847–1922). Durant cette même année, des démonstrations de téléphonie sont faites à Trois-Rivières entre la gare ferroviaire et le Séminaire Saint-Joseph. Dès 1884, la compagnie commence à installer des poteaux dans la ville pour permettre l'implantation d'un système téléphonique local. La première centrale dessert 23 abonnés, dont seulement 3 résidences privées. À l'époque, et ce, jusqu'aux années 1920, le téléphone est un privilège plutôt réservé aux hommes d'affaires et aux familles fortunées. Par la suite, l'utilisation du téléphone se démocratise et de nouvelles centrales sont nécessaires. L'édifice Bell est construit dans ce contexte sur la rue Laviolette. Il témoigne du développement de cette compagnie de télécommunication dans les villes du Québec.

La valeur patrimoniale de l'édifice Bell Téléphone repose également sur son intérêt architectural. La partie ancienne de l'édifice témoigne des courants architecturaux éclectiques du début du XX^e siècle, tandis que l'annexe moderne est représentative des nouvelles approches qui prévalent après la Deuxième Guerre mondiale (1939–1945). Le bâtiment en brique rouge bordant la rue Laviolette illustre la tendance éclectique encore en vogue à l'époque, c'est-à-dire qu'elle intègre des formes et

des éléments décoratifs inspirés de divers styles historiques. La façade asymétrique, les nombreuses saillies, les ornements en pierre issus du vocabulaire classique et la porte cintrée sont notamment des caractéristiques communes à plusieurs édifices résidentiels et publics de l'époque victorienne. En 1950, l'édifice Bell est agrandi et sa nouvelle surface occupe dorénavant plus que le double de l'espace initial. L'aile de 1927 est préservée dans son intégrité et un nouveau volume vient prendre place à l'arrière. Ce dernier est conçu par la firme David & David, constituée de l'architecte montréalais Charles David (1890–1962) et de son fils Jacques. Cette adjonction en béton texturé, aux ouvertures peu nombreuses et irrégulières, est résolument novatrice pour l'époque. Elle s'inscrit dans l'architecture du Mouvement moderne, qui rejette toute référence aux styles du passé. Les deux volumes de l'édifice Bell sont donc révélateurs d'idéologies différentes et propres à l'époque de leur construction.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'édifice Bell Téléphone est nommé d'après une compagnie pionnière du domaine des communications au Canada. Sa partie ancienne est construite en 1927 pour abriter le siège de la Compagnie de Téléphone Bell au moment où le premier réseau de lignes téléphoniques prend de l'expansion à Trois-Rivières.

Cette entreprise est officiellement fondée en 1880, six ans après l'invention du téléphone par Alexander Graham Bell (1847–1922). Durant cette même année, des démonstrations de téléphonie sont faites à Trois-Rivières entre la gare ferroviaire et le Séminaire Saint-Joseph. Dès 1884, la compagnie commence à installer des poteaux dans la ville pour permettre l'implantation d'un système téléphonique local. La première centrale dessert 23 abonnés, dont seulement 3 résidences privées. À l'époque, et ce, jusqu'aux années 1920, le téléphone est un privilège plutôt réservé aux hommes d'affaires et aux familles fortunées.



L'édifice Bell Téléphone, vers 1960. AVTR

Le 22 juin 1908, un grand incendie ravage le centre-ville de Trois-Rivières et détruit tous les moyens de communication, soit le télégraphe, le téléphone et le journal. Une centrale de la compagnie Bell aurait été construite la même année sur la rue Laviolette. C'est en 1927 que l'édifice actuel est érigé. C'est probablement un architecte attiré à la compagnie Bell qui a conçu ce bâtiment.

En 1950, l'édifice Bell Téléphone est agrandi et sa nouvelle surface occupe dorénavant plus que le double de l'espace initial. L'aile de 1927 est préservée dans son intégrité et un nouveau volume vient prendre place à l'arrière. Ce dernier est conçu par la firme David & David, constituée de l'architecte montréalais Charles David (1890–1962) et de son fils Jacques.

La compagnie Bell occupe encore le bâtiment aujourd'hui. La principale modification apportée au bâtiment d'origine de 1927 concerne son fenêtrage.

Notices bibliographiques

BABE, Robert E. « Entreprises Bell Canada Inc. ». *Encyclopédie canadienne en ligne* [En ligne]. <http://thecanadianencyclopedia.com/index.cfm?PgNm=TCE&Params=F1ARTF0000662>

Maison Berlinguet • 747, rue Laviolette

Vers 1875

Autre(s) nom(s) : Maison François-Xavier-Thomas-Berlinguet

Description

La maison Berlinguet est un bâtiment résidentiel construit vers 1875. Elle possède un soubassement en pierre et s'élève sur trois étages. Elle est coiffée d'un toit à mansarde à deux versants recouvert de tôle en plaque et percé de lucarnes à fronton. Les façades recouvertes d'un parement de brique s'élèvent sur les côtés pour former des murs coupe-feu. La façade principale composée avec symétrie possède une avancée centrale disposée comme une tour carrée qui se propulse encore plus à l'avant au niveau du rez-de-chaussée afin de former un porche. Au-dessus de ce porche est disposé un balcon accessible par une porte à imposte protégée d'un petit auvent. La porte



principale est empreinte de monumentalité avec son double vantail et son imposte cintrée. Elle est aussi encadrée d'un portail composé de pilastres et d'un fronton. De chaque côté du porche se trouve un oriel percé de trois fenêtres cintrées et orné d'une corniche à denticules. Les oriels sont coiffés d'un garde-corps décoratif en fer ornemental derrière lequel se trouve une ouverture rectangulaire encadrée de boiseries. Les lucarnes possèdent une ornementation riche en boiseries. Le sommet de la tour et la ligne de la mansarde sont marqués par une corniche à consoles alors que les angles possèdent un chaînage. Cette résidence est située sur la rue Laviolette, en face du Séminaire Saint-Joseph à Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la maison Berlinguet tient notamment à son architecture. Érigée dans le dernier quart du XIX^e siècle, elle témoigne de l'architecture Second Empire qui est popularisée à cette époque dans la conception de bâtiments institutionnels et religieux ainsi que pour la construction de résidences cossues. Ce style prend sa source dans l'architecture développée à Paris sous le règne de Napoléon III. De grands bâtiments sont alors réalisés selon des formes inspirées de la Renaissance française. La caractéristique essentielle des bâtiments de style Second Empire est le toit à la Mansard, constitué d'un terrasson et d'un brisis. La composition généralement symétrique et ordonnée de même que la présence de nombreux ornements tels que des chaînages d'angle et une corniche ajoutent au prestige de ces bâtiments. La maison Berlinguet constitue un exemple remarquable de résidence opulente construite dans ce style. Son volume imposant de trois étages, la symétrie de sa composition, l'entrée monumentale et la tourelle centrale la caractérisent. L'ornementation riche, composée de chaînages d'angle et de boiseries décoratives situées au niveau des corniches, des lucarnes, des ouvertures et des oriels, contribue grandement à la valeur de ce bâtiment.

La valeur patrimoniale de la maison Berlinguet réside en outre dans son intérêt historique. La résidence témoigne du développement de la rue Laviolette au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite

trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est alors occupé par quelques institutions majeures, telles que le palais de justice et le Séminaire Saint-Joseph, et bien pourvu en espaces verts puisque cette partie de la ville n'est pas encore densément développée. Cette résidence aurait été construite pour un dénommé B. Duval. Elle aurait ensuite appartenu à François-Xavier-Thomas Berlinguet (1855-1957), un arpenteur-géomètre et ingénieur civil qui, en raison de ses compétences, participe grandement au développement des villes de Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine. Au fil des décennies, d'autres résidences cossues sont construites pour les familles influentes de la ville et des quartiers ouvriers émergent.



La rue Laviolette et la maison Berlinguet, vers 1890. PTR

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La maison Berlinguet témoigne du développement de la rue Laviolette (ancienne rue des Champs) au XIX^e siècle. À cette époque, l'élite trifluvienne s'établit dans ce secteur de la ville qui est surtout occupé par des institutions majeures telles que le palais de justice et le Séminaire Saint-Joseph.

Cette résidence est construite vers 1875 pour un dénommé B. Duval. Elle est visible sur un régime d'assurance-incendie daté de 1879. Elle a ensuite été la propriété de François-Xavier-Thomas Berlinguet (1855-1957), un arpenteur-géomètre et ingénieur civil. Par ses compétences, il participe au développement des villes de Trois-Rivières et Cap-de-la-Madeleine.

Le bâtiment a conservé la majorité de ses composantes architecturales d'origine. Les principales altérations subies sont la suppression du dôme à base carrée qui surmontait autrefois la tour centrale ainsi que l'ajout du volume de l'entrée.

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n^o 1 (avril 1991).

849–859, rue Laviolette

Vers 1875

Autre(s) nom(s) : Maison du shérif Lassandre

Description

Le 849–859, rue Laviolette est un bâtiment résidentiel construit vers 1875. La maison jumelée possède un plan rectangulaire qui s'élève sur deux étages et demi sur un soubassement en pierre. Un volume annexe à toit plat d'un seul étage se trouve à l'arrière et un autre volume à toit plat de deux étages se trouve à la droite. Il dispose d'une porte cochère donnant accès à la cour arrière ainsi que d'une terrasse sur son toit. Les façades avant et latérale gauche sont recouvertes de brique de revêtement rouge alors que le volume de droite est couvert d'un enduit. Le bâtiment est coiffé d'un toit à



deux versants droits revêtu de tôle à baguettes et percé de quatre lucarnes cintrées. Deux portes à baie latérale et à imposte se côtoient au centre de la façade. Elles sont accessibles par un escalier et un perron et elles sont surmontées par un balcon. Ce balcon est soutenu par des colonnes coiffées d'un entablement orné de denticules et il est ceint d'un garde-corps en fer ornemental. Les fenêtres rectangulaires sont distribuées avec régularité et symétrie. Elles sont surmontées d'un linteau peint en blanc et encadrées de volets noirs. La ligne du toit est ornée d'une corniche à consoles et à denticules qui forme des retours de l'avant-toit sur les murs pignons. Cette résidence est située sur la rue Laviolette, face au Séminaire Saint-Joseph, au centre-ville de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 849–859, rue Laviolette repose notamment sur son intérêt architectural. Érigée vers 1875, cette résidence témoigne de l'architecture résidentielle qui domine à cette époque. À ce moment, l'influence néoclassique est forte et elle est surtout utilisée pour les bâtiments institutionnels. Lorsque cette typologie est employée pour la construction de résidences, elle témoigne du statut social de ses propriétaires. La maison georgienne est une variante assez pure de l'architecture néoclassique qui se rapproche des modèles du nord-est des États-Unis. Elle se distingue notamment par son élévation sur deux étages et demi qui lui octroie un espace habitable appréciable ainsi que par son toit à deux versants droits et sa composition symétrique. Cette maison jumelée témoigne de ce style dont la volumétrie, la composition et l'ornementation en sont représentatives. D'ailleurs, la juxtaposition de deux maisons aux plans inversés permet de créer une composition plus monumentale. Le parement de brique rouge, les éléments décoratifs en blanc et les volets noirs sont des constituantes typiques. Les lucarnes cintrées, le balcon soutenu par des colonnes, la corniche à consoles et les retours de l'avant-toit amorçant des frontons sont d'autres éléments authentiques caractéristiques du style néoclassique que possède cette ancienne résidence.

La valeur patrimoniale du 849–859, rue Laviolette tient également à son implantation. La résidence se trouve sur la rue Laviolette qui possède aux XIX^e et XX^e siècles un prestige notable. En effet, plusieurs bâtiments majeurs y sont construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, le Séminaire Saint-Joseph en 1874, ainsi que quelques établissements scolaires et hospitaliers. Le

bâtiment profite d'un emplacement privilégié près d'autres maisons bourgeoises et de bâtiments institutionnels importants, dont la cathédrale et l'évêché. La résidence est implantée dans l'ancien quartier de l'élite trifluvienne, au cœur de Trois-Rivières, dans un secteur ancien à proximité de l'arrondissement historique.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

La résidence témoigne du prestige de la rue Laviolette aux XIX^e et XX^e siècles. En effet, plusieurs bâtiments majeurs y sont construits, dont le palais de justice et la prison en 1822, la cathédrale en 1858, le Séminaire Saint-Joseph en 1874, ainsi que quelques établissements scolaires et hospitaliers. Par l'effet attractif de ces institutions, plusieurs résidences cossues y sont construites pour les familles bourgeoises.

La résidence sise au 849-859, rue Laviolette est construite vers 1875, probablement à la même époque que le Séminaire Saint-Joseph situé juste en face. Il s'agirait de l'ancienne résidence de M. Lassandre, shérif de Trois-Rivières. Un plan de 1879 indique également le nom de A. Baptist comme propriétaire du lieu. À part quelques modifications mineures, les deux maisons ne semblent pas avoir subi de modifications importantes. Le volume de droite est toutefois un ajout apparu entre 1929 et 1955.



Le Séminaire Saint-Joseph et l'arrière du 849-859, rue Laviolette vus à partir de l'hôpital Saint-Joseph, vers 1880. PTR

Notices bibliographiques

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 1 (avril 1991).

Séminaire Saint-Joseph • 858, rue Laviolette

Chapelle : 1902-1903 | Georges-Émile Tanguay, architecte

Séminaire : 1927-1929 | Ernest L. Denoncourt et Louis-Napoléon Audet, architectes

Description

Le Séminaire Saint-Joseph est un bâtiment institutionnel construit de 1927 à 1929. Il possède un plan complexe comprenant plusieurs volumes articulés autour d'un corps central qui s'élève sur quatre étages, lequel est coiffé d'un toit plat. La façade principale symétrique est soulignée par une légère avancée centrale ainsi que deux ailes à chaque extrémité. D'une hauteur de trois étages, celles-ci sont implantées en retrait par rapport au corps principal. L'avancée abrite l'entrée principale qui est surmontée par quatre imposantes colonnes doriques couronnées d'un fronton. Derrière le fronton se trouve un dôme recouvert de cuivre couronnant la chapelle. Le bâtiment principal est revêtu de granit et les façades sont percées de nombreuses fenêtres disposées avec régularité.



Le Séminaire Saint-Joseph est situé sur un vaste terrain clôturé et boisé sur la rue Laviolette, dans un secteur urbanisé de Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du Séminaire Saint-Joseph repose notamment sur son intérêt historique. Celui-ci témoigne en effet de l'histoire de l'éducation à Trois-Rivières depuis le XIX^e siècle. En 1860, un groupe composé de huit citoyens trifluviens fonde le Collège de Trois-Rivières. Ils choisissent dès lors Saint-Joseph comme patron et « Religioni et Patriae » pour devise. Si l'institution se veut laïque, elle est néanmoins dirigée par des prêtres qui forment également le personnel enseignant. En 1874, l'institution déménage dans un bâtiment plus vaste situé rue Laviolette. Parallèlement, elle est remise au diocèse de Trois-Rivières qui y établit le séminaire diocésain sous le vocable de Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières. Une grande chapelle est construite en 1902-1903. En 1927, des projets d'agrandissement sont entrepris et la partie centrale du bâtiment actuel est construite. La chapelle de 1902-1903 y est intégrée, mais sa façade et son clocher sont détruits. En 1929, un incendie rase la partie la plus ancienne des bâtiments et, conséquemment, des travaux doivent à



Le Séminaire Saint-Joseph, vers 1900. BAnQ

nouveau être effectués sur la nouvelle partie. En 1960, l'institution devient la première à offrir des cours de niveau universitaire à Trois-Rivières. Affiliée à la Faculté des Arts de l'Université Laval, elle offre le cours classique et décerne à ses élèves le Baccalauréat ès arts. À partir de l'année scolaire 1968-1969, le séminaire devient une école secondaire privée, vouée à l'éducation chrétienne des garçons. Le séminaire est une école mixte depuis 1998 et poursuit encore de nos jours sa mission pédagogique.

La valeur patrimoniale du Séminaire Saint-Joseph tient également à son architecture. Ce dernier s'inscrit dans l'architecture de style Beaux-Arts populaire à cette époque dans la construction de bâtiments institutionnels. Ce style s'inspire des grands principes architecturaux établis par l'École des beaux-arts de Paris. En vogue à la fin du XIX^e siècle et dans les premières décennies du XX^e siècle, ce style interprète le classicisme architectural des XVII^e et XVIII^e siècles. Le Séminaire Saint-Joseph en est une illustration par la composition régulière et symétrique de sa façade principale dont la partie centrale s'avance légèrement. Cette avancée exprime le classicisme par son entrée principale précédée d'un escalier monumental et surmontée de quatre colonnes doriques et d'un fronton. Le fonctionnalisme propre à cette architecture se reflète dans le choix des matériaux, la forme des toits ainsi que la fenestration. Le style Beaux-Arts confère à l'édifice le prestige et l'autorité recherchés par l'institution. Mentionnons que la chapelle érigée en 1902-1903 est intégrée au nouveau bâtiment construit en 1927. La chapelle de style roman possède une voûte à arc brisé, un orgue Casavant, de nombreuses colonnes avec chapiteaux corinthiens dorés, six chapelles latérales, des pièces de mobilier anciennes et quelques œuvres d'art.



Le Séminaire Saint-Joseph et sa chapelle, 1903. BAnQ



La chapelle du Séminaire Saint-Joseph, vers 1916. BAnQ

La valeur patrimoniale du Séminaire Saint-Joseph tient en outre à son association avec des architectes de renom. Georges-Émile Tanguay (1858-1923), concepteur de la chapelle, est un architecte très actif à Québec de la fin du XIX^e siècle au début du XX^e. On lui doit notamment la conception de l'hôtel de ville de Québec et de nombreux couvents de cette ville. Après les travaux du Séminaire Saint-Joseph, il a été invité à concevoir les travaux de parachèvement de la cathédrale de Trois-Rivières en 1904-1905. Louis-Napoléon Audet (1881-1971) est quant à lui un architecte important du diocèse de Sherbrooke où il a conçu de nombreuses églises dans cette région ainsi que l'évêché de Sherbrooke. Dans les années 1920 et 1930, il a également conçu, seul ou en collaboration avec d'autres architectes, la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, la cathédrale de Moncton, la cathédrale de Bathurst et la cathédrale de Valleyfield. Enfin, Ernest L. Denoncourt (1888-1972), est un architecte trifluvien qui a dessiné des centaines de bâtiments de la ville, dont des écoles, des églises et de nombreux bâtiments publics durant sa longue carrière. Ces trois architectes, très actifs à Québec, à Sherbrooke et à Trois-Rivières, ont été choisis par des prêtres du Séminaire pour leur grande expérience dans la conception d'édifices scolaires et religieux.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

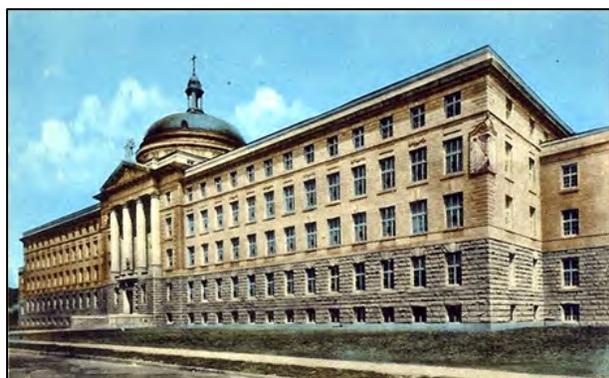
Synthèse historique

Le Séminaire Saint-Joseph témoigne de l'histoire de l'éducation à Trois-Rivières depuis le XIX^e siècle. En 1860, un groupe composé de huit citoyens trifluviens fonde le Collège de Trois-Rivières. Ils choisissent dès lors Saint-Joseph comme patron et « Religioni et Patriae » pour devise. Si l'institution se veut laïque, elle est néanmoins dirigée par des prêtres qui forment également le personnel enseignant. Elle est alors située sur la colline du Platon.



L'intérieur de la chapelle, vers 1910. BAnQ

En 1870, un vaste bâtiment est construit rue Laviolette selon les plans des abbés Charles-Olivier Caron (1816-1893) et Louis Richard (1838-1908) et l'institution y emménage en 1874 afin de répondre aux besoins grandissants. Ce bâtiment, surnommé le Séminaire à tourelles, comprend des tourelles aux quatre coins du volume principal. Parallèlement, elle est remise au diocèse de Trois-Rivières qui y établit le séminaire diocésain sous le vocable de Séminaire Saint-Joseph des Trois-Rivières. Une chapelle est érigée en 1902-1903 selon les plans de l'architecte Georges-Émile Tanguay (1858-1923) et de l'abbé Louis Richard. En 1916, une maison de pension est ajoutée à l'arrière. Vers 1920, Monseigneur Albert Tessier (1895-1976) fonde le musée Pierre-Boucher qui est dès lors abrité par le séminaire. En 1927, des projets d'agrandissement sont entrepris et le corps de bâtiment central actuel est érigé selon les plans des architectes Ernest L. Denoncourt (1888-1972) et Louis-Napoléon Audet (1881-1971). La chapelle y est intégrée, mais sa façade et son clocher sont détruits. En 1929, un incendie rase la partie la plus ancienne des bâtiments et, conséquemment, des travaux doivent à nouveau être effectués sur la nouvelle partie. L'aile des élèves située à gauche est achevée en 1929 et celle des prêtres, à droite, en 1931. La résidence des employés et le garage sont quant à eux construits en 1952 alors que le nouveau gymnase et une autre annexe datent de 1960.



Le Séminaire Saint-Joseph, vers 1930. BAnQ

En 1960, l'institution devient la première à offrir des cours de niveau universitaire à Trois-Rivières. Affiliée à la Faculté des Arts de l'Université Laval, elle offre le cours classique et décerne à ses élèves le Baccalauréat ès arts. À partir de l'année 1968-1969, le séminaire devient une école secondaire privée, vouée à l'éducation chrétienne des garçons. Le séminaire est une école mixte depuis 1998 et le pensionnat est encore offert aux garçons. Aujourd'hui, le musée d'art Pierre-Boucher, qui possède une riche collection historique, ethnographique et artistique régionale, ainsi que les Archives du Séminaire Saint-Joseph sont ouverts au public.

Notices bibliographiques

BEAUDOIN, René (sous la direction). *Rencontrer Trois-Rivières : 375 ans d'histoire et de culture*. Trois-Rivières, Éditions d'art Le Sabord, 2009. 225 p.

Cent vingt cinq ans : Séminaire Saint-Joseph, 1860-1985. Cahier officiel des fêtes du 125^e anniversaire. Trois-Rivières, Le Nouvelliste, 1985. 36 p.

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002 : 150 ans d'espérance.* Sillery, Septentrion, 2002. 256 p.

PANNETON, Jean. *Le Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, 1860-2010. 150 ans d'espérance.* Québec, Septentrion, 2010. 384 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Séminaire Saint-Joseph ».

Poste de pompiers et de police n° 2 • 1193–1199, rue Laviolette

1913–1914 | Asselin et Brousseau, architectes

Description

Le poste de pompiers et de police n° 2 est un édifice municipal construit entre 1913 et 1914. Son plan rectangulaire s'élève sur deux étages et est terminé par un toit plat. Le bâtiment possède une grande tour carrée, plus haute que le reste du volume, qui est coiffée d'un toit à pavillon. L'ensemble est revêtu d'un parement de brique rouge. Les façades sont composées en accord avec la fonctionnalité du bâtiment, ce qui laisse place à une variété d'ouvertures disposées sans ordre apparent. La façade principale est percée de deux portes de garage situées à gauche et munies d'impostes à arc surbaissé. À droite se trouvent deux portes traditionnelles en bois à imposte cintrée qui sont séparées par une grande fenêtre carrée composée de trois baies. Elles sont précédées chacune d'un escalier en pierre. Les fenêtres situées à l'étage supérieur sont rectangulaires et munies de meneaux dans la partie haute. Ce poste d'incendie et de police est agrémenté d'une ornementation riche. Les portes de garage sont ornées de platebandes en brique avec insertions de pierre aux extrémités et au centre. Les portes possèdent des linteaux cintrés en pierre. Il y a également une corniche en bois avec modillons, en dessous de laquelle se trouvent deux larges insertions de pierre portant les inscriptions « Poste de pompiers » et « Poste de police ». Le parapet est souligné par deux légers triangles logeant chacun une insertion en pierre avec bas-relief représentant les armoiries de la Ville de Trois-Rivières. De nombreux jeux de brique tracent des lignes horizontales. Le poste de pompiers et de police n° 2 est situé à l'angle de la rue Laviolette et du boulevard Saint-Maurice, deux artères importantes près du centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du poste de pompiers et de police n° 2 repose sur sa représentativité par rapport à un type de bâtiment municipal, le poste d'incendie. Au cours des premières décennies du XX^e siècle, les postes d'incendie des centres urbains se caractérisent souvent par une architecture et une ornementation élaborées, car elles sont une représentation du pouvoir municipal dans la ville.



Le poste de pompiers et de police, date inconnue. BANQ

Elles sont généralement dotées de larges portes en façade et d'une tour, à la fois symbolique et fonctionnelle. La tour est utilisée pour faire sécher les boyaux d'incendie qui sont déroulés et suspendus à l'aide d'un système de câbles et de poulies. Cette structure signale aussi la présence de l'édifice dans le paysage. À l'instar de la plupart des postes de pompiers construits au début du XX^e siècle, celui de Trois-Rivières possède un plan rectangulaire et se compose d'une structure de deux étages couverte de briques. Par ailleurs, les grandes ouvertures en

façade ainsi que la tour de séchage des boyaux constituent des éléments distinctifs qui permettent, encore aujourd'hui, d'identifier sa fonction première. Le poste de pompiers et de police n° 2 constitue un élément structurant typique des villes du début du XX^e siècle.

La valeur patrimoniale du poste de pompiers et de police n° 2 tient en outre à son intérêt historique. Elle témoigne de la modernisation des services d'incendie de la ville au début du XX^e siècle. Pendant de nombreuses années, le service d'incendie est assuré par des compagnies de pompiers volontaires. Une première caserne est construite sur la rue Champlain vers 1876 près de l'hôtel de ville. Au printemps 1908, le Conseil municipal de Trois-Rivières envisage la construction d'une deuxième caserne, mais la majorité des conseillers sont réfractaires aux dépenses importantes proposées par le maire afin de pourvoir la Ville de nouveaux équipements. En juin de la même année, un incendie se déclare dans un hangar en bois. Faute d'un équipement adéquat, le feu se propage rapidement et ravage deux centaines de bâtiments, c'est-à-dire tout le centre-ville d'alors. Cet événement démontre l'urgence de moderniser les équipements de la Ville et donne l'occasion aux autorités de réorganiser le centre de la ville et ses infrastructures. Avec la reconstruction de la ville arrive aussi une grande période d'industrialisation. La Wabasso Cotton, entre autres compagnies, édifie son complexe manufacturier sur le boulevard Saint-Maurice entre 1907 et 1908, ce qui entraîne le développement de nouveaux quartiers. Afin de répondre rapidement aux besoins de ce secteur émergent de la ville, un poste de police et d'incendie est construit entre 1913 et 1914 à l'angle de la rue Laviolette et du boulevard Saint-Maurice. Ce bâtiment abrite toujours le service d'incendie de la ville.



Le poste de pompiers et de police, vers 1925. CIEQ

La valeur patrimoniale du poste de pompiers et de police n° 2 réside également dans son architecture. D'abord et avant tout conçu selon des règles fonctionnelles et utilitaires, le bâtiment est néanmoins habillé de manière prestigieuse. Il témoigne de l'essor de la ville et se positionne comme un élément important dans le paysage. En effet, les nombreux jeux de brique, les insertions de pierre, les clés de voûte, les bas-reliefs, le parapet et la corniche à modillons contribuent à la qualité architecturale de l'édifice. Les plans sont ceux des architectes Asselin et Brousseau. Diplômé de l'École des Beaux-Arts, Ulric-J. Asselin (1869-1937) a légué une œuvre notable dans la région de Trois-Rivières ainsi qu'ailleurs au Québec. Il est notamment l'architecte des écoles Saint-Philippe et Saint-Sacrement, du couvent Kermaria et de plusieurs maisons cossues du centre-ville avec ou sans la collaboration de ses associés J.-O. Brousseau et Ernest Denoncourt. Ce bâtiment possède un état d'authenticité remarquable en plus d'avoir conservé son usage initial.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Pendant de nombreuses années, le service d'incendie de Trois-Rivières est assuré par des compagnies de pompiers volontaires. Une première caserne est construite sur la rue Champlain en 1876, près de l'hôtel de ville. Au printemps 1908, le Conseil municipal de Trois-Rivières envisage la construction d'un deuxième poste d'incendie, mais à cette occasion, la majorité des conseillers sont

réfractaires aux dépenses importantes proposées par le maire afin de pourvoir la Ville de nouveaux équipements. En juin de la même année, un incendie se déclare dans un hangar en bois. Faute d'un équipement adéquat, le feu se propage rapidement et ravage deux centaines de bâtiments, c'est-à-dire tout le centre-ville d'alors. Cet événement démontre l'urgence de moderniser les équipements de la Ville et donne l'occasion aux autorités de réorganiser le centre de la ville et ses structures. Avec la reconstruction de la ville arrive aussi une grande période d'industrialisation. La Wabasso Cotton, entre autres compagnies, édifie son complexe manufacturier sur le boulevard Saint-Maurice entre 1907 et 1908, amorçant le développement de nouveaux quartiers dans cette partie du territoire trifluvien. Afin de répondre rapidement aux besoins de ce secteur émergent de la ville, un premier poste de pompiers temporaire prend place en 1912 dans un bâtiment en bois. En 1914, le nouveau service de police et de pompiers entre en fonction à l'angle de la rue Laviolette et du boulevard Saint-Maurice, tout près de l'usine de la Wabasso. Il est construit selon les plans des architectes Asselin et Brousseau.



Le poste d'incendie, vers 1950. AVTR

Le poste de pompiers et de police n° 2 est toujours en fonction, mais uniquement pour le service d'incendie.

Notices bibliographiques

MARCHAND, Mario. *Trois-Rivières : l'histoire par le bâti*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1989. 61 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 15 (juin 2005).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Sécurité publique ».

ROBERT, Daniel. *Le circuit patrimonial de Trois-Rivières : texte intégral des panneaux d'interprétation*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, 1995.

Ancien Collège séraphique • 1274, rue Laviolette

1914

Autre(s) nom(s) : Séminaire Saint-Antoine

Description

L'ancien Collège séraphique est un bâtiment scolaire construit en 1914. Il possède un plan rectangulaire et symétrique qui s'élève sur trois étages et se termine par un toit plat. La façade est soulignée par une légère avancée centrale qui est ornée de pilastres en brique et d'un fronton avec corniche à denticules en guise de couronnement. Le soubassement en béton imitant la pierre de taille soutient le revêtement de brique rouge des façades. Les fenêtres sont distribuées avec régularité et sont soulignées par des linteaux en pierre artificielle. L'entrée principale est située au centre de la façade principale, dans l'avancée. L'ancien Collège séraphique est situé à proximité du monastère des Franciscains sur la rue Laviolette dans un secteur urbanisé de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien Collège séraphique tient notamment à son intérêt historique. Il témoigne de la présence des Pères Franciscains à Trois-Rivières. Le Père Frédéric Janssoone (1838–1916) vient au Québec une première fois en 1881, puis il revient établir sa communauté à Trois-Rivières en 1888. Il est alors investi de plusieurs missions, dont celle de préparer le retour des Franciscains au Canada. Le Commissariat est construit en 1888. En 1903, un groupe de Franciscains arrive de France. En 1911, la nouvelle paroisse Notre-Dame-des-Sept-Allégresses est fondée et confiée aux Franciscains. La même année, les Pères ouvrent un Collège séraphique dans une partie du couvent afin de former de nouveaux candidats à la vie franciscaine, des prêtres séculiers et des professionnels. Ce nouveau Collège séraphique à Trois-Rivières remplace celui de Montréal. En 1914, un nouveau bâtiment est inauguré pour abriter le Collège. L'institution déménage en 1958 dans de nouveaux locaux du boulevard des Forges qui seront intégrés à l'Université du Québec à Trois-Rivières en 1969. De nos jours, les Pères Franciscains sont encore très actifs dans la région de Trois-Rivières.

La valeur patrimoniale de l'ancien Collège séraphique repose également sur l'intérêt de son architecture. Le bâtiment témoigne des tendances dans l'architecture scolaire québécoise des premières décennies du XX^e siècle. Ces bâtiments comptent généralement deux ou trois étages et possèdent une composition régulière reposant sur des volumes bien articulés. Comme la majorité d'entre eux, le plan de l'ancien Collège séraphique puise ses influences dans le vocabulaire classique. Le plan du bâtiment est rectangulaire et sa façade principale est symétrique. Le soulèvement du soubassement en maçonnerie, le parement de brique rouge, la présence d'un fronton au sommet de l'avancée abritant l'entrée principale ainsi que la distribution régulière des

ouvertures constituent d'autres caractéristiques se rattachant aussi à la production architecturale institutionnelle du début du XX^e siècle.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'Ordre des frères mineurs est officiellement fondé en 1208 par Francesco Bernardone, né en 1182 à Assise en Italie. Rapidement, des milliers de personnes se joignent à cet ordre qui se divise en plusieurs instituts. Ainsi, on retrouve les Franciscains, Capucins, Conventuels, Observants, Réformés, Déchaussés, Alcantarins et Récollets. Ces derniers arrivent à Québec avec Champlain en 1615. Au XVIII^e siècle, les autorités britanniques interdisent aux communautés religieuses masculines d'origine européenne le recrutement de nouveaux membres et les Récollets s'éteignent dans le deuxième quart du XIX^e siècle.



Le collège séraphique, vers 1930. PTR

Le Père Frédéric Janssoone (1838–1916) vient au Québec pour la première fois en 1881 et effectue la tournée des diocèses. Il revient par la suite en 1888 et s'établit à Trois-Rivières. Il est alors investi de plusieurs missions dont celle de préparer le retour des Franciscains au Canada, dont l'Ordre est absent depuis la disparition des Récollets. Le Commissariat de Terre Sainte est construit en 1888 et inauguré l'année suivante sur un terrain offert par l'évêque Louis-François Laflèche (1818–1898) à l'angle des rues Laviolette et Saint-Maurice.



Le collège séraphique, vers 1940. ASSJTR



La chapelle du collège séraphique, vers 1930. AVTR

En 1903, un groupe de Franciscains arrive de France. Ils s'installent à la maison du Commissariat jusqu'à la fin de la construction du couvent Saint-Antoine la même année. En 1906, l'érection de la chapelle attenante au couvent débute. En 1911, la nouvelle paroisse Notre-Dame-des-Sept-Allégresses est fondée et confiée aux Franciscains. La même année, les Pères ouvrent un Collège séraphique dans une partie du couvent afin de former de nouveaux candidats à la vie franciscaine, des prêtres séculiers ou des professionnels. Ce nouveau Collège séraphique à Trois-Rivières remplace celui de Montréal. En

1914, un nouveau bâtiment est prêt juste à côté pour abriter le Collège séraphique, aussi appelé le Séminaire Saint-Antoine. En 1958, un nouveau Collège séraphique est inauguré sur le boulevard des Forges qui possède sa propre chapelle.

La laïcisation de l'éducation entraîne la fermeture du Collège séraphique ainsi que la transformation des lieux et le Centre d'études universitaires de Trois-Rivières est créé. En 1969, le Centre est intégré à l'Université du Québec à Trois-Rivières tout comme l'École normale d'État Maurice-L.-Duplessis.

De nos jours, les Pères Franciscains sont encore très actifs dans la région de Trois-Rivières. Ils se chargent, entre autres activités, de l'accueil des pèlerins au tombeau du Père Frédéric. L'ancien Collège séraphique abrite désormais la Résidence Joseph-Denys, un centre hospitalier de soins de longue durée.

Notices bibliographiques

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002 : 150 ans d'espérance*. Sillery, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 8 (juin 1998).

Patrimoine Trois-Rivières. Dossier documentaire « Couvent des Franciscains ».

Ancien couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice • 2975, boulevard Laviolette

1952 | Denoncourt et Denoncourt, architectes

Autre(s) nom(s) : Couvent Marie-Réparatrice ; Jardins Laviolette

Description

L'ancien couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice est un ensemble conventuel construit en 1952. Il possède un plan en « T » de trois étages sur un haut soubassement en béton. Il est coiffé d'un toit plat et ses façades sont couvertes de brique. L'entrée principale se trouve dans l'aile centrale qui s'avance vers la voie publique. Elle est précédée d'un escalier monumental en pierre. La porte à double vantail en bois est dominée par une imposte et mise en valeur par un important portail en pierre. Au-dessus de la porte, les fenêtres jumelées sont plus larges que dans les bandeaux latéraux. Le sommet de cette façade



est agrémenté d'une croix en pierre et des lettres M et R. La façade principale est également marquée par des bandeaux de brique verticaux qui créent des avancées et des creux où se trouvent d'étroites fenêtres en bandeau vertical. Les autres façades sont percées par de nombreuses fenêtres rectangulaires à guillotine qui sont distribuées avec une grande régularité. Ce bâtiment imposant est situé sur le boulevard Laviolette, dans un secteur urbanisé de Normanville à Trois-Rivières.

Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de l'ancien couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice tient notamment à son intérêt historique. Il témoigne de l'importance des communautés religieuses dans le développement de Trois-Rivières. La communauté des Sœurs de Marie-Réparatrice est fondée en France en 1857 par Émilie d'Oultremont (1818-1878). Les religieuses arrivent à Outremont en 1910. À la demande de Monseigneur François-Xavier Cloutier (1848-1934) et du curé Jules Massicotte, elles s'établissent à Trois-Rivières en 1921. Elles s'installent d'abord dans une maison offerte par le sénateur Hippolyte Montplaisir (1839-1927) où elles se consacrent à la prière et à l'adoration du Saint-Sacrement en plus de se vouer à l'organisation de retraites fermées pour les dames, la préparation à la première



Le couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice, 1952. CIEQ

communion, l'œuvre des tabernacles et de répondre à d'autres besoins ressentis dans le milieu. En 1952, elles emménagent dans leur nouveau couvent situé dans le secteur de Normanville sur le second coteau. Le service religieux y est offert aux fidèles de la future paroisse de Saint-Pie-X érigée en 1959. Des retraites et des soirées de prières sont également organisées. Les religieuses vendent l'édifice en 1989 et quittent définitivement le diocèse en 1995. L'ancien couvent témoigne de la présence de cette communauté à Trois-Rivières.



Le couvent des Soeurs de Marie-Réparatrice, 1952. CIEQ

La valeur patrimoniale de l'ancien couvent des Sœurs de Marie-Réparatrice repose également sur son architecture. Le bâtiment témoigne des tendances dans l'architecture institutionnelle québécoise au XX^e siècle. Ces bâtiments comptent généralement deux ou trois étages et possèdent une composition régulière reposant sur des volumes bien articulés. Comme la majorité d'entre eux, le plan de l'ancien ensemble conventuel puise ses influences dans le vocabulaire classique. Le plan en « T » ainsi que

la composition des façades sont symétriques. L'entrée principale empreinte de monumentalité est soulignée par un portail, précédée d'un grand escalier et mise en valeur par des jeux de briques en saillie. La distribution régulière des ouvertures et les jeux de briques et de pierre constituent d'autres caractéristiques se rattachant aussi à la production architecturale institutionnelle du milieu du XX^e siècle, période de transition entre l'architecture traditionnelle et le modernisme. Finalement, le bâtiment est l'œuvre de l'architecte Ernest L. Denoncourt (1888-1972), associé avec son fils Maurice depuis 1948, qui a considérablement participé au paysage bâti trifluvien au XX^e siècle par la construction de bâtiments institutionnels et religieux.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

L'ancien couvent témoigne de la présence des communautés religieuses à Trois-Rivières. Les Sœurs de Marie-Réparatrice s'établissent à Trois-Rivières en 1921 à la demande de Monseigneur François-Xavier Cloutier (1848-1934) et du curé Jules Massicotte. Elles s'installent d'abord dans une maison offerte par le sénateur Hippolyte Montplaisir (1839-1927). En 1952, une maison plus spacieuse est construite selon les plans des



Le couvent des Soeurs de Marie-Réparatrice, vers les années 1980. BAnQ

architectes Denoncourt et Denoncourt dans le secteur de Normanville sur le second Coteau. Le nouveau couvent est inauguré en 1953. Le service religieux y est offert aux fidèles de la future paroisse de Saint-Pie-X érigée en 1959. Des retraites et des soirées de prières sont également organisées. Les religieuses vendent l'édifice en 1989 en raison du manque de personnel. Elles emménagent dans une maison de la paroisse Saint-Michel avant de quitter la région en 1995.

Le bâtiment subit des modifications et des agrandissements majeurs en 1996, 2005 et 2007. Aujourd'hui, l'édifice abrite une résidence pour personnes retraitées.

Notices bibliographiques

Le Rayonnement d'une vie obscure : sœur Marie de Saint-Roland, religieuse de la Société de Marie Réparatrice, 1889-1943. Trois-Rivières, Couvent de Marie Réparatrice, 1945. 83 p.

PANNETON, Jean. *Le diocèse de Trois-Rivières, 1852-2002 : 150 ans d'espérance.* Sillery, Septentrion, 2002. 256 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, no 8 (juin 1998).

Pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud • 2900, rue Monseigneur-Saint-Arnaud

1955-1956 | Pierre Rinfret, architecte

Autre(s) nom(s) : Pavillon Saint-Arnaud, pavillon du parc Pie-XII

Description

Le pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud est un édifice communautaire de style moderne construit entre 1955 et 1956. De plan rectangulaire, le bâtiment en brique ocre et en béton s'élève sur deux étages et est coiffé d'un toit plat. La façade principale comporte une fenestration abondante et verticale encadrée par des bandeaux de béton en saillie. L'entrée du bâtiment est aménagée légèrement en retrait, à l'extrémité droite de la façade. Les portes vitrées sont protégées par une marquise et surmontées de fenêtres disposées en bandeau. Une épaisse corniche métallique et un mât ornent la partie supérieure de l'édifice. Le pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud est situé à l'entrée d'un parc municipal, à proximité de la voie ferrée, à Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud repose notamment sur son intérêt historique. Le bâtiment témoigne de l'organisation des infrastructures municipales et de la vie communautaire à Trois-Rivières au milieu du XX^e siècle. Le contexte de sa construction est aussi lié à la fin du règne de Maurice Duplessis (1890-1959) en tant que premier ministre du Québec (de 1936 à 1939, puis de 1944 à 1959) et député de Trois-Rivières. Le parc Pie-XII, à l'origine nommé parc Saint-Philippe, puisque situé dans la paroisse du même nom, est aménagé en 1938 dans le cadre d'un programme gouvernemental pour contrer le chômage. Destiné aux enfants de la ville, il comprend alors une piscine, une pataugeoire, un étang artificiel et des aires de jeux. Sa gestion est confiée à l'Œuvre des terrains de jeux (O.T.J.), organisme local fondé vers 1940 et dirigé par l'évêque de Trois-Rivières, Monseigneur François-Xavier Saint-Arnaud. Le parc reçoit son nom actuel en 1950; il est alors l'un des plus fréquentés de la ville. En 1954, Maurice Duplessis lance une campagne de souscription populaire pour l'aménagement d'un centre récréatif pour les jeunes, qui viendrait compléter les infrastructures déjà présentes au parc Pie-XII. Les coûts de construction s'avèrent plus élevés que prévu. Or, ils sont finalement assumés en majeure partie par un ami de Duplessis, John Wilson McConnell, célèbre philanthrope montréalais, le propriétaire du *Montreal Star*. Le pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud est inauguré en mai 1956. L'édifice situé à l'entrée du parc comprend notamment un gymnase, une scène, une salle de quilles et une infirmerie. Devenu une corporation en 1971, ce centre récréatif a toujours gardé sa vocation communautaire axée sur les loisirs.

La valeur patrimoniale du pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud réside également dans son intérêt architectural. L'édifice s'inscrit dans la mouvance rationaliste de l'architecture moderne, qui se répand au Québec après la Deuxième Guerre mondiale. La simplicité et la sobriété générales, les matériaux bruts comme le béton et la brique, le toit plat, l'asymétrie et la forme extérieure dictée

par la fonction du bâtiment sont des caractéristiques associées à ce courant. Le pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud, qui comporte tous ces éléments, en est un exemple avec sa façade dépouillée, sans aucun ornement. Le relief créé par la masse de fenêtres encadrées de béton et la forme légèrement ondulée de la marquise en constituent les principaux éléments décoratifs. Par ailleurs, même s'il ne s'agit pas d'une école à proprement parler, l'aspect fonctionnel du pavillon s'apparente aussi à celui des bâtiments scolaires des années 1950 au Québec. En effet, son volume rectangulaire divisé en espaces polyvalents, sa fenestration très abondante et ses matériaux solides et à l'épreuve du feu correspondent aux normes alors en vigueur dans le domaine de la construction d'écoles. Les plans du bâtiment sont conçus par l'architecte de Québec Pierre Rinfret (1908-1967). Ce dernier participe à la réalisation de plusieurs bâtiments publics, scolaires et commerciaux dans les années 1940 et 1950, seul ou en association avec d'autres architectes comme Maurice Bouchard, Gaston Amyot ou encore Robert Blatter. Parmi ces bâtiments figurent l'hôpital de Mont-Laurier (1948), le Colisée de Québec (1949-1950) et les bureaux de l'Industrielle-Alliance à Sillery (1950). Le pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud est représentatif de la prédilection de Rinfret pour les formes modernes et fonctionnelles.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.

Synthèse historique

Le pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud, dont la construction est initiée par Maurice Duplessis (1890-1959) au milieu des années 1950, joue depuis plus de 50 ans un rôle majeur dans l'organisation des loisirs à Trois-Rivières.

Le parc Pie-XII, à l'origine nommé parc Saint-Philippe, puisque situé dans la paroisse du même nom, est aménagé en 1938 dans le cadre d'un programme gouvernemental pour contrer le chômage. Destiné aux enfants de la ville, il comprend alors une piscine, une patageoire, un étang artificiel et des aires de jeux. Sa gestion est confiée à l'Œuvre des terrains de jeux (O.T.J.), organisme local fondé vers 1940 et dirigé par l'évêque de Trois-Rivières, Monseigneur François-Xavier Saint-Arnaud. Le parc reçoit son nom actuel en 1950; il est alors l'un des plus fréquentés de la ville.

Le premier ministre du Québec et député de Trois-Rivières, Maurice Duplessis, lance en 1954 une campagne de souscription populaire pour l'aménagement d'un centre récréatif pour les jeunes. Ce centre de sports et de loisirs viendrait compléter les infrastructures déjà présentes au parc Pie-XII, qui possède maintenant des courts de tennis. Les plans du futur bâtiment sont confiés à l'architecte de Québec Pierre Rinfret (1908-1967), assez actif dans le domaine de l'architecture publique, scolaire et commerciale à l'époque.

Les coûts de construction, plus élevés que prévu, sont finalement assumés en majeure partie par John Wilson McConnell, célèbre philanthrope montréalais et ami de Duplessis. Surnommé « Big Heart », l'homme est propriétaire du *Montreal Star*. L'édifice est officiellement inauguré en mai 1956. À la suggestion de Duplessis, il sera connu sous le vocable « pavillon Monseigneur-Saint-Arnaud ». Situé à l'entrée du parc, il comprend un gymnase, une scène, une salle de quilles et une infirmerie.

Devenu une corporation privée en 1971, le centre récréatif conserve encore aujourd'hui sa vocation d'origine axée sur les loisirs. Maintenant appelé « pavillon Saint-Arnaud », il est fréquenté chaque semaine par des centaines de citoyens. Il accueille une multitude d'organismes et d'associations communautaires ainsi qu'un Centre de la petite enfance (CPE). Ses locaux servent aussi à la pratique de plusieurs sports. Laissé à l'abandon pendant un certain temps, le parc Pie-XII existe toujours, mais ne possède plus aujourd'hui son étang et ses installations ayant fait sa popularité au milieu du XX^e siècle.

Notices bibliographiques

CHAMBRE, Olivier. « Un centre sportif, à Trois-Rivières ». *Architecture-bâtiment-construction*. Montréal, Éditions Southam, août 1956. p. 34–36.

« L'architecture trifluvienne, XVII^e–XX^e siècles ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 13 (octobre 2003). p. 31.

ROBERT, Daniel. « Les parcs et lieux publics de Trois-Rivières, XVII^e–XX^e siècles ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 6 (mai 1996). p. 13, 20.

ROBERT, Daniel. « Trois-Rivières et Duplessis ». *Patrimoine trifluvien*. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 9 (juin 1999). p. 20–21, 24.

Three Rivers High School • 1241, rue Nicolas-Perrot

1946–1947 | Alfred Leslie Perry, architecte

Description

La Three Rivers High School est une institution scolaire construite en 1946–1947. Le bâtiment possède un plan en « L » avec une avancée au centre de la façade la plus longue. Il s'élève sur deux étages et est coiffé d'un toit plat. Le plan est irrégulier de même que la composition des façades qui sont recouvertes de briques dont l'appareillage crée des jeux de lignes à la fois verticales et horizontales sur tout le bâtiment. La fenestration est abondante. Les ouvertures rectangulaires sont distribuées de manière régulière sur la plupart des façades, à l'exception de l'avancée qui dispose d'une ouverture majeure



composée de plusieurs fenêtres verticales et étroites séparées par de minces élévations en béton. Cette partie est surmontée d'un parement métallique. Les fenêtres des autres façades sont séparées par un pilier de brique et sont munies d'une surface composée de blocs de verre dans la partie supérieure. Une entrée est située à l'extrémité gauche de la façade principale et l'autre est sur le même pan, dans l'ombre de l'avancée. Les portes à double vantail sont légèrement encastrées et protégées d'une marquise. Au-dessus des deux portes s'élève une grande fenêtre verticale occupant les deux étages. La deuxième porte est également ornée d'un bas-relief. Ce bâtiment scolaire est implanté dans un quartier résidentiel à proximité d'anciennes usines de Trois-Rivières.

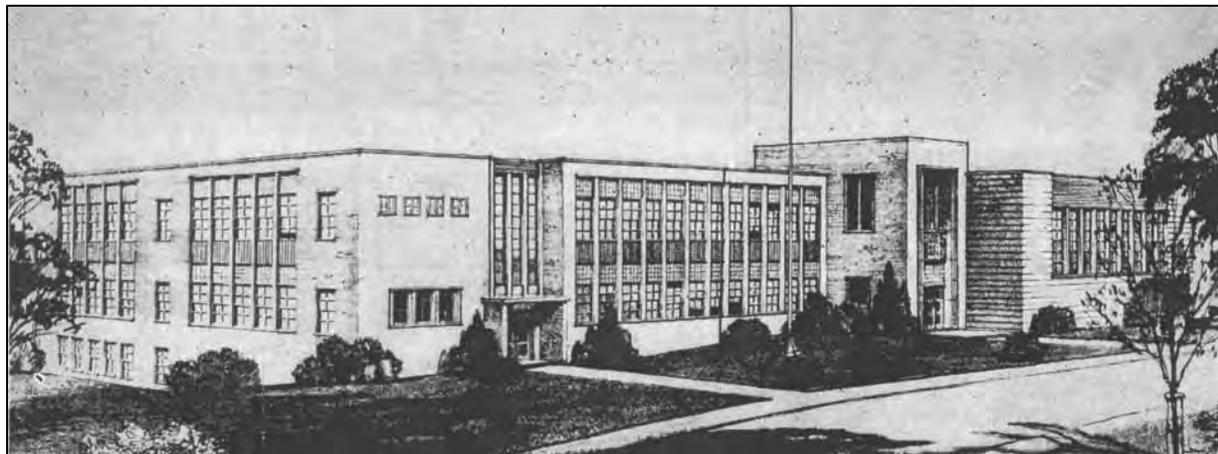
Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale de la Three Rivers High School tient notamment à son architecture. Elle est représentative de la construction de style moderne des années 1940 sans tendre vers une architecture entièrement fonctionnaliste. Le bâtiment est composé d'un volume bien articulé en diverses sections. Par ses matériaux et ses composantes, l'institution répond aux normes établies en matière de sécurité et d'hygiène dans les années 1930. Le nombre élevé de fenêtres participe à l'éclairage naturel de l'édifice et les matériaux s'inscrivent dans les tendances d'alors : béton, brique, bloc de verre, éléments métalliques. Les matériaux utilisés créent de nombreux jeux de textures et de couleurs conférant de l'originalité à ce bâtiment. De plus, cet édifice scolaire est l'œuvre de l'architecte Alfred Leslie Perry (1896–1982). Diplômé de l'École d'architecture de l'Université McGill en 1923, l'homme est surtout actif jusqu'à la fin des années 1940. Il a réalisé plusieurs voyages d'études en Europe et a notamment conçu plusieurs résidences à Westmount ainsi que des bâtiments commerciaux et institutionnels partout au Québec.

La valeur patrimoniale de la Three Rivers High School repose en outre sur son intérêt historique. Ce bâtiment témoigne de la présence à Trois-Rivières d'une communauté anglophone importante. Pendant plusieurs décennies, les enfants désirant un enseignement en anglais sont desservis par des classes et des petites écoles maintenues ouvertes çà et là dans la ville par la commission scolaire. En 1871, une école est construite à l'angle de l'actuelle rue Laviolette et de la rue de Tonnancour afin de répondre aux besoins de la population anglophone. La Three Rivers High School occupe cet emplacement jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. En août 1946, la construction du nouveau bâtiment débute et il est inauguré en octobre 1947. Cette institution anglophone offre les

cours primaires et secondaires. La paroisse Saint-Patrick est érigée en 1955 afin de desservir les catholiques anglophones, ce qui confirme la concentration de Trifluviens anglophones dans ce secteur. L'école anglophone Saint-Patrick déménage également dans ce quartier en 1957.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.



Dessin du Three Rivers High School, publié en 1947. *Architecture Bâtiment Construction*, décembre 1947, p. 49.

Synthèse historique

Le Three Rivers High School témoigne de la présence à Trois-Rivières d'une communauté anglophone. Pendant plusieurs décennies, les enfants désirant un enseignement en anglais sont desservis par des classes et des petites écoles maintenues ouvertes çà et là dans la ville par la commission scolaire. En 1871, une école est érigée à l'angle des rues des Champs (l'actuelle rue Laviolette) et de Tonnancour afin de répondre aux besoins de la population anglophone. La Three Rivers High School occupe cet emplacement jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. En août 1946, la construction du nouveau bâtiment débute d'après des plans d'Alfred Leslie Perry (1896–1982). La pierre angulaire est placée par Maurice Duplessis, alors premier ministre du Québec et député de Trois-Rivières. L'école est inaugurée en octobre 1947. Cette institution anglophone offrant les cours primaires et secondaires est sous l'autorité de la Commission scolaire protestante Saint-Maurice ainsi que de la Commission scolaire protestante régionale Eastern Québec. La paroisse Saint-Patrick est érigée dans ce secteur en 1955 afin de desservir les catholiques anglophones, ce qui explique la concentration de Trifluviens anglophones. L'École Saint-Patrick, une école anglophone édifée entre 1929 et 1930 sur la rue Sainte-Geneviève, déménage également dans ce quartier en 1957.

Notices bibliographiques

« Deux écoles supérieures », *Architecture Bâtiment Construction*, décembre 1947, p. 49–50.

Jalons : paroisse de l'Immaculée-Conception, Trois-Rivières, 1678–1978. Trois-Rivières, s.n., 1978. 106 p.

Patrimoine trifluvien. Trois-Rivières, Société de conservation et d'animation du patrimoine de Trois-Rivières, n° 5 (avril 1995).

538–546, rue de Niverville

Vers 1894

Description

Le 538–546, rue de Niverville est un bâtiment résidentiel construit vers la fin du XIX^e siècle. Cette maison abritant plusieurs appartements possède un plan rectangulaire, et une élévation de deux étages et demi. Elle est implantée en bordure du trottoir. Le bâtiment est prolongé à l'arrière. Un toit à deux versants dont la base est légèrement recourbée coiffe le bâtiment. La toiture est revêtue de tôle à baguettes et percée de trois lucarnes à pignon. Les murs extérieurs massifs en brique sont peints en rouge. Les ouvertures rectangulaires sont disposées avec irrégularité. Trois portes à imposte en bois ainsi que trois fenêtres ouvrent le rez-de-chaussée et quatre fenêtres se trouvent à l'étage. Une porte perce la façade latérale gauche à l'étage supérieur. Les fenêtres sont à battants avec de grands carreaux en bois. Le seul ornement réside dans les platebandes en brique au-dessus des ouvertures. Ce bâtiment est situé sur la rue de Niverville, au centre-ville de Trois-Rivières.



Valeur patrimoniale

La valeur patrimoniale du 538–546, rue de Niverville repose notamment sur son architecture. Cette maison d'appartements est représentative de la maison traditionnelle québécoise populaire de la seconde moitié du XIX^e siècle. Ces constructions résultent de l'évolution de la maison de la colonie française, par l'adaptation au climat et aux matériaux, et de l'influence de l'architecture néoclassique. Les résidences de cette typologie possèdent généralement un volume modeste et un toit à deux versants qui se termine dorénavant par un larmier recourbé. Les combles désormais habités sont éclairés par des lucarnes à pignon. Les fenêtres à battants munies de grands carreaux et les portes à panneaux sont en bois alors que l'utilisation de la tôle sur les toits et le parement des façades en brique sont caractéristiques. Cette maison à logements est représentative de ce style dans une variante à deux étages. Son implantation sans marge de recul par rapport au trottoir est typique des constructions en milieu urbain où l'espace est plus restreint. Par sa forme, ses composantes et ses matériaux, ce bâtiment d'une grande simplicité conserve une authenticité élevée et demeure un exemple des matériaux et des techniques de construction traditionnels.

La valeur patrimoniale du 538–546, rue de Niverville tient également à son implantation. Cette voie publique ouverte en 1815 se trouve au centre de Trois-Rivières. Le bâtiment profite d'un emplacement privilégié près de maisons bourgeoises et de bâtiments institutionnels importants, dont la cathédrale et l'évêché. La résidence est implantée dans l'ancien quartier de l'élite trifluvienne, au cœur de Trois-Rivières.

Source : Municipalité de Trois-Rivières, 2010.